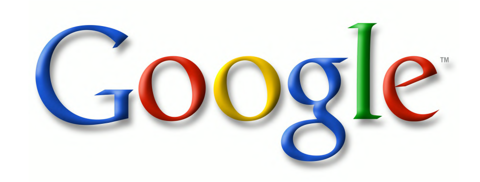





818
.330
.W38



GEORGE SAND

PAR LE Cte

THÉOBALD WALSH,

AUTEUR

DU VOYAGE EN SUISSE.

« [illegible] »

JUVENAL.

A PARIS,

CHEZ HIVERT, LIBRAIRE EDITEUR,

quai des Augustins, 55

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE LA CAPITALE,

DE LA FRANCE ET DE L'ETRANGER.

1837.

GEORGE

SAND.



AUTUN. — IMPRIMERIE DE DEJUSSIEU.

GEORGE SAND

PAR LE C.TE

THÉOBALD WALSH,

AUTEUR

DU VOYAGE EN SUISSE.

« Ne collapsa ruant subductis templa columnis. »

JUVÉNAL.

A PARIS,

CHEZ HIVERT, LIBRAIRE EDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, 55.

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES DE LA CAPITALE,

DE LA FRANCE ET DE L'ÉTRANGER.

1837.

A George Sand.

Vous aimez le spontané et l'imprévu; j'espère donc que vous ne repousserez pas cette Dédicace, quelque étrange qu'elle puisse sembler à d'autres.

Votre pensée m'a préoccupé long-temps; j'ai écrit ces pages dont vous êtes le sujet. Si j'ai réussi à y développer mon idée telle que je la conçois, à faire

ressortir, complètement et avec netteté, l'intention qui a conduit ma plume, peut-être me tendrez-vous une main amie.

Adepte de la foi sociale, j'ai relevé votre gant; je me propose de vous combattre, mais c'est à armes courtoises. Loin de moi le poignard, qui déshonorerait et le champion et sa cause! Je ne chercherai pas à soulever la visière qui vous cache : de George Sand je ne connais que ses livres; je ne sais, de sa vie, que ce qu'il nous en a appris lui-même. D'ailleurs, mon œuvre est une œuvre de dévouement et non de colère; les personnalités la tueraient. Je saurai, j'espère, tenir le milieu entre deux écueils également à craindre : l'odieux d'une satire personnelle, et le ridicule d'une capucinade.

Voici mon plan; il est clair et précis :

Auteur de *Jacques* et de *Lélia*, je veux mettre à nu le scandale et la dégradante immoralité de vos doctrines désolantes, et de vos négations sauvages.

Auteur du *Dieu inconnu*, aspiration sublime, où vous semblez avoir déposé le secret de votre passé, et peut-être celui de votre avenir, je veux vous montrer reprenant votre vol vers ces hautes et pures régions, d'où

vous vous êtes laissé déchoir, et où vous vous replacerez un jour. Il ne sera pas dit que le génie est semblable à ces flambeaux qui jettent au loin d'éblouissantes clartés, et ne laissent dans les ténèbres que celui qui les porte. Je ne sais si l'enthousiasme m'abuse, mais je ne puis me résoudre à ne voir, dans George Sand, rien de plus qu'un incomparable artiste.

Entre nous deux la lutte est inégale, je le sais, inégale à me faire reculer, si je ne prenais conseil que de ma faiblesse ; mais ma cause est belle et sainte, et, à défaut de talent, la conscience d'un homme de bien est peut-être aussi une puissance.

Touchons-nous la main, George Sand! j'ai recommandé mon ame à Dieu, et je suis résolu à ne vous point ménager.

Autun, Décembre 1836.

CET ouvrage était terminé depuis plusieurs semaines, et déjà imprimé aux deux tiers, lorsque j'ai eu connaissance d'un fait important, *qui ne m'y a pas fait ajouter, retrancher ou modifier une seule ligne*, mais qui me fournit l'occasion d'aller au-devant de quelques objections, que sans doute on m'adressera. Je veux parler de l'alliance *officielle* de George Sand avec un écrivain d'un éblouissant génie, plusieurs fois cité dans les pages qu'on va lire. Ce fait, joint à la publication des morceaux si éminemment remarquables, écrits par Georges Sand, pour un

nouveau journal (1), m'a fait un moment hésiter, quant à l'opportunité de mon travail. Après avoir longuement et mûrement réfléchi à la *donnée* première de l'ouvrage; à ses deux buts bien distincts, dont l'un est tout d'intérêt général, tandis que l'autre se rattache à George Sand plus spécialement; à la nature des moyens employés par moi, pour arriver à l'accomplissement de ma double tâche; au sentiment de conviction profonde qui a dicté chacune de mes pages, j'ai pensé que le fait en question, qui au reste réalise toutes mes prévisions et renforce tous mes argumens, n'avait rien qui pût m'empêcher, *en conscience*, de passer outre (2).

En effet, si je ne m'abuse complètement sur le caractère de cette *œuvre de bonne foi*, je persiste à ne pas la croire inutile. La première partie, il est vrai, n'a plus d'actualité, en ce

(1) *Le Monde.*

(2) Une circonstance décisive a achevé de lever mes scrupules : c'est la *réimpression* des œuvres *complètes* de Georges Sand, parmi lesquelles le roman de *Lélia* est *seul* annoncé comme devant paraître refondu; dès-lors je n'avais plus à balancer. (Voyez pièces justificatives N.° 2.)

qui touche *personnellement* George Sand, mais elle me semble en avoir, et beaucoup, envisagée sous le point de vue *social*. La disposition morale de l'écrivain a changé, mais ses écrits demeurent, et avec eux les affreux principes qu'il a formulés. Le scandale et le mal produits par eux, quelques articles d'un journal, tout excellens qu'ils sont d'ailleurs, ne pourraient suffire à les effacer complètement. La société est en droit d'exiger une réparation plus éclatante et plus explicite encore; il était bon qu'elle ne restât pas muette, en présence des *énormités* qui salissent les pages de *Lélia* et de *Jacques*, et qu'elle protestât, ne fut-ce que par un de ses plus faibles, de ses plus obscurs organes.

J'ai lieu d'espérer en outre que les développemens, dans lesquels j'ai dû entrer, profiteront peut-être à quelques-uns des nombreux lecteurs, que George Sand a contribué à jeter, ou à retenir dans des voies mauvaises. C'est un frappant et salutaire exemple à mettre sous leurs yeux, que celui de cet écrivain se ralliant enfin aux vérités éternelles qu'il a niées, aux grands

principes qu'il a foulés aux pieds, à la morale qu'il a outragée, à l'évangile qu'il a méconnu. George Sand se vouant, *dans une vue d'intérêt général*, à une mission quelconque, à une œuvre de *réparation* et d'utilité commune, a fourni la réfutation des désastreuses doctrines de *l'individualisme*, dont naguères il était le champion le plus audacieux et le plus infatigable ; de *l'individualisme*, ce fléau de notre siècle, contre lequel j'ai principalement dirigé mes efforts ; car c'est lui qu'avant tout j'ai attaqué, dans l'auteur de *Lélia*. L'honorable défection de George Sand l'a affaibli, mais ne l'a pas tué.

De la question générale, je passe à la question personnelle, qui, bien que secondaire, n'en a pas moins une haute importance à mes yeux.

Le retour de George Sand au bien, aux principes sociaux, qui pour moi *est un fait hors de doute*, est loin d'apparaître à tous, avec ce même caractère d'évidence. C'est une de ces vérités entrevues, ou pour mieux dire pressenties par les esprits élevés, par les cœurs droits et confians. Si je suis bien informé ; si, dans l'éloignement

habituel où je vis de Paris, il arrive jusqu'à moi un écho fidèle de ce qui se dit dans cette haute sphère, où se rencontrent les plus fortes intelligences, les plus grands talens et les plus nobles caractères dont s'honore notre époque, on s'y accorderait assez généralement à croire que George Sand commence à se trouver déplacé, au milieu des turpitudes intellectuelles qu'il a accumulées; qu'il est mal à l'aise dans cette pestilentielle atmosphère qu'il a créée autour de lui; qu'il se sent, par son génie, au-dessus du rôle déplorable que jusqu'ici il a joué, et qu'il tend enfin à revenir à *l'honnête*. Beaucoup d'hommes graves et consciencieux ne verraient point encore de signes bien certains de ce retour, mais d'autres, qui connaissent George Sand, affirmeraient qu'il est réel.

Or, c'est ce fait soupçonné jusqu'ici, plutôt que constaté, que la seconde partie de mon travail est destinée à faire ressortir, et à mettre complètement en lumière. Je trouverai, sur ce point, bien des lecteurs incrédules, je le sais; les justes préventions, que les écrits de George

Sand ont soulevées contre lui, sont générales, profondes, passionnées : l'animosité politique s'y mêle. Mais l'auteur du *Dieu inconnu* et des *Lettres à Marcie* saura en triompher, et je m'estimerais heureux si j'avais pu contribuer, en quelque chose, à les affaiblir, à hâter pour lui le jour de la justice. Il ne tardera pas à luire, j'en ai la ferme persuasion. Les intelligences de cet ordre vont vite et loin, dans le bien comme dans le mal, et le génie, lorsqu'il s'élève, laisse après lui une trace lumineuse, qui ne permet pas qu'on se méprenne long-temps sur sa tendance nouvelle.

Autun, 14 Mars 1837.

PREMIÈRE PARTIE.

JACQUES. — LÉLIA.

« Ruit per vetitum nefas »
« ..... audax..... »

HORACE.

JACQUES.

I.

« Un *gamin* de mon espèce...... »

C'est par ce mot que commence la dernière lettre de George Sand (1) ; mot profond, plein de portée, qui révèle toute une vie, tout un caractère. Jamais le précepte du sage : « Connais-toi ! » ne reçut un plus entier accomplissement. Cette qualification si vraie, si pittoresque, je ne l'ai point trouvée, c'est George Sand qui me la fournit. Il l'a puisée dans la conscience de soi-même, et s'est peint d'un seul trait, non pas en buste, mais en pied, mais tel qu'il s'est audacieusement *posé* devant la société indignée.

(1) Revue des deux Mondes du 15 Novembre 1836.

Et ne croyez pas que ce soit là un de ces mots lâchés à l'étourdie; c'est bien le fond de la pensée de Sand, l'expression exacte de l'opinion qu'il s'est formée de lui-même. Il caresse cette idée, il y revient avec complaisance. « Je suis, » dit-il ailleurs, un vrai bohémien, un polisson; » le plus indiscipliné *voyou* qui ait fait, de la vie, » une école buissonnière (1) ». En effet, pour peu qu'on y réfléchisse, l'auteur de *Lélia* et de *Jacques* n'est autre chose que le gamin de génie, le gamin élevé à sa plus haute puissance. Poursuivons le parallèle, il ne nous fera pas défaut; partout l'analogie en ressort fondamentale, frappante, et jetant une clarté vengeresse sur George Sand, sur le caractère et la tendance de son œuvre.

Le gamin représente les instincts mauvais de notre nature abandonnée à elle-même; ses penchans destructeurs et désordonnés, sa sauvage indépendance, sa haine contre toute autorité, son mépris cynique pour ce qu'ont respecté les hommes de tous les temps. Les notions du bien et du mal, du juste et de l'injuste, telles que les a sanctionnées le consentement unanime des peu-

(1) Lettre à Everard, Revue des deux Mondes du quinze Juin 1835.

ples, sont pour lui sans valeur. Le gamin est, à lui-même, sa loi vivante; ses appétits, ses passions, ses haines sont les seuls mobiles, la seule règle qu'il reconnaisse; il vit en dehors de la société à laquelle il a déclaré la guerre, et, ne pouvant l'anéantir, il l'outrage. Il salit les murs d'impures images et y trace des inscriptions révoltantes. Après avoir assisté au départ de la *chaîne*, car le gamin est avide d'émotions, il s'étend au soleil, et se laisse bercer aux fantaisies de son imagination indisciplinée. Il est heureux; il se croit au bagne! non pour s'y régénérer, comme Trenmor (1), mais pour y retremper son cynisme, et s'y affermir dans ses habitudes de révolte et de blasphême, parmi ces *hommes forts* que la « tyrannie » de nos institutions a frappés.

Encore préoccupé de ses rêves, le gamin s'assied sur la pierre de l'égout, tribunal digne d'un pareil juge. Dans son audace effrontée, il cite, à sa barre, la société, qui poursuit son chemin, en détournant la tête, avec une expression de pitié mêlée de dégoût; il s'en venge en l'insultant en détail. Le prêtre passe; il lui jette des paroles de blasphême et d'outrage; car le prêtre,

(1) L'un des personnages du roman de Lélia.

c'est le représentant d'une autorité *acceptée*; et, à ce titre, il lui est odieux. Le gamin brave et injurie la force publique, sauve-garde de l'ordre et des lois; il crie : « à bas les ministres, » et siffle le chef de l'Etat, roi, président, directeur, peu lui importe; en lui, c'est *l'homme-pouvoir* qu'il veut avilir. Il réunit, dans une même charge, le pauvre vieux *patricien*, avec sa démarche cassée et son costume d'une autre époque, et le *brave butor* de l'empire, au maintien soldatesque, clopinant sur sa jambe mutilée. Il glisse, à l'oreille de la jeune fille, un mot infâme, qu'il explique par un geste lascif, et dont sa pureté restera à jamais déflorée : l'enfant, dans son trouble, se serre contre sa mère qui l'entraîne éperdue. Courtier d'adultère, le gamin facilite, au suborneur, l'accès auprès de la nouvelle épouse, à laquelle il montre le chemin du *Lupanar*. Cela fait, il s'accroupit dans le ruisseau, « et s'y lave les mains, devant Dieu, des impu- » retés de la race humaine (1) ».

Un brillant équipage vient à l'éclabousser en passant : il est rageur, le gamin; il grince des dents, vomit des imprécations, lance des pierres

(1) *Jacques*. Les passages guillemetés et les mots en italique sont tirés des écrits de George Sand.

et de la boue contre la voiture qui s'éloigne. Ce riche qu'elle emporte, c'est son ennemi; que ne peut-il le mettre à pied! une fois à pied, ah! qu'il saurait bien le rouler à terre, car c'est ainsi que le gamin entend l'égalité.

Il est, lui, l'ami du prolétaire; non de cet ouvrier laborieux qui nourrit sa famille, et porte, le Dimanche, à la caisse d'épargnes, les économies de la semaine, celui-là, il le traite d'*épicier;* mais de cet homme turbulent, plus assidu à l'estaminet qu'à l'atelier, qui s'enivre du produit de sa journée, rentre dans son bouge, bat sa concubine et ses enfans affamés, et court se joindre à l'émeute qui hurle dans nos carrefours. Le gamin marche avec elle, la secondant de ses vœux, l'encourageant de la voix et du geste. Il brise les réverbères, dont la modeste lueur assure le repos de la cité, et guide la patrouille sur les pas de celui qui le trouble; au gamin ce sont des torches qu'il lui faut. Il dépave la voie publique, renverse les barrières, insulte le magistrat sur sa chaise curule, profane le sanctuaire, assiége le palais de clameurs factieuses, casse les vitres des hôtels, et, pour n'avoir point à se reprocher d'avoir rien respecté, il envahit le domicile du citoyen obscur,

et trouble la paix de son humble foyer.

Traîné devant le juge pour quelque énorme scandale, le gamin est atteré par le cri réprobateur de la conscience publique. Pour la première fois il se trouble, son audace l'abandonne, il balbutie une sorte de désaveu : « Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire. » Le juge le renvoie flétri, et ses amis déconcertés vont répétant, pour sa justification : « Il n'a pas été compris (1) ».

Cultivez cet heureux naturel, George Sand ! il y a de l'étoffe dans ce garçon là; c'est un de ces *sauvages* que vous aimez, et que la société n'a pas encore gâté. Enseignez-lui à lire dans *Lélia*, formez-le à votre école. S'il a du génie, il continuera votre œuvre; dans le cas contraire, vous en ferez au moins un Lacenaire, un Benoît, qui sait? peut-être même un de Sade! Comme tel, il pourra encore être, pour vous, un auxiliaire utile, et, par l'action dissolvante de son exemple ou de ses écrits, contribuer à préparer le triomphe de l'individualisme sur le principe social.

(1) Allusion à la publication de *Lélia* et à l'effet qu'elle a produit. Je crois superflu d'ajouter que le juge, dont je parle, est l'opinion publique. Pour tout lecteur familiarisé avec les écrits de Sand, le parallèle que je viens de tracer n'a rien qui soit arbitraire; la suite de cet écrit le prouvera aux autres.

Mais ne serais-je point injuste envers le gamin? Hâtons-nous d'invoquer, en sa faveur, sinon un fait à décharge, du moins une circonstance atténuante. Il n'a rien reçu, lui, de cette société qu'il maudit sans la connaître. Triste jouet du hasard, livré, sans moyens de défense, aux tentations incessantes du vice et de la misère, il est resté étranger aux bienfaits de l'éducation, à l'influence préservatrice de l'esprit de famille : Il ne lui a pas été donné de savoir et de choisir Le gamin n'a pas reçu, d'une bouche chérie et vénérée, de celle de sa mère, les premières traditions sociales ; il n'a pas eu, sous les yeux, l'exemple journalier des vertus modestes et difficiles ; il n'a pas appris à respecter, dans son père, le protecteur du foyer domestique, le chef de la famille, ce type primitif de toute autorité. Il a eu pour mère une fille publique, *père inconnu*. Pourquoi donc imputerions-nous, à cet infortuné, son immoralité ; résultat nécessaire de l'abandon où il a vécu ?

Il n'en est point ainsi pour George Sand; d'où je conclus à la réhabilitation du gamin auquel mon parallèle a fait tort. Il a agi sans discernement, soyons indulgens pour lui ; car, hélas ! nous tenons tous du gamin, les uns plus, les

autres moins. Il n'est, après tout, que le *vieil homme* dont parle saint Paul, et qu'il nous représente comme si difficile à dépouiller entièrement. C'est, je le répète, la partie mauvaise de notre nature livrée, sans frein et sans règle, à ses appétits et à ses penchans vicieux. Mais, que penser de ces hommes qui, armés de l'autorité du génie et de toutes les séductions du langage, s'acharnent à faire prévaloir cette pire moitié de la dualité humaine sur celle qui, tendant, instinctivement aussi, à de plus hautes destinées, est sans cesse en lutte avec elle? Et c'est là pourtant la mission que George Sand s'est choisie, celle qu'il poursuit systématiquement avec une persévérance et une puissance de talent dignes d'un but meilleur (1). Si la charité nous ordonne d'être indulgens pour le mal commis, c'est un devoir non moins impérieux de flétrir, d'un blâme sévère, le mal formulé en principes, et de signaler, à la méfiance publique, ces hommes pervers ou égarés qui prêchent des paroles de mort.

(1) Dans mon opinion, George Sand vient, pour le style, immédiatement après les deux premiers écrivains de l'époque, je veux dire l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, et celui de *l'Itinéraire*.

Le *divin* Platon ne se fut pas borné à bannir, de sa république, George Sand, la tête couronnée de fleurs; non! il l'eût fait attacher au pilori, son livre de *Lélia* pendu au cou, et ces mots: *Empoisonneur public*, inscrits au sommet du poteau infâme!

Dans nos saturnales révolutionnaires, George Sand eût été, par acclamation, élu grand-prêtre de la raison; peut-être même l'eût-on vu, déguisé en femme, s'asseoir sur l'autel profané.

Et ce n'est point ici une supposition gratuite: l'auteur de *Jacques* et de *Lélia* professe hautement le culte de la raison *individuelle*, disons mieux, de la sienne propre. C'est le seul dont, pour lui, les *oracles* ne soient pas *imposteurs*; le seul qui ne lui cache pas un *piége*. Car il est difficile de prendre au sérieux le nom du Dieu vivant, qu'il semble le plus souvent invoquer pour la forme, et comme pour l'acquit de sa conscience d'artiste; croyance vague, stérile après tout, et qui se résout dans un panthéisme insaisissable. George Sand proclame audacieusement les oracles de l'idole qu'il s'est créée; il pose en regard l'homme et l'humanité, l'individu et les masses, l'exception et la règle; de sa pleine et certaine science, il subordonne, par

une décision infaillible et sans appel, l'humanité à l'homme, les masses à l'individu, la règle à l'exception. Il se constitue en révolte contre la société, ou, pour parler plus exactement, il la déclare en état de rébellion contre lui, et la met hors la loi. Puis, se chargeant de l'exécution de la sentence, il sape ses bases, flétrit ses institutions, brave ses lois, casse ses arrêts, détruit ses sauvegardes, et s'efforce de démolir, pièce à pièce, l'édifice qu'il ne peut faire sauter tout à la fois. A un si étrange spectacle, on ne sait si l'on doit s'indigner ou sourire. George Sand a-t-il donc oublié ce mot d'un sens si vrai? « Il y a quelqu'un qui a plus d'esprit, plus de génie que qui que ce soit, c'est tout le monde. » N'entend-il pas la voix des générations qui s'élève contre lui, unanime, imposante, pour le condamner sans recours? il peut bien la maudire, cette voix, mais il ne lui est pas donné de mettre à néant ses décisions. Quand je vous contemple, George Sand! seul en présence de cette puissance colossale de l'humanité, aussitôt vos rares talens, votre haute supériorité intellectuelle s'effacent et disparaissent; il me semble n'avoir plus, sous les yeux, qu'un pygmée, roidissant ses petits bras dans un risi-

ble effort, et s'imaginant pouvoir se servir de sa plume, comme d'un levier, pour ébranler, sur leurs vieux fondemens, les sociétés que Dieu seul dirige et modifie à son gré, selon ses impénétrables desseins.

Cette tâche insensée et criminelle, George Sand s'acharne à la poursuivre, avec une verve de colère et une énergie de volonté propres à effrayer quiconque n'aurait pas foi en d'éternelles promesses. La haine et l'orgueil, ses deux mauvais génies, le précèdent dans sa course forcenée. Ils secouent leurs torches devant lui, et, à cette lueur infernale, lui montrent, en passant, Dieu et l'homme, les rapports qui les unissent, la société et l'ordre providentiel du monde moral. Le malheureux maudit et blasphème; il appelle à lui toutes les passions mauvaises, tous les instincts anti-sociaux, dont il proclame l'affranchissement. Il se retourne, croyant que derrière lui il y a foule, et se voit presque seul! Le sentiment de son isolement, de son impuissance, l'éclaireront-ils enfin? Comprendra-t-il que l'individualisme est inhabile à rien fonder, si ce n'est l'anarchie en grand, et que l'unité, la cohésion sont au fond de tout ce qui est stable? — Où donc courez-

vous? lui crient quelques individus épars, que la curiosité a attirés sur ses pas. — Au néant par la négation. — Que cherchez-vous? — Je l'ignore; je ne veux rien de tout ce qui existe. Mais, en attendant que mon but soit déterminé, mon choix fait, j'ai besoin d'exercer cette puissance de destruction qui m'a été donnée; je veux me sentir vivre. Malheur donc à ce qui me fait obstacle! malheur à tout ce qui gêne le développement illimité du *moi*, dont les inspirations sont ma loi unique, du *moi* dont j'ai fait mon Dieu; ce n'est que sur des ruines que je lui sacrifie!

C'est surtout dans *Jacques* et dans *Lélia*, que George Sand a formulé ses doctrines antisociales, et déposé le trésor de ses colères et de ses vengeances. Nulle part il ne se montre plus haineux, plus méprisant et plus amer. Le sentiment que lui inspire la race humaine, à lui et à ses héros, est plus que de la misanthropie; c'est, pour me servir d'un mot que je fabrique exprès, de l'*antropophobie*, je veux dire une rage furieuse et implacable. Auprès de *Jacques*, de *Sylvia* et de *Lélia*, Timon n'eût été qu'un *Philinte;* et, pour trouver quelque chose d'analogue, il faut remonter jusqu'à ce fou couronné,

qui regrettait que le peuple Romain n'eût pas une seule tête, pour en finir avec lui d'un seul coup. Je retrouve, dans une lettre que m'adressait Sylvio Pellico, cet homme au caractère adorable, à la vertu en quelque sorte surhumaine, le passage suivant, qui semble avoir été écrit exprès pour George Sand : « Le grand mal de » notre époque agitée, c'est la haine. Les cœurs » se dessèchent; tous cherchent à l'envi à se sur- » passer en prudente méfiance, en conjectures » avilissantes, en ironies cruelles. Ah! ces » gens-là n'aiment pas! c'est qu'ils ne sont pas » Chrétiens. »

En effet, l'amour, dans le sens restreint, dans la commune acception du mot, l'amour tel que le *professent* George Sand et ses personnages, la chose sans laquelle, selon eux, tout le reste n'est rien, la seule qu'ils se vantent d'avoir étudiée, de connaître à fond, et pour laquelle ils se disent appelés à vivre exclusivement; cet amour-là n'est, en définitive, autre chose que l'individualisme poussé jusqu'au délire, jusqu'à la férocité. C'est la concentration de toute l'énergie vitale, de toutes les facultés de l'homme sur ce point unique : l'assouvissement de sa passion égoïste. Car il s'aime lui-même, il n'aime

que lui dans cette idole qu'il s'est faite; il se recherche lui seul, dans l'objet qu'il croit aimer, et auquel il s'imagine follement qu'il se sacrifie; comme si le sacrifice pouvait exister sans l'abnégation, sans l'entier détachement de soi? Dans cet état permanent de fièvre chaude, l'œil de l'intelligence s'obscurcit, le cœur se resserre et se corrode, le sens moral se déprave, les saines notions se faussent, la raison et la volonté paralysées ploient sous le joug de l'imagination délirante, tous les devoirs sont méconnus, foulés aux pieds; en un mot, l'homme social disparaît pour faire place à *l'individu*, qui, monomane furieux, se débat et brise les entraves qui gênent l'élan de sa passion indomptable; pour la satisfaire il bouleverserait le monde. Il ne faut donc pas s'étonner de voir de tels êtres passer à l'état sauvage. Nous leur avons surpris leur secret, arraché leur masque, et nous savons désormais pourquoi « ils détestent si cordialement la so-
» ciété, ses droits, ses usages, ses préjugés,
» et révoquent en doute les éternelles lois de
» l'ordre et de la civilisation, » en attendant que, mieux informés, ils les flétrissent de leurs mépris. George Sand ne trouvera donc pas mauvais que nous le récusions, en invoquant ses

propres paroles : « La haine et le désespoir font
» trembler la main qui tient la balance, et la ven-
» geance se mêle de juger. »

S'il m'arrive quelquefois de confondre l'auteur et les caractères qu'il met en scène, ce n'est point à dessein, mais parce qu'il est difficile de les séparer. L'homme de génie se réfléchit dans son œuvre ; elle fait, pour mieux dire, partie de lui-même. C'est la robe de Nessus sur les épaules d'Hercule, et l'on n'en peut arracher un lambeau sans que les chairs saignantes ne viennent avec. A l'exemple de Byron, George Sand s'est complu à se personnifier, plus ou moins, dans ses créations, et la plupart de ses personnages n'ont guère d'autre réalité que celle-là. Ce sont, le plus souvent, des abstractions incarnées, qui rappellent ce *monstre* de la porte St.-Martin, produit bizarre des élucubrations de l'alchimiste, bipède indéfinissable, né, par une nuit d'orage, de l'union d'un alambic et d'une cornue. Je me propose de prendre à partie ces héros de romans, ces Virago cuirassées du *triple airain*. Si, les atteignant au défaut de l'armure, mon fer pénètre dans un sein palpitant de vie, et fait saigner des blessures mal cicatrisées, si, veux-je dire, George Sand se trouve, par aventure, derrière

ses personnages, j'en aurai regret; mais je ne sais qu'y faire, si ce n'est de plaider, par avance, l'excuse de non-préméditation.



II.

Si je commence mon travail d'examen par le roman de *Jacques*, c'est que, de tous les ouvrages de George Sand, il est, selon moi, le plus mauvais et le plus dangereux, en ce qu'il en est le mieux fait et le plus clair. Nul autre ne me paraît de nature à exercer une action plus dissolvante, et à répandre plus d'idées fausses et anti-sociales. Le mal qu'il contient est un mal tout pratique, et mis à la portée de chacun. Quiconque sera enclin à s'égarer dans de mauvaises voies, ou à s'y affermir, à s'y enfoncer de plus en plus, trouvera, dans ce livre, des sophismes à son usage, sophismes au moins spécieux, et débités avec un aplomb d'effronterie, on ne peut plus propre à faire impression sur les esprits faibles et sur les convictions chancelantes.

Le roman de *Jacques* a préparé et provoqué la chute de plus d'une femme, et, pour un grand nombre, il l'a rendue irrévocable peut-être. *Cette assertion est basée sur des faits.*

L'idée-mère, la donnée principale de ce roman, donnée qui se révèle plus ou moins clairement, dans tous les livres de George Sand, se trouve formulée sans ambiguité dans le passage suivant, auquel l'ouvrage est destiné à servir de commentaire : « Je ne me suis pas réconcilié » avec la société ; *le mariage est toujours*, *selon* » *moi*, *une de ses plus odieuses institutions. Je ne* » *doute pas qu'il ne soit aboli*, *si l'espèce humaine* » *fait quelques progrès vers la justice et la raison.* » Un lien plus humain et non moins sacré rem- » placera celui-là, et saura assurer l'existence » des enfans qui naîtront d'un homme et d'une » femme, sans enchaîner à jamais la liberté de » l'un et de l'autre. Mais les hommes sont trop » grossiers, et les femmes trop lâches pour de- » mander une loi plus noble que la loi de fer » qui les régit. A des êtres sans conscience et » sans vertu, il faut de lourdes chaînes. Les » améliorations, que rêvent quelques esprits gé- » néreux, sont impossibles à réaliser dans ce » siècle-ci. Ces esprits-là oublient qu'ils sont de » cent ans en avant de leurs contemporains, et » qu'avant de changer la loi, il faut changer » l'homme (*Jacques*, p. 79, vol. I.) »

Les réflexions se pressent en foule, à la lec-

ture de cet étrange manifeste; en le rédigeant, l'auteur semble avoir été frappé de vertige, et ce préambule seul: « Je ne suis pas réconcilié » avec la société, » est de nature à faire naître une juste méfiance, quant à la valeur morale de ce qui suit. *Jacques* paraît avoir oublié, si toutefois il les a jamais connues, et la nature de l'homme et les conditions de son existence. Il ne s'est pas aperçu qu'en formulant sa condamnation du mariage, qu'en prédisant son abolition pour l'année 1937, il avait, par le fait et d'un trait de plume, changé l'homme, dans l'impatience où il était de changer la loi. L'existence de la famille ne dérive-t-elle donc pas de ce qu'il y a de plus intime dans notre nature, savoir, de l'amour des enfans, sentiment non moins instinctif, non moins vivace, plus fort peut-être, et à coup sûr plus durable que l'attrait qui porte les sexes l'un vers l'autre? Or, la famille est-elle possible sans le mariage déclaré *indissoluble*, sauf certains cas urgens de séparation, certaines exceptions rares, qui peuvent être déterminées par la loi? L'expérience de tous les temps et de presque tous les peuples a pleinement confirmé le contraire. Je ne veux point ici trancher du publiciste, en reproduisant les argumens allégués contre le

divorce : je me bornerai simplement à dire, que le sentiment paternel, celui de la maternité surtout, que leur action éminemment moralisatrice, valent bien la peine d'être pris en considération, et qu'il semble au moins étrange de voir *Jacques*, les sacrifier, *de gaité de cœur*, à un instinct moins noble, moins conservateur surtout, instinct qui, développé dans des proportions démesurées, par des imaginations en délire, devient la plus aveugle, la plus isolante, la plus destructive des passions anti-sociales. C'est George Sand lui-même qui l'a dit : « l'amour est égoïste ; il s'assied » triomphant sur les ruines de l'univers, il se » pâme de plaisir sur des ossemens desséchés, » comme sur des fleurs. »

S'imaginer qu'on peut en finir aussi lestement avec une institution que l'on hait, c'est faire preuve d'une singulière préoccupation d'esprit. On a ses raisons pour n'envisager le mariage que d'une manière étroite, je veux dire, sous le point de vue purement *individuel*, et l'on se hâte de le proscrire, sans être en position de le comprendre, ni, à plus forte raison, de le juger. Sur quoi donc basera-t-on le lien plus *humain* que l'on prétend lui substituer ? (Je prends ici le mot humain dans sa plus haute acception.) Com-

ment surtout parviendra-t-on à le rendre sacré? — Mais l'amour.... — Je vous comprends, *Jacques*; votre théorie sur le sentiment, sur l'amour, « dont on aurait dû faire le Dieu de » l'univers, » cette théorie, selon vous, suffit à tout. Mais, dites-moi, je vous prie, où s'arrêtera, pour vos couples d'amans, la faculté du provisoire? A quelle limite finira pour eux, le droit d'user de cette liberté que vous vous garderez « d'enchaîner à jamais?» Jusqu'à quel point leur sera-t-il loisible de changer, d'essayer, de se fixer de nouveau, pour être désabusé une fois de plus, et avoir l'occasion d'essayer une fois encore? Votre principe admis, vous ne vous arrêterez plus, et vous glisserez, par une pente irrésistible, jusqu'à la fameuse théorie du père Enfantin, sur les *êtres à affections profondes* et les *êtres à affections vives*, ainsi que sur la nécessité rationnelle de les appareiller; doctrine monstrueuse qui, dans la pratique, mènerait droit à la promiscuité, et qui attira, au Père, cette terrassante apostrophe d'un St.-Simonien, homme de bien: « Vous réglementez l'adultère! »

Au reste, le vœu que vous émettez a jadis été réalisé: l'antiquité a élevé des temples à votre Dieu de l'univers. *Eros* et *Venus genitrix* ont eu

leurs autels, et nous avons vu où la déification des instincts brutaux de notre nature a mené l'humanité. Il demeure encore douteux si les hommes en seront moins grossiers, et les femmes plus respectées, lorsqu'au joug du devoir, qui vous pèse tant, vous aurez substitué le lien *libre*, l'engagement *facultatif* que vous annoncez; ces mots hurlent de se trouver ensemble!

Quant au moyen « d'assurer l'existence des » enfans qui naîtront de......... d'un homme et » d'une femme » (pourquoi cette pruderie, *Jacques?* prononcez hardiment ce mot d'une cynique énergie, le seul qui rende votre pensée, Rousseau vous en a donné l'exemple (1). Ce moyen, dis-je, est tout trouvé; on agrandira les hospices. La société nouvelle se chargera de prendre soin des orphelins délaissés par leurs pères et mères qui, chacun de leur côté, continueront à en accroître le nombre, au gré de la mobilité de leurs *affections vives*. La famille sera dissoute comme un abus; la propriété, devenue viagère, ne tiendra plus qu'à un fil. Mais, comme l'idée du *mien*, si ce n'est celle du *tien*, est enracinée au fond de la nature humaine, le fort, à défaut du droit, voudra au moins s'assurer la

(1) Premier livre des *Confessions*.

jouissance, et le monde régénéré de M. *Jacques*, après avoir commencé par être un immense *Lupanar*, deviendra un coupe-gorge, « et c'est là » ce qu'on appellera le triomphe de la raison » individuelle.

Jacques et *Sylvia* me semblent être deux de ces types dans lesquels, George Sand, pour me servir d'une locution familière, se mire avec complaisance. Ils font, l'un et l'autre, partie de « ces êtres au caractère indompté, insaisissable » qu'il aime à mettre aux prises avec la société, laquelle, comme vous pouvez croire, a toujours le dessous dans les romans de George Sand. A ces « êtres d'exception, » il leur faut pouvoir vivre quinze ou vingt vies ordinaires, dans le cours d'une seule vie. Pour eux, l'existence n'est point une voie droite, tracée par le devoir, qui a le perfectionnement pour but et l'éternité pour récompense. C'est une course furieuse, vagabonde, une grande chasse aux émotions. Pour les atteindre, ils foulent aux pieds la conscience, la vertu, les plus nobles instincts du cœur de l'homme; ils passent sur le ventre à l'humanité tout entière, constituée en société, selon les vues de la providence. Car ces *cinq ou six* créatures à face humaine « qui apparaissent, dans

» tout un siècle, pour aimer la vérité, et mou-
» rir sans avoir pu la faire aimer aux autres, » se rient de la foi sociale et se vantent de la détester. Mais, grâce à Dieu, ces *Sauvages* (c'est ainsi qu'ils se qualifient), ne sont qu'une anomalie monstrueuse; « ils n'ont point leurs sem-
» blables parmi les hommes, » et leur penchant dépravé les pousse au fond des forêts, pour y mener une vie « de solitude et de haine, » parmi les brutes, au niveau desquelles ils se ravalent; brutes trois fois heureuses, puisqu'elles ne connaissent ni le mariage, ni la propriété, ni les devoirs sociaux! « L'homme qui pense; a écrit
» Rousseau, est un animal dépravé. » Le mot eût été plus juste, s'il l'eût appliqué à l'homme qui s'isole. C'est de ces mêmes êtres, qu'une bouche éloquente a dit: « .... quelques rares
» individus, espèce de race sauvage, errante
» dans les déserts du monde intellectuel, qui
» haïssent la vérité comme vérité, et le bien
» comme bien (1) ».

« Quand on se sent moins brute et moins
» féroce que la société où l'on est condam-
» né à vivre et à mourir, il faut, écrit
» *Jacques*, ou lutter corps à corps avec elle,

(1) M. de Lamennais. *Affaires de Rome.*

» ou s'en retirer tout-à-fait. » Mais, en attendant, ces insatiables dévorateurs de vies, qui consentent encore à habiter parmi les hommes, font aussi bon marché de l'existence d'autrui que de la leur, disposent de ce qui ne leur appartient pas, et vivent sans scrupule aux dépens de l'ennemi. Etudions un peu *Jacques*, l'homme-modèle, ainsi que son amie *Sylvia*; ne les en croyons pas sur parole, quant à l'apothéose qu'ils se décernent mutuellement; mais recueillons leurs aveux, pénétrons leurs motifs, et surtout, voyons-les à l'œuvre.

Jacques a passé sa vie, comme tant d'autres, à sabrer Allemands et Russes qui n'en pouvaient mais, s'indignant bien, par fois, de cet odieux métier, et continuant pourtant à sabrer, par distraction sans doute, comme aussi pour échapper à l'ennui et obéir au respect humain, qu'il n'en méprise pas moins *in petto*. Ajoutons que, tout ce qu'il a pu ôter à son service, il l'a donné à l'amour, dont il a étudié à fond la théorie et la pratique. Sterne nous assure quelque part qu'il en valait mieux quand il était amoureux; cela ne me paraît pas avoir été le cas de *Jacques*. Quoi qu'il en soit, le voilà qui, à trente-cinq ans, se sent vieux: il est usé, flétri, desséché; il est

sceptique, ne croit plus à rien de bon (il croit en lui). Il a le cœur dur, « la reconnaissance » l'ennuie, il n'y a pas foi, et semble prendre » en aversion les gens qui ont reçu de lui quel- » que chose ; » bref, il est désenchanté de tout, excepté pourtant de l'amour, dont il veut encore essayer.

Dans ces belles dispositions, il n'en va pas moins épouser, à première vue, *Fernande*, une enfant de dix-sept ans, toute jeune, toute naïve, toute remplie d'illusions et élevée dans des idées, dans des habitudes qui diffèrent totalement des siennes. *Jacques*, l'homme fort, l'homme sage, l'homme pénétrant par excellence (demandez plutôt à *Sylvia*), s'obstine à consommer ce coup de tête, en dépit des judicieux conseils, des prévisions trop bien fondées de son amie. Les réponses qu'il y fait sont empreintes de l'égoïsme et de l'imprévoyance les plus vulgaires ; il est amoureux! « J'épouse cette jeune fille, avoue-t- » il, parce qu'il n'y a pas d'autre moyen de la » posséder. » Décidément, *Jacques* baisse ; il a des scrupules et renie ses principes ; autrefois il eut séduit, puis enlevé *Fernande*, pour vivre *librement* avec elle. « Ne dis pas, ajoute-t-il, que » j'expose le bonheur d'un autre avec le mien ;

» d'abord cet être, là où je le prends, ne serait
» qu'infortuné en d'autres mains que les mien-
» nes (qu'en sait-il?), et puis ce qu'il est destiné
» à souffrir avec moi est peu de chose, au prix
» de ce que je suis résigné à souffrir avec lui;
» les tourmens qui m'attendent, je les connais,
» et je sais quelles sont les douleurs des autres,
» au prix des miennes. Comment veux-tu que
» j'aie de la compassion pour quelqu'un?....
» *Fernande* souffrira donc avec moi. » Voilà qui est tout simplement d'un homme infâme, et je souscris de grand cœur à l'arrêt de *Sylvia* qui déclare *Jacques* « au-dessous du rôle de pro-
» tecteur et de chef de famille » qu'il se dispose à prendre.

Quant à le supposer « au-dessus » de ce rôle élevé, c'est une illusion de son amitié. Je me suis demandé si la chose était admissible pour qui que ce fut. Elle n'est vraie que pour le prêtre, lorsqu'il est à la hauteur de sa mission sainte, et que l'Esprit divin est descendu sur lui, avec la plénitude de ses dons.

Maintenant nous en savons assez sur *Jacques*, et nous avons sa mesure; passons donc à *Sylvia*: La transition est facile. Ces deux caractères jumeaux se complètent mutuellement, et leur

air de famille décèle leur commune origine.

La douce et naïve *Fernande*, l'affectueux *Octave* se demandent: « cette *Sylvia*, avec son ame » de bronze; avec son humeur énergique et » même un peu féroce, est-ce là une femme? » J'avoue que je partage leur incertitude. Permi à *Jacques* d'admirer en elle « cette force, ce » orgueil, ce caractère résolu qui la font s » grande, » de lui assurer que les êtres qui son autour d'elle « ne lui viennent pas à la cheville, » et qu'elle se fatigue, en vain, à chercher à » terre un cœur qui vaille la peine d'être ra » massé. » Les attributs, dont il fait honneur à *Sylvia*, ne sont point ceux que *nous* recherchon dans son sexe, et, dès-lors, elle perd, comn femme, ses droits à nos sympathies, sans e acquérir, comme homme, à notre estime et nos respects. Ainsi que tous les êtres déclassés, et placés en dehors des conditions de leur exis tence, elle ne peut plus prétendre, qu'à être pour nous, un objet de curiosité, une anomali plus ou moins intéressante offerte, comme le frères Siamois, aux études du psychologue.

Ces « habitans d'un monde imaginaire, » qui condescendent à poser devant nous, ont beau décliner notre compétence, et déclarer qu'il

sortent du droit commun, il ne leur en faudra pas moins produire leurs titres, et trouver bon qu'on examine leur vie; or, dans un pareil examen, on ne voit rien qui justifie leurs prétentions exorbitantes. Ces gens-là sont faibles, mobiles, imparfaits comme nous, hommes de tous les jours; seulement ils s'imaginent déguiser leur petitesse sous les proportions gigantesques de leur égoïsme et de leur vanité. « Orgueilleux » jusqu'à la folie, » ces modernes Titans, non contens d'envahir la terre, veulent encore escalader le Ciel. Leurs rêves les emportent sans cesse au-delà de l'horizon du vrai, des limites du possible; ils font fausse route, désorientés qu'ils sont, dans ce monde qui leur semble indigne d'eux. Incapables de vivre hors du paroxysme d'une émotion quelconque, c'est à l'amour, à la haine et à l'orgueil qu'ils demandent l'aliment, le pain quotidien de leur existence fiévreuse et toute factice. « Je me sens, dans l'ame, » dit *Sylvia*, une soif ardente d'adorer à genoux, » quelque être sublime, et je ne rencontre que » des êtres ordinaires. Je voudrais faire un » Dieu de mon amant, et je ne trouve que des » hommes. » Portez vos adorations plus haut, *Sylvia*, et cessez de vous acharner contre l'hom-

me, dont vous avez voulu faire follement votre idole, tandis qu'il n'est que votre frère; il ne doit pas payer pour vos illusions perdues.

Maintenant, sublime insensée! je commence à vous comprendre. Votre amour désordonné, votre culte impie pour la créature a désenchanté et ravagé votre vie; il n'a pu remplir votre ame qui aspire à l'infini. Vous l'avez usée dans des efforts impuissans, dans d'infructueux essais. Egarée à la poursuite de l'idéal, cette ame, plus énergique que vraiment forte, a méconnu sa fin, et s'est brisée dans une lutte inégale contre l'inexorable réalité. Pour me servir d'une comparaison vulgaire, mais qui rend exactement ma pensée, vous avez, dans votre confiance aveugle, *mis en viager* votre trésor d'affections et d'espérances; vous avez tout *placé* sur cette terre, tout placé sur l'homme qui n'était pas solvable; l'homme a *manqué*, et vous voilà ruinée, vous qui étiez si riche! Ah oui! « Il y avait, dans votre » ame, le germe d'une vertu peu commune; » mais aussi « celui du désespoir était caché, pour » vous, dans le bouton, à peine entr'ouvert, » d'une espérance toute terrestre. Vous ne l'avez que trop bien développé ce germe fatal! Abusée par vos rêves ambitieux, vous avez demandé, à

cette vie, autre chose et plus qu'elle ne pouvait vous donner; elle a été insuffisante à satisfaire d'aussi insatiables exigeances. De là, cet amer dépit, ce découragement profond, ce désespoir furieux qui s'en prend à Dieu et aux hommes. C'est le juste châtiment du dédain superbe, que vous nourrissiez contre tout ce qui sort de ce monde imaginaire, où vous vous renfermez. Le poëte l'a dit :

« Du nectar idéal sitôt qu'elle a goûté, »
» La nature répugne à la réalité. »

Mais il faut qu'elle l'accepte pourtant, et qu'elle s'y résigne ; c'est pour elle plus qu'une nécessité, car c'est un devoir. La prose déborde de cette vie, il est vrai, mais c'est pour ceux qui ne la voient que sous un aspect, et à l'aide de l'imagination seule; sa poésie cachée ne se revèle qu'au cœur droit et à l'œil simple. Si le premier est perverti par l'habitude des sentimens égoïstes et haineux, si la fureur trouble le second, l'homme cesse de voir et de comprendre la magnifique ordonnance du monde intellectuel.

« Tu as raison, *Jacques*, dit *Sylvia*, de ne » rien pardonner à cette boue humaine. » On peut l'affirmer hardiment ! une pareille disposi-

tion est, dans l'ame qui la subit, le signe certain d'une infirmité irrémédiable, ou d'une profonde dégradation. Ce mépris délirant, cette haine frénétique, vouée à l'humanité en masse, est un arrêt flétrissant pour l'être qui ose s'en faire gloire. Socrate, Platon, Marc-Aurèle, Epictète (sans parler de l'homme-Dieu), ont protesté éloquemment contre ces audacieux contempteurs de la dignité humaine; tous les grands caractères des temps passés, comme des temps modernes, se lèvent pour leur porter un éclatant démenti. Les malheureux! ils parodient criminellement l'œuvre du Créateur, et, pour avilir l'homme plus sûrement, ils le font à leur image!

« Ce qui m'est odieux, dit *Sylvia*, c'est la dé-
» pendance. Si je me sentais condamnée à vivre
» d'une telle manière et dans un tel lieu, je
» prendrais cette vie et ce lieu en horreur,
» quelque conformes qu'ils fussent d'ailleurs à
» mes penchans; » ceci ne nous rappelle-t-il pas une figure de connaissance, celle de notre frère le *gamin?* Ne retrouvons-nous pas ici sa nature de sauvage, et son horreur de toute règle? « Ma position indépendante, continue-t-
» elle, mon isolément de toute considération

» sociale sont cause que je me suis livrée à mon
» cœur, dès qu'il a parlé. Si j'ai de la force,
» ce n'est pas à me combattre que je l'ai acquise. »
C'est pourtant de la sorte qu'on l'acquiert, et surtout qu'on la met à l'épreuve; dans tous les temps, on a regardé comme le plus beau, comme le plus difficile des triomphes celui que l'homme remporte sur lui-même. Mais l'école moderne a changé tout cela.

« Rien n'est si sec, si dur, si froid, si res-
» serré que le cœur qui s'aime seul en toutes
» choses, » a dit Fénélon. L'expérience de *Sylvia* et de *Jacques*, qui n'ont fait autre chose de leur vie, vient à l'appui de ces paroles. Ils ont éprouvé, l'un et l'autre, « combien l'ame
» perd de sa grandeur et de sa sainteté, quand
» elle accepte une idole souillée, » c'est-à-dire, lorsqu'elle se prend elle-même pour l'objet de son culte. Quant à la sécheresse et à la dureté de cœur qui résultent de ce mode d'existence anormal, *Sylvia* nous en offre la preuve : « son
» pardon est froid et inexorable comme la
» mort, » si toutefois elle peut pardonner, elle qui déclare ne rien connaître de plus affreux que le « mal de miséricorde. » Il en est de même pour *Jacques* : « ne pouvoir tolérer la faiblesse

» d'autrui, lui dit *Sylvia*, voilà ta faiblesse ;
» voilà la grave infirmité par laquelle Dieu a
» compensé sa magnificence envers toi : c'est le
» côté sacrifié de ton grand caractère. » *Sylvia* se flatte ici dans la personne de son *alter-ego* ; il n'est de grands caractères que ceux qui s'oublient et se dévouent pour leurs semblables, de même qu'il n'est d'intelligences vastes et lucides que celles qui voient les choses de haut, et les embrassent dans leur ensemble ; telle n'est pas, à coup sûr, l'intelligence de *Jacques*.

« Les sociétés, dit-il, ne peuvent exister
» qu'au moyen de lois arbitraires, bonnes pour
» les masses, horribles et stupides pour les in-
» dividus. » Toujours les individus ! c'est, pour *Jacques*, comme une idée fixe. Mais ces lois, dès lors qu'il les reconnaît bonnes pour les masses, ne sauraient, par cela même, être *arbitraires*. Si elles sont bonnes, c'est qu'elles dérivent nécessairement de quelque fait *humain*, de quelque besoin social (ce qui, pour moi, est la même chose) ; c'est qu'elles émanent des profondeurs mystérieuses de notre nature *à tous*. De quel droit donc, vous individu, vous exception, venez-vous demander que l'humanité, que la règle éternelle fléchissent devant vous ? Vos

exigeances, vos froids dédains ne m'en imposent pas : je vous comprends et vous juge. Vous voulez, je le vois, vous assurer vos coudées franches, vos mouvemens libres ; vous travaillez à déblayer le terrain, et à vous ouvrir un champ illimité pour votre chasse aux émotions, pour l'envahissante activité et l'élan effréné de votre *moi ;* car ce n'est pas vous qui saurez refréner son égoïsme dévastateur, dans l'intérêt de vos semblables. Après avoir demandé ironiquement s'il est possible de créer un code de vertu pour l'homme, vous déclarez y renoncer, pour vous-même, de guerre lasse. *Jacques* ! le Dieu qui créa l'homme le lui a formulé, ce code que vous cherchez, et, si vous n'aviez pas tué votre conscience, vous le retrouveriez écrit dans votre ame. Peut-être en est-il temps encore, descendez en vous-même ; recueillez-vous dans le silence des passions ; soyez humble et simple de cœur ; soyez aimant et miséricordieux envers vos frères ; devenez enfin tout ce que vous n'avez pas été jusqu'ici, et vous verrez que vous ne serez plus forcé de changer de code dix fois dans votre vie. Vous reconnaîtrez qu'il est aussi impossible, à un homme, de se constituer le législateur de l'humanité, que d'être vertueux

par sa seule force. Renonçant à trouver votre appui en vous-même, vous quitterez le terrain mouvant, et vous affermirez votre pied sur le roc ; dès lors vous ne serez plus ébranlé.

Décidé à épouser *Fernande*, *Jacques* lui adresse une lettre qui n'est pas la moins curieuse de l'ouvrage, en ce qu'il y expose ses idées sur l'acte important qu'il va consommer. Il demande uniquement à *Fernande* de vouloir bien l'accepter, lui, « le vieux *Jacques*, pour son appui, » son défenseur et son meilleur ami. » Il a trop d'expérience du cœur, en effet, pour exiger d'elle qu'elle l'aimera toujours, et pour prendre, de son côté, un pareil engagement. Mais comment, avec cette grande expérience, a-t-il pu se flatter que sa jeune épouse connaîtra, avec lui et par lui, l'amour « le seul bien, sans lequel tout le reste » n'est rien? » En vertu de quel droit lui interdira-t-il de se pourvoir ailleurs, dans le dénuement où elle va se trouver? Comment donc est-il assez aveugle, disons mieux, assez personnel pour compromettre, par une union si disproportionnée, le bonheur, l'honneur de *Fernande*, et j'ajouterai, son repos? Car, est-il bien sûr de la façonner à ses idées assez complètement pour la rendre inaccessible au remords, si, comme

la chose est probable, elle vient un jour à manquer à ses devoirs envers lui? Que dis-je, ses devoirs? *Jacques* n'en admet pas dans le mariage, non plus qu'ailleurs. Le serment de lui être fidèle, que *Fernande* va prononcer est, lui dit-il, « une absurdité que la société lui impose et » qui ne l'engage à rien. Nul ne peut répondre » de son cœur, et ce n'est point une faiblesse » que de s'abandonner à son impulsion. » En revanche, lui *Jacques*, ne se croira tenu qu'à une seule chose envers *Fernande :* je veux dire à respecter religieusement la liberté *illimitée* qu'il reconnaît à sa femme, à ne gêner en rien les mouvemens de son cœur, ce qui implique, en quelque sorte, le devoir de lui faciliter, si elle le donne à un autre, les moyens de goûter en paix les joies d'un amour adultère, selon le monde, mais parfaitement innocent, d'après *Jacques*, dès lors qu'il sera sincère.

Que ce nouvel amour de *Jacques* vienne maintenant à s'éteindre comme les autres, se pliera-t-il, alors, à l'*absurdité* d'être fidèle à sa femme? impossible! surtout s'il lui germe au cœur, ou plutôt dans la tête, quelque dernière passion tout aussi indomptable que les précédentes, et quil se fera également scrupule de chercher à

vaincre. Le voilà donc délaissant son foyer domestique, pour aller fonder ailleurs une seconde, une troisième famille peut-être; car, qui sait, où s'arrêtera sa faculté d'aimer? Que deviendra alors « le protecteur, l'appui, le » meilleur ami » de la pauvre *Fernande?* Quelle compensation lui restera-t-il, avec les principes que *Jacques* lui aura donnés, si ce n'est de chercher aussi, de son côté, quelque autre protecteur?

Il est superflu d'insister sur l'odieux d'une morale pareille, et sur les conséquences qui en découlent, conséquences à la fois dégradantes pour l'humanité, et funestes pour le bonheur, comme pour le repos des *individus*, auxquels *Jacques* a voué un intérêt si exclusif. Qui ne comprend, au premier coup-d'œil, que la généralisation, que l'application en grand de ses exécrables principes aurait pour infaillible résultat le relâchement de tous les liens sociaux, et la dissolution de la société elle-même attaquée ici indirectement dans la famille? Voilà pour le point de vue général; quant à leur effet sur les individus, il ne nous apparaît ni moins fatal ni moins évident. La puissante garantie de l'éducation domestique une fois enlevée, l'immoralité

débordera de toutes parts, les causes de perturbation iront se multipliant à l'infini; l'ordre de choses constitué, quel qu'il soit, ne voudra pas rester désarmé en présence de ces dangers, et le besoin de sa défense lui fera multiplier les moyens de coercition et de répression. Tous les instincts, tous les intérêts conservateurs lui viendront en aide, pour refouler l'irruption des *sauvages*. « A des êtres sans conscience et sans vertu, » a dit George Sand, il faut de lourdes chaî- » nes. » On verra donc les prisons se remplir de plus en plus, sous l'empire d'une législation Draconniene. Les passions, sur-excitées jusqu'au délire, peupleront les hospices d'aliénés, qu'il faudra agrandir, et la liste des suicides, déjà si remplie, s'augmentera dans une proportion effrayante.

Les principes et l'imprévoyance coupable de *Jacques* ne tardent pas à porter leurs fruits, et les nouveaux époux expient bientôt, par la perte de leurs illusions, l'imprudence d'une union aussi mal assortie. *Jacques* reconnaît trop tard que, s'il est naturel qu'il ait de l'amour pour *Fernande*, il est impossible qu'elle en ressente pour lui, qui pourrait être son père. Il le sait, à cette ame jeune et expansive, il faut,

de toute nécessité, l'amour qui, « lui seul, est » quelque chose. » Dans sa conduite avec elle, *Jacques* est absurde et maladroit; il n'a point la main assez légère, pour relever cette pauvre fleur qui se penche sur sa tige; il ne comprend point *Fernande*, ne sait pas s'en faire comprendre, et traite cette enfant ainsi qu'il traiterait *Sylvia* qui a, comme lui, le triste privilége de n'être point « faite de chair humaine. »

Il aggrave le mal, en appelant, près de sa jeune épouse, cette *Sylvia* qui sera, pour elle, la pire des sociétés possibles. Elle ne peut manquer, en effet, de lui inculquer ses principes, les principes de *Jacques;* et l'on sait à quel point ils sont élastiques. *Sylvia* ne dira point à *Fernande* d'aimer son mari, de n'en pas aimer d'autre, car « nulle créature humaine ne peut » commander à l'amour, et nul n'est coupable » pour le ressentir ou pour le perdre. » Si *Fernande* se laisse entraîner à disposer de son cœur, elle ne lui en fera pas un reproche, elle qui pense que « ce n'est pas une faiblesse que de s'abandonner à son impulsion. » Et puis, le cœur une fois donné, *Sylvia* se gardera bien de conseiller, à sa jeune amie, de s'en tenir là; car elle sait que « ce qui avilit une femme, c'est le men-

» songe; que *ce qui constitue l'adultère, ce n'est* » *pas l'heure qu'elle accorde à son amant, c'est* » *la nuit qu'elle va passer ensuite dans les bras* » *de son mari.* » Désormais, le séducteur peut arriver quand il voudra, le chemin est frayé.

Voici venir, tout à point, *Octave*, amant congédié de *Sylvia*, qui s'en est séparée parce qu'elle ne le trouvait pas à sa hauteur, et qu'elle se sentait « lasse de jouer, dans cette union, » le rôle de l'homme. » Cet *Octave* rôde autour du château de *Jacques*, afin d'essayer de toucher le cœur de *Sylvia* qui s'est fermé pour lui. Il se sert, à cet effet, de la simple et confiante *Fernande*, pour laquelle il ne tarde pas à concevoir une passion, que bientôt elle partage. De la pitié, elle a passé à l'amour, et, à son insu, son cœur se détache du « vieux *Jacques*, » pour se donner à un homme jeune comme elle, comme elle plein d'illusions, et qui peut être, lui, « l'amant, le camarade » de *Fernande.*

Cette jeune femme fait honneur aux leçons de ses maîtres; sa morale est large, et elle est déjà habile à trouver des sophismes pour se duper elle-même: on en jugera par l'idée qu'elle se forme de ses devoirs d'épouse et de mère.

« Que *Jacques* n'a-t-il envers moi, dit-elle,
» quelque tort qui *m'autorisât* à disposer de
» mon honneur et de mon repos, comme je
» l'entendrais. » Puérile et folle créature, qui s'imagine pouvoir disposer de ces deux choses, ainsi qu'elle ferait de ses bracelets ! Elle ne sait pas, car *Jacques* n'a pu lui enseigner ce qu'il ne soupçonne pas lui-même, qu'elle ne s'appartient plus désormais ; que son honneur fait partie de la *légitime* de ses enfans, et est la portion la plus inaliénable de l'héritage qu'elle leur laissera. Est-elle donc assurée qu'ils seront, un jour, assez « hommes d'exception, » pour n'en pas faire plus de cas qu'elle n'en fait elle-même ? Et puis elle parle de repos ; mais il n'en est point, pour elle, tant qu'elle n'aura pas accompli, jusqu'au bout, la tâche que la maternité lui impose, tâche qui ne se borne pas à « allaiter, à laver ses en-
» fans ; » mais qui comprend, en outre, l'obligation de les préparer à la vie *réelle*, de leur enseigner le respect d'eux-mêmes et d'autrui, de les diriger, par la voie du perfectionnement, vers le seul bonheur de cette vie, qui n'est point l'étourdissement et le vertige de la passion, mais le sentiment d'avoir bien fait, et la paix d'une conscience pure ; de leur apprendre enfin à ne

pas « vivre en vain », et pour eux et pour leurs semblables.

Mais c'est là ce dont *Fernande* ne se doute pas. Déjà pervertie par les sophismes de *Jacques*, elle se montre si ingénieuse à tranquilliser son reste de conscience, qu'il est aisé de prévoir qu'elle se fera, plus tard, aussi peu de scrupule de quitter *Octave* pour un autre amour, qu'elle n'en éprouve aujourd'hui à fouler aux pieds ses devoirs envers son mari et ses enfans. Que voulez-vous ? Son cœur a parlé, et, dans cette école-là, on regarde comme une duperie de lui résister. Et puis, *Fernande*, « si son destin l'eût voulu », serait restée vertueuse. D'ailleurs, à quoi bon combattre ? lui dirait *Jacques*, nous sommes les jouets de la fatalité, et l'homme, que son orgueil ne soutient pas, doit inévitablement succomber dans la lutte.

Je ne sache rien qui soit avilissant, rien qui tende efficacement à faire, de l'homme, une créature abjecte et immonde, comme cette absurde croyance au dogme du fatalisme, que George Sand a empruntée à la race la moins progressive et la moins civilisable de l'univers, je veux dire aux Turcs. Etrange coïncidence ! Nous retrouvons rajeunie, sous la plume de l'un des écrivains

les plus brillans du 19.e siècle, cette même doctrine brutale, que le cimeterre de Mahomet inculquait aux populations tremblantes qu'elle a pétrifiées, après les avoir fanatisées, et à laquelle Omar offrait, en holocauste, les immenses trésors intellectuels de la bibliothèque d'Alexandrie. En y réfléchissant, on cesse de s'étonner de ce fait; il s'explique : à l'exemple de ces deux fléaux de l'humanité, George Sand va, en vertu de ses principes, droit à la barbarie.

C'est par suite de ses idées fatalistes que *Jacques*, l'expérimenté *viveur*, a hébergé chez lui, pendant des mois entiers, le séducteur *Octave*, comme pour hâter l'effet des *affinités électives*, et concourir à l'accomplissement de l'arrêt de cette justice d'en haut qui veut qu'il soit fait, à chacun, selon ce qu'il aura fait à autrui.

N'est-ce pas un ignoble coquin que cet *Octave*, en dépit de ses grands airs et de ses phrases déclamatoires ? Comme c'est un type assez commun, il est bon d'en faire justice : « la vraie » force, se demande-t-il, est-elle d'étouffer ses » passions, ou de les satisfaire ? Dieu nous les » a-t-il données pour les abjurer, et celui qui » les éprouve assez vivement pour braver tous » les devoirs, tous les remords, n'est-il pas

» plus hardi et plus fort que celui dont la pru-
» dence et les efforts gouvernent et arrêtent
» tous les élans ?.... Je suis égoïste, je le sais ;
» mais je le suis sans peur et sans honte. » Cela n'empêche pas *l'héroïque Sylvia*, de lui signer un brevet de vertu; il est vrai qu'elle le lui passe à bon marché, et au prix auquel *Jacques* le lui délivre à elle-même. Dans son gros bon sens, *Octave* écrit : « Ce *Jacques*, qui m'abandonne
» au danger pendant un an, et qui, malgré sa
» pénétration exquise, ne s'aperçoit pas que je
» deviens fou de sa femme sous ses yeux; cette
» *Sylvia*, qui redouble d'affection pour moi, à
» mesure que je me console de ses dédains en
» aimant une autre femme, sont-ils sublimes ou
» imbécilles ? » (Je crains qu'ils ne soient pas sublimes.) Il poursuit : « Quand même *Sylvia*
» serait assez généreuse, pour désirer me voir
» heureux avec une autre, *Fernande* est préci-
» sément la seule femme qu'elle ne puisse *m'ai-*
» *der à obtenir.* » La plume tombe des mains ; *Sylvia* entremetteuse par dévouement !

Si *Jacques* ne rend pas le même service à sa femme, il s'en faut de peu en vérité. Il a l'air de ne rien voir; il lui aide indirectement à venir à bout de ses remords, et en cela, il se montre

conséquent; pourquoi en aurait-elle? En invoquant les titres qu'il possède à sa confiance, il lui parle, avec orgueil, des « trente ans d'honneur » qu'il a derrière lui. » Je ne vois pas, moi, que *Jacques* entende l'honneur autrement que cette foule d'êtres qu'il accable de son froid mépris, dont, en bonne justice, il devrait se faire l'application tout le premier. Ce n'est pas la peine de se classer superbement à part, lorsqu'on n'a fait soi-même que ce que l'on reproche, avec tant d'amertume, à « cette boue humaine. » Après avoir vécu comme il a vécu, *Jacques* est-il donc recevable à venir nous débiter des aphorismes dans le goût de ceux-ci? « Pour quiconque veut n'être pas déplacé dans » la société, il faut avoir l'amour de la vie et » la volonté d'être heureux, en dépit de tout.
» . . . .
» Ceux qui n'ont pas d'égoïsme sont inutiles à » eux-mêmes et aux autres. . . . .
» . . . .
» Ce qu'on appelle vertu, dans la société, c'est » l'art de se satisfaire, sans heurter ouvertement » les autres, et sans attirer sur soi des inimitiés » fâcheuses. »

Jacques se trompe; c'est là ce que l'on qualifie

généralement d'égoïsme habile. Mais voyons si sa définition de la vertu est meilleure ; ces hommes à part s'en font une singulière idée. Pour eux, elle n'est pas l'habitude persévérante dans le bien, la tendance progressive au perfectionnement, l'empire de la volonté sur les penchans mauvais, l'abnégation de tous les jours ; non ! cela est au-dessous d'eux. Ce mot de vertu, ils le réservent pour l'acte de dévouement et de sacrifice qui résulte d'un élan d'enthousiasme, acte isolé et non moins passager que la cause qui l'a produit. Or, il est à peu près démontré qu'il n'existe pas de nature, si perverse, si dégradée qu'elle puisse être, qui ne soit encore susceptible, parfois, d'un de ces bons mouvemens : on pourrait presque dire que le lion de Florence lui-même s'est montré vertueux de la sorte, une fois dans sa vie. *Jacques* et *Sylvia* s'avouent, au reste, avec une rare ingénuité, que, tout disposés qu'ils sont à s'immoler réciproquement leur amour dans les grandes occasions, ils se sentent incapables de s'en sacrifier la moindre parcelle, pour s'adoucir, à l'un et à l'autre, l'ennui et l'amertume de la vie ordinaire. Dans le train habituel des choses, ces amis *dévoués* reconnaissent qu'ils ne sont bons à rien ; mais,

attendez les momens critiques, laissez venir l'enthousiasme, et vous verrez! A la vérité, *Jacques* est convaincu « que les hommes ne peuvent ab- » solument rien les uns pour les autres, » conviction qui pourrait bien paralyser l'esprit de sacrifice qu'on revêt *aux bons jours ;* mais comme, d'un autre côté, il ne se pique pas d'être toujours conséquent, il finira pourtant par faire quelque chose pour *Fernande* : il se tuera plus tard, afin de lui laisser la liberté de convoler.

On n'a point oublié sa théorie du mariage ; il y conforme fidèlement sa conduite. Dès qu'il a découvert que sa femme a cessé de l'aimer, et qu'elle aime *Octave*, il ne se reconnaît plus aucun droit sur elle, aucun devoir envers elle, si ce n'est pourtant celui de ne point troubler les *innocentes* amours de deux êtres faits l'un pour l'autre. « Il n'y a pas de crime, dit-il, là » où l'amour est sincère ; ils ont de l'égoïsme et » n'en valent peut-être que mieux. » C'est de leur côté qu'est le droit, selon ses principes ; il trouve, dès lors, tout naturel qu'ils fassent des vœux pour sa mort prochaine ; bien mieux, il se regarde comme tenu, *en conscience*, à leur en donner la joie le plutôt possible. « Je suis » triste et profondément las de moi, écrit-il à

» *Sylvia.* J'avais un ami fidèle et dévoué (c'est
» d'*Octave* qu'il parle ; on ne s'en douterait
» guère), il faut qu'il parte déscspéré, parce que
» je suis au monde. Vous aviez une belle vie, inti-
» me, riante et pure, (!!) et voilà qu'elle est gâtée,
» parce que je suis M. *Jacques*, le mari de
» *Fernande*..... Elle sera malheureuse par nos
» liens indissolubles.... J'espère si peu en moi et
» en mon avenir, que je voudrais mourtr, et vous
» laisser tous heureux, plutôt que de conserver
» mon bonheur au prix de l'un de vous. »

Voilà qui est bien généreux ! *Jacques* pardonne à son infidèle qu'il n'a pas cessé d'aimer ; il respecte, à son intention, la vie d'*Octave* « dont il voudrait boire le sang, » mais il n'entend pas tout perdre. En conséquence, il s'en va tuer, en duel, un mauvais plaisant, en balafre un autre, et veut en « massacrer » un troisième. Ce qu'il écrit, à cette occasion, est trop caractéristique pour être passé sous silence. « Est-ce un crime que
» j'ai commis ? certainement. Mais, que m'im-
» porte ? Je ne suis pas capable de savoir ce que
» c'est que le remords dans ce moment-ci ;
» Dieu me le pardonnera. Je suis un malheu-
» reux *qu'il n'a pas béni*, *et dont il ne s'occupe*

» *pas.* J'aurais pu être bon, *si mon destin s'était* » *prêté à mes sentimens*, mais tout m'abandonne » et l'homme physique reprend le dessus. Je » suis devenu une espèce de brute vindicative et » cruelle; j'aurais voulu tuer tous ceux qui » étaient moins malheureux que moi. » Voilà les êtres qui se proclament forts et vertueux par-dessus tous les autres, qui se tressent des couronnes avant la victoire; qui appellent et défient l'épreuve, pour tomber lâchement aussitôt qu'elle est là. Gladiateurs *démoralisés*, ils tendent la gorge avant que d'avoir combattu !

Jacques va nous donner l'explication de ces contradictions révoltantes. L'orgueil est, selon lui, le seul appui dont l'homme puisse s'étayer; eh bien ! ce roseau fragile s'est brisé et lui a percé la main. A ces insensés, qui prennent l'énergie de la passion pour de la force, les humbles vertus du catéchisme, la foi, l'espérance, la charité surtout ne sauraient suffire: il leur en faut d'un ordre plus élevé. Ils se les créent arbitrairement, sans se croire, au reste, liés le moins du monde, par le code de vertu qu'ils se sont fait hier, qu'ils refondront demain, sauf à déclarer, le jour d'après, qu'il n'est pas au pouvoir de l'homme d'en rédiger un à son usage.

Tout, en effet, aboutit pour eux à une négation. « Un seul guide, dit *Jacques*, un seul ap- » pui est accordé aux hommes ; les uns l'appel- » lent conscience, les autres vertu ; moi je l'ap- » pelle orgueil. » ainsi donc, *Jacques*, vous ne croyez pas à la vertu ; dès lors, vous êtes jugé pour moi. Mais, qu'on ne me parle plus de la vôtre ! Je croirais plutôt à celle du dernier des hommes, si toutefois il en est de plus dégradé que vous.

Avant que de prendre le parti de se tuer, pour laisser, à *Fernande* et à *Octave*, ces deux êtres à *affections vives*, la liberté de s'unir (par un lien *indissoluble*, notez), *Jacques*, l'homme aux *affections profondes*, aux fastueuses inconséquences, exige d'*Octave*, « l'ami sans foi, » une réponse affirmative à ces questions : « Avez-vous, pour *Fernande*, une affection véritable ? Vous chargeriez-vous d'elle, et répondriez-vous de lui consacrer votre vie, si son mari l'abandonnait ? » *Octave* lui en signe la promesse, qui, soit dit en passant, rappelle un billet comiquement célèbre. Là-dessus *Jacques*, devenu confiant tout à coup, croit à la vertu, au devoir, et se fie niaisement à l'homme qui l'a trahi, à l'homme dont *Sylvia* lui a dit : « Que

» savons-nous d'*Octave* quand il ne sait rien de
» lui-même, et se pique de ne résister à aucun de
» ses caprices ? Il se dit sûr d'aimer *Fernande*,
» c'est peut-être vrai, c'est peut-être faux. » Et c'est là l'être entre les mains duquel *Jacques* résigne son rôle de protecteur et d'ami de *Fernande* ! Ce rôle est le dernier qu'*Octave* soit apte à remplir; n'importe! *Jacques* s'en ira se tuer en sûreté de conscience. Son dévouement aveugle, parce qu'il est passionné, lui fera fouler aux pieds les obligations véritables qu'il a contractées en épousant cette enfant, à laquelle il a frayé le chemin du déshonneur. Il oubliera ses devoirs réels en face d'un devoir imaginaire, et se sacrifiera en insensé, après s'être marié en égoïste. Hâtons-nous d'ajouter, en égoïste rempli de procédés et de délicatesse après coup.

Il ressort, de là, une vérité utile et trop souvent méconnue : c'est que lorsque, par orgueil, ou par suite d'une lâche transaction avec soi-même, on prétend s'affranchir de la règle commune, et se créer des vertus à son usage personnel, il n'est pas d'écarts, pas de folies ni d'absurdités où l'on ne se trouve entraîné. Il arrive rarement que les hommes qui se classent à part, ne soient pas aussi malheureux,

et ne deviennent pas plus coupables, que ceux qui suivent modestement la route frayée. Du moins celle-ci mène quelque part, tandis qu'en courant à travers champs, l'être *d'exception* ne sait où il va. Joignez à cela qu'il trouve également sous ses pas, et les fondrières où il se salit, et les ronces auxquelles il s'accroche et se déchire.

« Quand la vie d'un homme est nuisible à » quelques-uns, dit *Jacques*, à charge à lui-» même, inutile à tous, le suicide est un acte » légitime »; mais, qu'entend-il par ces mots : acte légitime? Veut-il dire un acte conforme à ces éternelles lois de l'ordre et de la civilisation qu'il révoque en doute? ou bien plutôt un acte qu'approuve la raison individuelle? C'est probablement dans cette dernière acception qu'il faut le prendre. Ainsi donc, dans le cas de suicide, ce sera l'individu qui restera juge de la question de droit, comme de la question de fait, et la société n'a rien à y voir, non plus qu'ailleurs, selon *Jacques*. Mais l'individu est-il ici placé de manière à juger en parfaite connaissance de cause? Possède-t-il les élémens d'une conviction éclairée, sincère, et surtout désintéressée? Dans les conditions où il se trouve, l'investirait-

on du droit de donner un *verdict* sur la vie d'un de ses semblables ? Il ne peut prononcer sûrement que sur ce seul point, savoir : que sa vie est à charge à lui-même; et soyez certain qu'une fois déterminé pour l'affirmative sur ce point-là, il fera bon marché des deux autres, et s'inquiétera peu de s'assurer « si sa vie est nuisible à quelqu'un, et inutile à tous ». Le système de *Jacques* se réduit donc, en définitive, à cette proposition : Il est permis, à tout homme, de faire ce qui lui convient. Cela n'est certes pas neuf, et il ne valait pas la peine de faire une phrase, pour nous rajeunir ce lieu commun du bagne.

Quand pourrons-nous proclamer, enfin, comme un fait accompli, la déchéance de la *phrase ?* Des mille et une tyrannies qui nous restent à secouer, celle-là n'est ni la moins fâcheuse, ni la moins tenace. Comme Jupiter enfant, nous avons été élevés au bruit des *cymbales retentissantes*, et nous nous y complaisons puérilement. Combien de gens, en effet, qui ne demandent qu'un sophisme bien tourné, pour s'enfoncer *consciencieusement* dans le mal, ou s'y endormir calmes ? Combien d'autres qui ne sont qu'à demi choqués des plus révoltans axiomes, dès qu'ils leur apparaissent revêtus

d'une forme brillante et ingénieuse? Le mal qu'a fait George Sand, tient principalement à cette disposition. Il n'est presque aucune de ses propositions les plus tranchantes, au fond de laquelle un œil attentif ne découvre, soit une intention perverse, soit une pensée erronée, soit une notion vraie, dénaturée par excès d'exagération; eh bien! elle passent à la faveur de la forme. C'est une monnaie fausse qui circule et a cours, grâce à son éclat menteur. Ajoutons aussi grâce à l'effigie, car nous aimons à croire sur parole; cela dispense de réfléchir.

Et qui donc a dit à Jacques que sa vie était inutile à tous? possède-t-il le secret de l'avenir? Je crois avoir démontré, selon des probabilités qui, avec les idées et l'expérience de *Jacques*, devraient équivaloir, pour lui, à une certitude, que *Fernande*, ne trouvant point dans *Octave* le protecteur qu'il lui faut, aura un jour besoin de son mari, pour la sauver de l'infamie et du désespoir. En admettant même que *Jacques* soit devenu tel que son existence soit réellement inutile à tous, à qui la faute, si ce n'est à lui-même? à cette vie du cœur et de l'imagination, dont il a voulu vivre exclusivement, et en dehors de laquelle il ne se sent plus bon à. rien? De son

propre aveu, *Jacques* et ses pareils, « le cœur toujours plein de passion, consument leur vie à savourer *leur* bonheur, ou à cacher *leur* souffrance; à presser sur leur sein, en l'absence de la réalité, des fantômes adorés; comme aussi à maudire, parfois, et à détester ce qu'ils ont aimé dans d'autre temps »; ce qui ne les empêchait pas de vivre dans l'attente d'un autre amour; « car leur sein est riche, et ils peuvent mettre une idole de diamant à la place de l'idole d'or qui est tombée ». Mais lorsque cette dernière idole a partagé le sort de toutes les autres, lorsque *Jacques* se sent le cœur vide, désolé, et qu'il éprouve le plus terrible des maux, qui n'est pas tant, dit-il, le manque d'espoir que le manque de désir, alors il reconnaît qu'il est un « homme fini; » il ne vit plus et n'a plus envie de vivre, « n'ayant plus à souffrir, n'ayant » plus à aimer, il déclare que son rôle est ache- » vé parmi les hommes ». Vainement *Sylvia*, mieux informée enfin, lui crie : « Il doit y avoir, dans la vie, autre chose que l'amour; tu dis que non. Comment se fait-il qu'un homme comme toi n'ait jamais voulu vivre que par le cœur? »

Et c'est là justement sa folie, disons mieux, c'est son crime. Dans cette organisation mal

réglée, l'équilibre a été rompu au profit des forces subversives, et c'est avec justesse que *Jacques* s'applique cette belle comparaison de la roue qui a perdu son balancier, et qui tourne follement, jusqu'à ce que la chaîne trop tendue fasse éclater la machine. La vie de *Jacques* explique sa fin.

On a sujet de s'étonner de ce qu'au lieu d'épouser *Fernande*, notre héros n'ait pas plutôt songé, dans le temps, à s'unir à la « juste » et sainte créature qui, seule au monde, a » compris le vieux *Jacques* » ; je veux dire à *Sylvia*, pour laquelle il a nourri un penchant que, cette fois du moins, il a su combattre. Ces deux « ames de bronze qui brisent tout ce » qui les approche, et ne consentent à plier » devant aucune des réalités de la vie; ces êtres, » qui n'ont rencontré qu'eux de semblable à » eux-mêmes », auraient bien dû se rapprocher d'une manière plus intime, afin de se compléter mutuellement. Pourquoi ne se sont-ils pas unis « à la face de Dieu, sans autre tem» ple que le désert, sans autre prêtre que » l'amour, pour qu'il y eût au moins, grâce à » eux, un couple heureux et pur sur la face de » la terre? » L'humanité eût fondé de grandes

espérances sur un hymen de ce genre. *Jacques* et *Sylvia* eussent régénéré la race à leur façon,

« . . . . *mox daturos* »
» *progeniem* . . . . »

Quelle horreur! va me répondre *Jacques* : ne savez-vous donc pas que je soupçonne que *Sylvia* pourrait bien être ma sœur? — Comment! *Jacques*, vous des préjugés?-fi donc! Je ne pensais pas que vous vous arrêtassiez pour si peu. Celui qui vous retient est, certes, d'institution humaine; à quoi bon le respecter plus que les autres? Les fils et les filles du premier homme ne se sont-ils pas mariés entre eux? L'exemple du juste Abel, peut bien, je le conçois, n'être pas pour vous fort concluant; mais celui de Caïn, « l'homme de solitude et de haine, » qu'en dites-vous?

A son heure suprême, *Jacques* nous parle de son ame « pleine de bonnes intentions » et de dévouemens inutiles: » c'est se moquer de nous, et croire que nous avons oublié sa vie. Quand donc a-t-il essayé d'une tâche quelconque? Par quels actes a-t-il manifesté ces intentions et ces dévouemens dont il se targue? Quand s'est-il efforcé de vivre d'une autre vie que de celle de ses passions corrosives? Qu'a-

t-il tenté enfin « pour faire prospérer la masse » commune ? » Il nous a répété jusqu'à satiété qu'il n'a étudié que l'amour ; que tout le reste n'est rien pour lui. Comment donc ose-t-il se vanter d'infructueux et nobles efforts, qu'il n'a jamais faits, et vient-il se draper superbement, en héros de mélodrame qui tâche de tomber avec dignité ? Il se reproche, il est vrai, mais, trop tard, pour qu'on puisse lui en savoir gré, « d'avoir fait entrer *Fernande* dans sa destinée, » et de l'avoir exposée à cette malédiction qui » foudroie tout ce qui l'approche ; » puis par une étrange inconséquence, et oubliant les motifs qui l'y ont déterminé, il ajoute : « si j'ai quel» qu'autre vertu que mon amour, c'est une jus» tice naturelle, une rectitude de jugement, sur » laquelle aucune considération personnelle n'a » jamais de prise. » Cela ne l'empêche pas de s'écrier plus loin, dans un accès de sincérité : « Je suis un homme comme les autres ; mes pas» sions m'emportent comme le vent, me ron» gent comme le feu. »

« Non, dit-il ailleurs avec effusion : le génie, » sans la bonté, sans l'amour, sans le dévoue» ment, ne m'a jamais tenté, » et les dupes de battre des mains à cette belle sentence, et de

me crier : vous calomniez ce pauvre *Jacques !* — Poursuivez, lecteur : « j'irais vivre aux pieds » d'une femme, etc. » Voilà la manière dont *Jacques*, « l'apôtre, le martyr, » entend la bonté, l'amour et le dévouement.

N'est-il pas instructif de voir *Sylvia*, qui, grâce à son amour pour la justice, un peu aidé de son affection pour *Jacques*, se prend enfin à reprocher, aux deux amans heureux, d'avoir « une pensée criminelle ? » La voilà plaignant son ami « qui s'offre à Dieu comme » une victime d'expiation pour leur *forfait*; » et s'écriant : « que deviendront donc, dans le cœur » des hommes, l'amour de la justice et la foi » à la providence, si les premiers d'entre eux » s'immolent ainsi, pour laver les fautes des » derniers ? » *Sylvia* est décidément en voie de retour. Si elle reconnaît enfin, dans les hommes, l'amour de la justice et la foi à la providence, c'est que ces sentimens, qui dormaient au fond de son ame, son intérêt pour *Jacques* est venu les réveiller.

Nous apprenons, par là, que « ces ames » d'élite, que ces intelligences pures et dégagées » de tous les préjugés, de toutes les considéra- » tions étroites et vulgaires, » sont, tout aussi

peu que nous, inaccessibles à l'influence des motifs personnels. Ces demi-Dieux qui chevauchaient insolemment sur leurs nuages, en nous toisant d'un regard dédaigneux, nous les avons mis à pied, et nous voyons qu'ils ne marchent ni plus droit ni plus ferme que nous.

Et toutefois les yeux de *Sylvia* ne sont encore ouverts qu'à demi. Dans son enthousiasme sacrilége, elle ose souhaiter, à *Jacques*, une destinée pareille à celle du Christ, et c'est de lui qu'elle parle dans les termes suivans, plus ridicules encore qu'ils ne sont scandaleux! « Quand
» un homme comme *Jacques* naît dans un siècle
» où il n'y a rien à faire pour lui; quand, avec
» son ame d'apôtre et sa force de martyr, il
» faut qu'il marche inutile et souffrant, parmi
» ces hommes sans cœur et sans but, il étouffe,
» il se meurt dans cet air corrompu, dans cette
» foule stupide qui le presse et le froisse sans
» le voir. Détesté par les méchans, raillé par les
» sots, craint des envieux, abandonné des fai-
» bles, il faut qu'il cède et qu'il retourne à
» Dieu, fatigué d'avoir travaillé en vain (à quoi
» donc?) et triste de n'avoir rien accompli. Le
» monde reste vil et odieux, et c'est ce qu'on
» appelle le triomphe de la raison humaine ».

Jacques raillé par les sots, dites-vous? je déclare humblement me ranger à l'avis des sots. Pour ce qui est des méchans, des envieux et des faibles, je ne lui vois aucune possibilité de recours : il a été jugé par ses *Pairs*.

Après avoir réfléchi sur l'ensemble de cette vie et sur son dénouement, je me demande quelle est, en définitive, la chose que *Jacques* ait volontairement sacrifiée; dans son dévouement prétendu héroïque, qu'est-ce qu'il immole après tout? sa vie? — Mais il n'y tient point pour elle-même, et elle n'est plus rien, à ses yeux, sans l'amour de *Fernande*, qu'il sait perdu sans retour. Sa soif de vengeance contre *Octave*? — l'amour qui lui reste pour son infidèle lui défend d'y songer, et puis il s'en est dédommagé ailleurs, aux dépens de ses principes. Serait-ce enfin son avenir, la chance d'un nouvel amour? Mais il ne s'abuse plus et reconnaît qu'il est « un homme » fini. » Je ne saurais donc voir, en lui, ni un apôtre, ni un martyr ; pour moi, il n'est autre chose qu'un homme perdu d'orgueil, réduit à rien par ses passions dévorantes, comme ce chasseur de l'antiquité qui fut mis en pièces par sa meute furieuse.

Outre les personnages dont j'ai parlé, on voit

encore, dans ce roman, une mauvaise mère qui y est amenée uniquement pour être sacrifiée, comme représentant la société; il en est ainsi du père de *Jacques*, nommé dans le livre pour mémoire. Je ferai remarquer, à ce sujet, que, dans aucun des ouvrages de George Sand, on ne voit reproduit le tableau de l'union de famille, des pures et douces joies du foyer domestique. Les rapports entre parens et enfans, ceux de frère à sœur n'y sont nulle part présentés sous un beau jour; la cause en est facile à concevoir. En effet, la famille lui est odieuse à plus d'un titre : comme conséquence naturelle du mariage d'abord; puis comme fondement de toute société, et enfin, comme tendant à perpétuer l'esprit de propriété, trois *abus* à la ruine desquels George Sand a voué son rare talent de démolition, et bien en pure perte, je pense ; car ces abus, qui se tiennent, ont la vie dure, comme tout ce qui est *nécessairement*.

Quelque part, l'auteur a l'air de faire, en ricanant, allusion à la « sainte loi du préjugé filial ». Et pourquoi pas sainte ? lui demanderai-je. Il applique fréquemment cette épithète-là d'une manière si étrange, qu'il semble en avoir oublié la signification. Mais en vain, il chercherait à le

nier! Cette première idée de Dieu, ces premières notions du devoir, du bien et du mal que l'enfant reçoit, *sans examen*, de la bouche et sur les genoux de sa mère, n'ont-elles donc pas aussi leur sainteté? Soyez bon, mon enfant, lui dit-elle, si vous voulez que Dieu vous bénisse; obéissez à votre père et à votre mère; aimez vos petits frères, supportez-les patiemment, soyez-leur utile, *surtout ne leur faites pas de mal, car ils sont plus faibles que vous;* ne frappez point, avec colère, le meuble contre lequel vous vous êtes heurté étourdiment dans vos jeux.... Il me semble, après tout, que George Sand et ses héros auraient plus gagné que perdu à conserver ces *préjugés*-là, aussi saints, tout au moins, que leurs *saints* transports et leurs voluptés *saintes*. On conçoit maintenant pourquoi ces malheureux se plaignent, à tout instant, de ce que Dieu les a maudits. S'ils s'étaient faits « *semblables à l'un* » *de ces petits*, » ils n'auraient pas ainsi erré vainement dans la nuit et dans le vide; ils auraient vu Dieu, et connu « la voie, la vérité » et la vie. »

Je finirai par une citation doublement intéressante, d'abord en ce que le tableau qu'elle présente n'a rien de fictif; ce n'est point un portrait

de fantaisie, et peut-être le modèle n'en est-il pas bien loin de l'artiste; puis, il est utile de montrer à quelle condition se trouve amené forcément l'être qui, placé sous l'influence délétère des principes de George Sand, a voué sa vie à l'étude et à la pratique exclusive de l'*amour-passion*, et contracté l'habitude pervertissante des sentimens d'orgueil et de haine..

« J'ai vécu en vain; je n'ai jamais trouvé d'accord et de similitude entre moi et tout ce qui existe. Est-ce ma faute? Suis-je un homme sec et dépourvu de sensibilité? Ne sais-je point aimer? Ai-je trop d'orgueil? Il me semble que personne n'aime avec plus de dévouement et de passion, il me semble que mon orgueil se plie à tout, et que mon affection résiste aux plus terribles épreuves; si je regarde dans ma vie passée, je n'y vois qu'abnégation et sacrifice. Pourquoi donc tant d'autels renversés, et un si épouvantable silence de mort? Qu'ai-je fait pour rester ainsi, seul et debout, au milieu des débris de tout ce que j'ai cru posséder? Mon souffle fait-il tomber en poussière tout ce qui l'approche? Je n'ai pourtant rien brisé, rien profané; j'ai passé, en silence, devant les oracles imposteurs; j'ai abandonné le culte qui m'avait abusé, sans

écrire ma malédiction sur les murs du temple ; personne ne s'est retiré d'un piége avec plus de résignation et de calme. Mais la vérité, que je suivais, secouait son miroir et, devant elle, le mensonge et l'illusion tombaient, rompus et brisés, comme l'idole de Dagon devant la face du vrai Dieu. Et j'ai passé, en jetant derrière moi un triste regard, et en disant : n'y a-t-il donc rien de vrai, rien de solide, dans la vie, que cette divinité qui marche devant moi, en détruisant tout sur son passage, et en ne s'arrêtant nulle part ? »

Si *Jacques* se plaint d'avoir vécu en vain, et de n'avoir jamais trouvé de similitude entre lui et tout ce qui existe, c'est, ou qu'il aura été créé incomplet, et, dans ce cas, son infirmité ne lui donne droit qu'à la compassion ; ou bien, qu'il aura faussé et fini par détruire en lui le sens moral, en vivant exclusivement par l'imagination et par le cœur. C'est en vain qu'il entasse les sophismes et les déclamations, qu'il s'efforce de se grandir, pour nous jeter ses mépris de plus haut ; un homme ne saurait avoir raison contre l'humanité entière. L'orgueil démesuré de *Jacques* a achevé de le perdre ; présomptueux jusqu'au délire, il a prétendu élever sa raison

individuelle sur l'autel du vrai Dieu. Il s'est obstiné à chercher la vérité en lui-même et par lui seul. La droiture, la simplicité du cœur lui ont manqué, et, avec elles, la foi qui éclaire, et la charité qui pardonne. Homme faible et imparfait, il n'a pu supporter la faiblesse et les imperfections de ses frères, il les a méprisés, haïs; il leur a dit : *Raca !* et s'est retiré du milieu d'eux. Non! il n'a point connu l'amour dans ce qu'il a de grand et de généreux ; car il s'est isolé, il s'est recherché uniquement dans les êtres dont il a fait ses idoles. C'est à eux, ou plutôt à lui-même qu'il a offert ses sacrifices impies. Qu'il ne s'étonne donc plus de voir les autels de Dagon, tombant devant la face du vrai Dieu, et de se trouver ainsi entouré des débris de ce qu'il a cru posséder. Le souffle de l'égoïste et du sceptique réduit en poussière tout ce qui l'approche, et c'est dans le cœur aveuglé par la passion, qu'habitent l'illusion et le mensonge. Ce que *Jacques* prend follement pour la vérité, n'est autre chose que le prisme trompeur qu'interpose, entre son œil et l'univers, son imagination malade ; car la vérité ne détruit pas : elle fonde et conserve. En un mot, *Jacques* a méconnu et foulé aux pieds ses devoirs envers Dieu, envers

ses semblables, et envers lui-même; il en a porté la peine. C'est pour cela qu'il a été condamné à rester « seul et debout au milieu de tant de rui-» nes et de cet épouvantable silence de mort. » Dieu l'a exilé au désert, « avec l'injonction d'y » vivre; » cette injonction suprême, il l'a également enfreinte; il a rompu son ban!

Et toutefois, il est deux choses dont il faut lui savoir gré: la première, c'est qu'il a attendu, pour terminer sa vie, que ses enfans fussent morts. Ceci indique du moins, un reste de bon instinct, d'où je conclus que l'homme factice n'avait pas encore envahi tout son être, ni tout confisqué au profit de la passion. Et puis, en se précipitant dans la crevasse de son glacier, *Jacques* invoque la justice de Dieu, tandis qu'il eût pu, sans déroger à ses précédens, nous déclamer, dans cet instant solennel, ce blasphême de *Lélia* : « Il est un refuge » contre Dieu, c'est le néant ».

Non-sens brutal! Si Dieu existe, où est le refuge ailleurs qu'en sa miséricorde?

En dépit des dénégations de l'auteur de *Jacques* et des prospectus de ses libraires, dénégations dont je prends acte au nom de la morale

publique, ce roman est dirigé principalement contre le mariage ; c'est ce que je crois avoir démontré. Il est destiné à faire ressortir le vice de cette « institution odieuse, » ainsi que la nécessité d'un lien « plus humain, » auquel George Sand s'est flatté de pouvoir préparer les esprits. Il s'en est flatté en vain, et son *plaidoyer* ne me paraît pas devoir produire, sur la masse, l'effet qu'il en attendait. On y sent trop l'avocat gagné à la détestable cause qu'il défend ; on s'aperçoit, dès les premières pages du livre, qu'on n'a pas affaire à l'un de ces hommes qui se trompent de bonne foi, et cherchent, à bonne intention, à donner cours aux utopies qui les ont séduits les premiers. Les passions perverses se font jour de partout ; l'ouvrage est anti-social : il l'est par essence, et l'abolition du mariage n'est que le thême auquel l'auteur rattache tout ce qui fermente, dans son ame, de mauvais levains, d'idées subversives, de sentimens haineux, de désirs de vengeance. « *Facit ira nocen-*
» *tem* ». La colère est la muse de George Sand, ou, pour mieux dire, elle est la furie qui le pousse au mal. Mais ici, du moins, le préservatif se trouve placé à côté ; l'absence de conviction calme, raisonnée et consciencieuse, de la part de

l'écrivain, lui ferme tout accès à la confiance de son lecteur. Il suffit de l'attention la plus légère pour percer à jour ses sophismes, pour démêler les conséquences révoltantes de ses principes, et réduire à leur juste valeur, je veux dire, à rien, ses déclamations les plus sonores et ses hyperboles les plus outrées. L'auteur discrédite son œuvre, et sa personnalité propre, trop peu dissimulée, ôte toute autorité à ses paroles. Ceci n'est vrai, bien entendu, que pour les lecteurs qui réfléchissent et sont arrivés à l'âge de raison; (combien n'y arrivent jamais!) Pour les autres, je persiste à proclamer ce livre dangereux au plus haut degré, si ce n'est mortel. Il n'est pas de bons penchans, de germes heureux et féconds qu'il ne tende à flétrir; pas d'instincts égoïstes, de passions envahissantes qu'il n'ait pour but d'encourager; point de notions du devoir qu'il n'ébranle; de salutaires remords qu'il n'assoupisse, ni de velléité de retour qu'il ne puisse faire évanouir irrévocablement. J'ajoute que, pour comble de danger, *Jacques* est plus amusant, dans le sens ordinaire du mot, qu'aucun des romans du même auteur; « il se fait lire de » tout le monde, » vous disent les loueuses de livres.

Nous allons retrouver, dans *Lélia*, les mêmes principes, les mêmes tendances, les mêmes sentimens reproduits avec une énergie croissante, et un nouveau degré d'audace. Ce sera toujours George Sand, mais George Sand à une époque de recrudescence de ce mal auquel il est en proie, et qu'il s'efforce criminellement de propager.



LÉLIA.

I.

J'AI caractérisé l'esprit et la tendance du roman de *Jacques*, à l'aide d'un fragment tiré de l'ouvrage : je définirai le personnage principal de *Lélia*, par ces vers de Milton, que George Sand aurait du prendre pour épigraphe :

« . . . . Round he throws his baleful eyes »
» That witness'd huge affliction and dismay, »
» Mix'd with obdurate pride and stedfast hate. » (1)

Il est assez difficile d'analyser le roman de *Lélia*, sans s'exposer à blesser les oreilles chas-

(1) Je joins ici le reste du passage, quelque connu qu'il

tes; mais comment parvenir à le faire connaître complètement sans cela? Cet ouvrage a des parties du plus révoltant cynisme, et si, en parlant de celles-là, je n'ai point à craindre de faire rougir les admirateurs de *Lélia* qui sont à l'épreuve, non plus que l'auteur qui semble s'être mis au-dessus d'une pareille faiblesse, je dois pourtant des ménagemens à ceux de mes lecteurs qui ne sont pas encore aussi *avancés*. Je me bornerai donc simplement à dire, en masse, que le spectacle de l'infirmité de *Lélia*, celui de ses essais répétés et toujours infructueux, de son libertinage d'imagination impuissant, « *to dream the* » *rest* (1); » que cette *Pulchérie*, avec son code de morale à l'usage des filles publiques et des femmes qui veulent le devenir; *Pulchérie*, « *las-*

soit, par la raison qu'il n'est pas un mot qui n'offre une application frappante de vérité :

« . . . . he views »
» The dismal situation waste aud wild. »
» . . . . from those flames »
» No light, but rather darkness visible »
» Serv'd only to discover sights of woe, »
» Regions of sorrow, doleful shades where peace »
» And rest can never dwell, hope never come, »
» That comes to all! . . . . »

(1) POPE, *Eloisa to Abelard.*

» *sata viris nondùm satiata*, » que ce *Stenio*, poète déchu, homme abruti, arrivant, à vingt ans, au matérialisme et à l'impuissance, par l'excès de la débauche; que ces orgies, ces tableaux dans le goût de l'Arétin, et je ne sais quelle odeur nauséabonde qui semble s'exhaler de ce livre (1); je dis que tout cela est fait pour soulever, d'un indicible dégoût, l'ame de qui a conservé encore quelque reste de ce respectable *préjugé* de la pudeur. J'ajouterai qu'en mettant en regard la saleté du fond avec la pureté, le fini, le brillant de la forme, on se rappelle involontairement « cette métaphore soldatesque et d'un » cynisme énergique, » par laquelle Napoléon caractérisait un de ses courtisans, et que George Sand mentionne dans son morceau intitulé *le Prince* (2).

(1) Juvénal va encore compléter ma pensée, par cet autre vers qui se rapporte au même sujet :

« *Fœda lupanaris tulit ad pulvinar odorem.* »

(2) *Revue des deux mondes.* C'est dans le même morceau que se trouve ce passage, dont j'abandonne la double application à la sagacité du lecteur : « Ta parole flétrit l'espérance » et la candeur au front des hommes qui t'approchent. » Combien as-tu effeuillé de frais boutons? combien as-tu » foulé aux pieds de saintes croyances, problème vivant, » énigme à face humaine? combien de consciences as-tu

Comment réussir à dégager, du milieu de ces turpitudes, l'élément *moral*, la chaste allégorie que l'auteur affirme y avoir cachée, ainsi que l'avare qui enfouit son trésor sous un tas d'immondices? George Sand se plaint de n'avoir pas été compris « du bon public; » mais si cela est, n'est-ce donc pas sa faute? Je ne saurais, en effet, admettre les moyens de défense qu'un excès de modestie lui suggère. « Les demi-talens, dit- » il, sont toujours gênés, mystérieux et vagues; » le génie seul est limpide comme l'éther ».

A cela, je réponds que je ne crois point au demi-talent de George Sand, et j'ajoute: oui, l'éther est limpide, mais lorsqu'il est calme, et n'est pas voilé par des vapeurs impures et malfaisantes exhalées de la terre; lorsqu'il n'est pas troublé par les orages, et chargé de ces sombres nuées qui portent avec elles l'épouvante et la destruction; l'éther est limpide, lorsqu'il n'est pas sillonné par la foudre qui éclate indifféremment sur l'humble église de campagne, et au sommet des fortes tours; lorsqu'il ne vomit pas, sur les champs et sur les habitations des hom-

» faussées ou anéanties? » Celui qui a écrit ces lignes semble avoir oublié à quelles conditions le Sauveur a permis de jeter la première pierre.

mes, la grêle qui ravage leurs moissons, et les torrens qui rompent leurs digues.

Si je juge bien de la situation d'esprit dans laquelle George Sand a dû se trouver, lorsqu'il a écrit *Lélia*, l'image serait juste, et rendrait raison de l'incohérence, des contradictions qui règnent dans cet ouvrage, de son obscurité qui rend souvent insaisissable la pensée de l'auteur, ainsi que de l'absence de parti-pris, de vue générale qu'on y a remarquée. Le style « qui est tout l'homme, » a-t-on dit, se ressent également de cette disposition morale de l'écrivain; il a, dans *Lélia*, du mouvement et de l'énergie, mais c'est cette énergie convulsive, que donne le transport au cerveau; il exhale une sorte de chaleur, mais cette chaleur n'a rien de pénétrant ni de vital. Ce style est souple, brillant, coloré comme la couleuvre qui se glisse auprès du voyageur endormi.

A une première lecture, ce roman fait l'effet d'être un mauvais rêve; on dirait le cauchemar d'un fiévreux qui s'agite sur son lit de douleur, sans parvenir à y trouver le repos. De sa bouche s'échappent des paroles incohérentes et contradictoires; sa pensée se perd dans des rêvasseries confuses. Selon que l'accès s'élève

ou baisse, il est en proie à un délire furieux, affaissé par une mortelle atonie, ou bien il goûte quelques instans de calme. Tantôt sa voix éclate en imprécations, en affreux blasphêmes ; tantôt ses lèvres murmurent des paroles de foi, de ferventes invocations. Dans son cerveau surexcité, passent et repassent des images importunes, d'impurs tableaux, des visions trompeuses. L'œil voilé se fatigue à poursuivre des formes fantastiques, de vagues apparitions ; mais il a cessé de distinguer les objets *réels*, il ne saisit plus leurs rapports, et n'aperçoit le monde extérieur qu'au travers de ses hallucinations décevantes. Le malade a perdu jusqu'à la conscience de lui-même ; il ne sait plus bien ce qu'il est, où il est ; sa pensée erre au sein d'un chaos d'illusions qui l'égarent. Le voilà qui rêve qu'il est une pure intelligence, dégagée de l'enveloppe des sens et planant, égale à Dieu, au-dessus des réalités du monde matériel ; puis il lui semble être transformé en un animal immonde, qui se roule dans la fange pour y éteindre le feu dont il est dévoré. Parfois il se réveille, reprend une lueur de connaissance et jette, autour de lui, et sur lui-même, un regard sombre et plein d'effroi. Mais déjà l'aube blanchit ; le jour ne tardera pas à

paraître, et sa clarté bienfaisante fera évanouir tous ces fantômes.

C'est une tâche peu aisée que de distinguer, dans *Lélia*, l'auteur d'avec les personnages qu'il met en scène, et de séparer la réalité, c'est-à-dire, ce qui est de lui, de ce qui appartient à la fiction, à l'allégorie, et se trouve amené là, pour le développement de la pensée *artiste*. *Lélia* forme comme une sorte de trinité symbolique, dont les personnes se tiennent par des rapports mystérieux. Il faut voir alternativement, dans ce caractère, l'idéal, l'abstraction incarnée, l'être de raison; puis la femme, l'être réel qui se meut dans la sphère d'action où l'auteur l'a placé; enfin George Sand lui-même, qui parle par l'organe de *Lélia* ou par celui de ses autres personnages indifféremment.

C'est pour avoir, involontairement ou à dessein, confondu des choses si diverses, qu'on a donné cours, au sujet de ce livre, à tant d'interprétations odieuses et flétrissantes, sur l'exactitude desquelles je ne me crois ni appelé à me prononcer, ni en mesure de me former une opinion : je dirai simplement que je répugne à y ajouter foi. Mais, on ne peut le répéter trop haut,

c'est surtout à lui-même que l'auteur doit s'en prendre d'un pareil résultat; il n'en pouvait guère arriver autrement, pour une œuvre conçue et exécutée sous de semblables auspices. George Sand a cruellement expié le tort impardonnable d'avoir foulé aux pieds, avec un si rare cynisme, et la grande loi de la moralité, et les convenances de position; pour avoir manqué de cette probité du talent, de cette sainte pudeur du génie, dont rien ne saurait tenir lieu. De quoi donc aurait-il droit de se plaindre? Le public lui a rendu, avec usure, ses outrages contre la société, et soldé, par de *justes* calomnies, le mépris avec lequel il l'a traité. Accoutumé à voir l'auteur se personnifier dans ses créations, il l'a pris au mot cette fois-ci, et a souillé George Sand des odieuses couleurs dont il avait sali son tableau.

Si j'ai parlé de la probité du talent, c'est que la publication d'un livre tel que celui de *Lélia*, est un attentat de lèse-humanité, une action détestable. La responsabilité, qu'elle fait peser sur la tête de l'écrivain, est plus accablante qu'il ne se l'était figuré d'abord, et malgré sa force et son orgueil de Titan, George Sand, nous le voyons, a ployé sous le faix. On lit, dans l'Hamlet de

Ducis, ce vers dont le sens vrai et profond m'a toujours frappé:

« Ah ! qu'un sceptre est pesant quand on entre au tombeau ! »

Avis aux hommes qui portent le sceptre de l'intelligence.

J'ai prononcé le mot d'allégorie; il faut m'expliquer, et je sens à quel point il est difficile de rendre, avec quelque lucidité, ce qu'on ne fait qu'entrevoir confusément. Car j'avoue, avec candeur, que je fais partie de ceux auxquels George Sand reproche de n'avoir pas compris *Lélia.* Si sa *chaste allégorie* ne m'a pas échappé complètement, du moins ne m'est-elle apparue que bien enveloppée de nuages. Dans le vague où m'a laissé une lecture attentive de l'ouvrage, j'en suis encore réduit à de simples conjectures, que je ne hasarde ici qu'avec méfiance.

Lélia serait-elle la personnification de l'*idéal*, de l'imagination pure, de la poésie en quelque sorte sur-humaine, qui s'efforce en vain de se compléter, en cherchant à s'unir intimement à la réalité par des rapports impossibles ? Faut-il voir, en elle, la portion la plus éthérée de l'ame, l'étincelle divine dont Dieu la dota, qui se souille et s'éteint dans son contact avec les choses du

monde matériel? Mais, dans cette supposition, la donnée première du roman de George Sand, serait une idée fausse ; que dis-je? moins que cela encore ; ce serait un rêve, une ombre vaine, et qui n'aurait pas d'objet préconçu, un non-sens en un mot.

En effet, il nous est impossible à nous hommes, à nous, « *intelligences servies par des organes*, » de comprendre l'ame autrement que revêtue de son enveloppe matérielle, de la concevoir abstraction faite des sens. Du moment où vous, artiste, vous essayez d'incarner la pure intelligence, que vous avez rêvée *à priori* tant bien que mal, elle se modifie dès-lors forcément ; en prenant un corps, elle rentre, de toute nécessité, dans les conditions de notre nature complexe, et l'ame se fait homme. Votre caractère de *Lélia*, serait d'après cela, non-seulement invraisemblable, mais d'une impossibilité absolue ; il serait, ainsi que je l'ai dit, un non-sens incarné. *Lélia* n'est point un pur esprit ; car elle est agitée des mêmes passions, abusée par les mêmes illusions que le reste des hommes ; elle désire, elle espère, elle hait surtout. D'un autre côté, elle est moins qu'une créature humaine, moins qu'une femme, puisqu'à l'imagi-

nation, à l'intelligence, à l'esprit d'analyse, facultés qu'elle semble destinée à personnifier, vous vous êtes abstenu d'adjoindre la raison et la sensibilité. Votre *Lélia* n'a qu'un cerveau, où elle travaille incessamment à faire le vide; dépourvue de cœur, elle ne peut pas aimer; de là, son irrémédiable impuissance qui se reporte sur tout, et son défaut total de sympathie pour la race humaine.

Et *Stenio* le poète, *Stenio*, trop attaché à la terre pour pouvoir s'élever et se maintenir dans ces sublimes régions où plane *Lélia*, trop sensuel pour ne pas désirer autre chose que ses caresses platoniques, les seules qu'elle puisse lui offrir; *Stenio* qui ne peut se contenter « d'une » ame et auquel il faut une femme, » qu'est-il destiné à nous représenter? Est-ce l'homme, ou plutôt la matière, dont l'impur contact et les ignobles appétits tendent sans cesse à dégrader l'ame? ou bien, serait-ce encore notre poésie terrestre, impuissante à posséder l'idéal, n'arrivant qu'à le profaner, sans pouvoir jamais s'y unir complètement, et se ruant, en désespoir de cause, sur ce que la réalité lui offre de plus grossièrement positif, pour y trouver une compensation à ses illusions déçues? Peut-être, par

cette série de questions, apprêté-je à rire aux lecteurs de *Lélia*, et à l'auteur lui-même; les premiers me qualifieront de rêveur qui s'en va cherchant une moralité quelconque, une vue générale, une pensée suivie, une conclusion enfin, dans un livre mal fait de George Sand. Lui me traitera ainsi qu'un *commis-voyageur*, et pis que cela encore, comme un *patricien* (1); il m'appellera *bon public!* c'est humiliant.

Serai-je plus heureux dans mes conjectures sur *Trenmor*, sur *Pulchérie*, et sur le prêtre *Magnus?*

Trenmor me semble devoir personnifier l'idée de l'expiation, ou bien encore, la puissance de la volonté. En s'appuyant sur Dieu et sur le sentiment de sa dignité d'homme, il a trouvé la force de se relever sous le faix de malheur et d'ignominie qui eût écrasé une moins robuste nature, de redresser ses voies et de marcher, d'un pas ferme, vers le but éternel. Il a accepté sa sentence et subi sa peine sans murmure; il s'est régénéré au bagne, et y a retrouvé Dieu, qu'il a cherché dans l'humilité et le brisement de son cœur. Il le comprend, lui, puisqu'il ai-

(1) Voir la Revue des deux Mondes du 15 Novembre 1836.

me ses frères, puisqu'il croit à la vertu et qu'il la pratique. Portant, comme un fardeau expiatoire, sa vie désenchantée dans l'espoir d'être encore utile à ses semblables, il ne déclame pas contre la philanthropie, mot désormais usé, mais il accomplit, patiemment et sans enthousiasme, le précepte de la charité. « Cet homme-» là, dit *Lélia*, a l'ame noble et grande, et nulle » amitié ne m'a plus flattée que la sienne; » je le crois sans peine. Ce forçat, *Lélia!* vous a fait beaucoup d'honneur. S'il est entré au bagne criminel et avili, il a su du moins en sortir homme de bien.

Quant au personnage de *Pulchérie* la courtisane, il n'a rien d'ambigu. En elle, on voit se reproduire un type malheureusement trop commun; elle offre la personnification de l'instinct animal qui, se laissant aller à sa pente naturelle, ne voit le bonheur que dans le plaisir. Dépourvue d'ailes, incapable de s'élever au-dessus de la pure sensation, cette brute à face humaine, rampe et fouille dans la fange, comme dans son élément. *Pulchérie* vit « d'une bonne grosse » vie; » elle mange, boit, dort et rit, vend l'amour tout fait, et, à ce qu'il semble, en sûreté de conscience, vouée qu'elle est au culte exclu-

sif de la matière, hors d'état de comprendre que cela n'est pas toute la vie. Elle est, enfin, et comme la définit George Sand lui-même, « le » vice effronté, calme, *philosophique* ». Notez ce dernier point à l'honneur de l'école sensualiste.

Quant à *Magnus*, le prêtre Irlandais, je ne sais trop qu'en faire, ni quelle abstraction chercher dans son « vaste front » et sa non moins « vaste poitrine ». Est-il amené là pour nous représenter la lutte infructueuse de la foi et de la volonté contre les passions, l'éternel combat de l'esprit et de la chair, l'impuissance de la religion *pratique* à dompter la fougue des sens, à contenir l'essor d'une imagination impatiente de tout frein, et à arrêter l'esprit de doute dans ses investigations téméraires ? George Sand, a-t-il voulu nous montrer, dans la démence de *Magnus*, le terme final et inévitable de ce duel, selon lui, contre nature? C'est ce que je laisse à décider à de plus clairvoyans que moi.

Par une coïncidence digne de remarque, et qui était peut-être dans l'intention de l'auteur, ses personnages principaux, *Lélia*, *Stenio*, *Trenmor* et *Magnus* sont venus, tous les quatre, aboutir au même terme, mais par des voies

différentes : je veux dire à l'impuissance. Chez *Lélia*, elle est la suite d'un excès de forces non réglées, d'une ambition immense, d'un insatiable besoin de bonheur qui s'est mépris sur son objet, et que la réalité terrestre n'a point suffi à assouvir. *Stenio* y est arrivé par l'abus du plaisir, dépouillé de ce prestige et de ces illusions, à l'aide desquelles la passion sait l'ennoblir. Quant à *Trenmor*, c'est l'étreinte glaciale du malheur qui a éteint, en lui, la faculté d'aimer, dans le sens restreint du mot. « Il » a, dit éloquemment *Lélia*, écrasé sa sen» sibilité sous la méditation, et tué ses pas» sions de sang-froid, pour vivre fier et tran» quille sur leurs débris ». Enfin, c'est au moyen des austérités et de l'abstinence, que *Magnus* est venu à bout de dompter l'homme charnel. De tous les personnages de ce roman, il n'y a que *Pulchérie* et ses habitués, que George Sand nous présente comme « pleins de puis» sance; » serait-ce là, par hasard, la conclusion et la moralité du livre ?

Lélia souffre de ce même mal qui a flétri misérablement la jeunesse de *Sylvia*, de *Jacques* et ravagé, sans retour, leur existence; je veux dire, le désenchantement dans le sens le plus

complet : c'est chez eux un mal de famille. Elle aussi s'est écriée : « *Et calix meus inebrians,* » *quàm præclarus!* » Elle s'est abreuvée, à longs traits, à la coupe enivrante du spiritualisme ; saturée de poésie jusqu'au vertige, et repoussant du pied le monde des réalités, elle a pris, vers le monde idéal, un ambitieux essor. Mais les ailes de son imagination ont été impuissantes à l'y soutenir ; *Lélia* est retombée sur la terre, en vertu d'une loi de gravitation morale ; elle s'y sent à l'étroit, elle y étouffe, « prise qu'elle est » à la gorge, par l'ennui et la prose de la vie. » Femme, elle a cru n'avoir qu'une destinée noble sur la terre, c'était d'aimer ; elle a donc aimé *vaillamment*, dit-elle, « et subi tous les maux » de la passion aux prises avec la vie sociale ». Mais, je le demande, dans une vie ainsi remplie, où aurait-elle pu trouver place pour ce dévouement en grand, cet enthousiasme fécond, ces hautes et généreuses pensées, dont George Sand lui fait honneur, ainsi qu'aux êtres exceptionnels qu'il offre à notre admiration? Eux ne sont pas du moins complices de cette déception-là, et nous avouent ingénument « que c'est leur » désir effréné de bonheur qu'ils poursuivent » dans l'être qu'ils croient aimer ».

Lélia est arrivée « au désenchantement, par la poésie ; au doute, par l'abus de l'analyse, et par l'amour impuissant, au scepticisme du cœur. » Elle a voulu tout sentir, tout approfondir, tout posséder. Dans ses rêves présomptueux, elle a aspiré à l'omniscience, à l'omnipotence de Dieu, auquel elle croit, bien qu'elle se soit efforcée en vain de le comprendre ; de Dieu, à qui elle impute amèrement les mécomptes de son incommensurable orgueil, de son dévorant égoïsme « que rien n'eût suffi à satisfaire. » *Demandeuse insatiable*, elle a assiégé le ciel de ses exigeances impies ; créature arrogante, elle a prétendu, du fond de sa misère, traiter, avec le créateur, d'égale à égal, et entrer en comptes avec lui. Elle a cru pouvoir en agir, à son égard, comme le païen de la fable avec son idole ; mais, au lieu d'un trésor, elle n'a trouvé que le désespoir au milieu des débris de ses croyances. Cette audace sacrilége a reçu sa punition ; Dieu a abandonné *Lélia* au sentiment de son impuissance, sentiment cuisant, amer, accablant, contre lequel elle lutte en vain, et qu'elle ne peut parvenir à secouer. Le spectacle de ses combats, de ses angoisses, inspire ce genre de douloureux intérêt qu'offre, à l'obser-

vateur, la vue d'un aliéné qui raisonne sa folie; ou bien quelquefois, c'est cette compassion saisissante et pleine d'horreur, dont vous pénètre l'aspect d'un épileptique, terrassé par son mal, et qui se tord convulsivement, en mordant le sol d'une bouche ensanglantée.

Si, dans le roman de *Jacques*, nous avons vu surtout à l'œuvre l'égoïsme de la passion, nous voyons, dans celui de *Lélia*, l'esprit de blasphême et de révolte se produire audacieusement au grand jour, et marcher la tête haute : on dirait l'ange rebelle de Milton, relevant son front foudroyé. Depuis lors, jamais l'art ne réalisa un type plus fortement caractérisé de grandiose impiété, d'audace sacrilége.

Et l'on se tromperait, toutefois, si l'on croyait que c'est de l'athéisme; bien loin de là : de même que la Pythie, *Lélia* se débat contre le Dieu dont la présence l'oppresse; mais ses efforts sont vains, et sa bouche frémissante laisse échapper, en sons entrecoupés, ses oracles accusateurs. On sent à quel point Dieu lui pèse; on voit qu'elle brûle, pour en finir à jamais avec lui, de pouvoir le nier à fond, le nier de conviction. Mais elle n'y parviendra pas, car c'est encore là une des faces de son universelle impuissance,

et son désespoir s'en accroit. La notion instinctive de la divinité est, en effet, la seule qu'elle n'ait pu réussir à effacer de son ame; mais elle s'en venge en la faussant, en la dénaturant. *Lélia* nous rajeunit, à grand renfort de sophismes, ce mannequin usé du Dieu d'Epicure, qui, renfermé dans son éternelle impassibilité, livre le monde et l'humanité en jouet à l'aveugle destin. Elle s'attache à décharger l'homme de toute responsabilité, de tout devoir envers Dieu, envers lui-même, comme envers ses semblables. Elle va plus loin : le vase pétri d'un vil limon, ose s'élever contre l'éternel Ouvrier qui le fit; *Lélia* prend audacieusement le créateur à partie, et, « dans les acres révoltes de son esprit, sa plus » grande souffrance est de craindre l'absence » d'un Dieu qu'elle puisse insulter. Je le cher» che alors, dit-elle, sur la terre et dans les » cieux et dans l'enfer, c'est-à-dire dans mon » cœur; je le cherche, parce que je voudrais » l'éteindre, le maudire et le terrasser! »

C'est qu'elle ne sait voir, en lui, que le grand artisan de nos misères; voilà pourquoi elle ne le prie pas. « Que lui demanderai-je? dit-elle, » qu'il change ma *destinée*? Il se rirait de moi ». Et pourquoi donc, si elle l'invoquait avec une

foi humble, avec la vraie simplicité du cœur ? N'a-t-il donc pas ouvert à la lumière les yeux de l'aveugle-né, et rendu à la vie le Lazare, déjà en proie à la corruption et aux vers du sépulcre? « Lui demanderai-je, continue *Lélia*, la » force de lutter contre mes douleurs? Il l'a mise » en moi; c'est à moi à m'en servir ». Le point important est moins, ce me semble, de lutter contre la douleur, que de s'y résigner et de l'employer, ainsi qu'un marche-pied, pour s'élever plus haut. L'admiration que *Lélia* professe pour la loi du Christ, « cette grande pensée » personnifiée, ce type sublime de l'ame imma- » térielle, » serait-elle purement spéculative ? Sur quoi donc se base son admiration pour elle? Est-ce sur la simplicité sublime de la forme, ou sur l'éternelle vérité du fond? Dans ce dernier cas, il faudrait plaindre *Lélia* de ce qu'elle a si superficiellement compris l'évangile. Sera-t-il nécessaire de lui rappeler que Jésus-Christ, après avoir appris aux hommes qu'ils ne pouvaient rien par leur propre force, a ajouté : « Demandez, et vous recevrez » ? Il a fait plus, il nous a enseigné à prier, et c'est lui qui nous a ouvert, contre le désespoir, ce recours efficace, cette source féconde de forces et de con-

solations. Pourquoi *Lélia* a-t-elle dédaigné d'y puiser ? Vous allez l'apprendre d'elle-même : « ne pas courber sa tête sous un joug quel qu'il » soit, ne pas accepter sa destinée, c'est être » grand entre toutes les créatures; » pour peu qu'avec cela une ame humaine ait « repoussé » Dieu, et franchement haï ce pouvoir inique » qui lui a donné, pour lot, la douleur et la » solitude, » *Lélia* la proclame digne d'aller aux cieux ! Le délire de l'impiété ne saurait être porté plus loin.

Tout ceci, au reste, n'est pas nouveau pour nous; c'est toujours ce même fond de faiblesse révoltée, d'idées fausses, de notions perverties ; c'est cette croyance au destin, croyance funeste et impie qui tend à avilir l'homme, en le dépouillant de la moralité de ses actes, en le livrant, sans résistance, à l'impulsion de ses appétits et de ses penchans les moins nobles; à paralyser sa volonté pour le bien, à oblitérer sa conscience, pour aboutir à en faire, en dernier résultat, un animal immonde et féroce. C'est cette foi exclusive en soi, si souvent trompée, n'en persistant pas moins à ne s'appuyer que sur elle-même, et qui, abusant jusqu'au bout notre faible humanité, la promène de folie en

folie, d'erreur en erreur, de faute en faute, et la fait passer successivement par tous les degrés de l'abjection.

« L'esprit du bien et l'esprit du mal, dit *Lélia*, » c'est un même esprit, c'est Dieu. » Dernière et absurde conséquence de la doctrine panthéiste amenée là, sans doute, pour justifier cette abominable assertion : « le bien et le mal sont » des distinctions que nous avons créées ; Dieu » ne les connaît pas ». Il est difficile de trouver résumées, dans aussi peu de lignes, des propositions plus blasphématoires, plus pervertissantes, plus destructives de toute dignité humaine, plus dissolvantes en un mot, et plus propres à servir de base à la théorie d'isolement, au nouvel évangile que George Sand prêche à ses *sauvages*. C'est à l'aide de ces axiomes détestables qu'il s'efforce de perdre les autres, après s'être égaré lui-même ; ce sont là les coins destructeurs, au moyen desquels il travaille à disjoindre les arcs-boutans de l'édifice social, et à ébranler la clef de la voûte.

Pour ne point fatiguer le lecteur, je renonce à combattre, pied à pied et en détail, d'aussi funestes doctrines, sur lesquelles d'ailleurs j'aurai plus tard l'occasion de revenir ; et puis

Lélia, au besoin, m'en épargnera la peine, en nous en fournissant elle-même la réfutation. L'esprit de désordre et d'incohérence semble, en effet, avoir pris possession de ce cerveau malade, où les rêveries les plus contradictoires se succèdent et se neutralisent, où le pour et le contre se combattent à avantage égal. C'est comme un chaos intellectuel, au sein duquel parfois la lumière se fait et jaillit éblouissante; comme une grande déroute de principes, d'idées, de notions qui s'éparpillent à la débandade, et dont quelques-unes font ferme *instinctivement*, pour rallier et sauver le corps d'armée.

Lélia toutefois n'est pas si complètement idéale, que nous ne retrouvions, dans sa bouche, quelques-unes des idées de *Jacques*. Elle nous assure, par exemple, que les hommes qui répriment leurs passions dans l'intérêt de leurs semblables, sont si rares qu'elle n'en a pas encore rencontré un seul. C'est, je pense, parce qu'elle aura cherché dans les nuages, et l'œil déjà voilé peut-être. Les gens qui marchent terre à terre, en regardant *droit* devant eux, sont plus heureux dans leurs recherches. « J'ai vu, » poursuit-elle, des héros d'ambition, d'a- » mour, d'égoïsme, de vanité surtout. » (Il

ne lui a pas fallu aller loin pour les trouver.)
« La vanité est au moins quelque chose de
» grand dans ses effets; les meilleurs des hom-
» mes sont les plus vains, et l'héroïsme est une
» chimère ». On le voit, c'est ce fond d'idées
erronées, de paradoxes sur lequel *Jacques* a
vécu et qui l'a tué, dans le sens propre comme
dans le sens figuré. Je ne m'y appesantirai pas
davantage; ce qui suit est plus grave.

« Le Christianisme lui-même, ajoute *Lélia*,
» qui a produit ce qu'il y a de plus héroïque
» sur la terre, qu'a-t-il pour base? l'espoir des
» récompenses, un trône élevé dans le ciel ».

Si une pareille assertion émanait de tout autre que de George Sand, j'affirmerais que c'est stupidement méconnaître le christianisme; mais comme elle vient de l'auteur de *Lélia*, je n'ai d'autre alternative que de dire que c'est ou le comprendre d'une manière bien incomplète, ou le calomnier odieusement. Le christianisme a pour base la *charité* envers Dieu et les hommes, c'est-à-dire, l'amour pris dans son acception la plus pure, la plus élevée; il a pour but la réhabilitation de l'homme déchu, de l'homme appelé à se rapprocher, autant que le lui permet sa faiblesse, du type divin que nous a laissé l'homme-Dieu. « Le

» trône élevé dans le ciel » n'est que la récompense promise à ses efforts. Et en quoi, dès-lors, semblerait-il donc si poétique à *Lélia*, ce code de l'évangile que, par la plus choquante contradiction, elle déclare avoir été fait « sur les » petitesses et les vanités du cœur de l'homme? » Renvoyons-la donc à la lecture plus réfléchie de ce code sublime, si toutefois, dans la disposition actuelle de son ame, il n'est pas momentanément pour elle un livre fermé de sept sceaux.

Et pourtant « cette grande ame où la poésie » ruisselle, où l'enthousiasme déborde, » au dire de George Sand; cette *Lélia* « dont le » front lumineux et pur, dont la vaste et souple » poitrine renferme toutes les grandes pensées, » tous les généreux sentimens, » elle n'a compris ni Dieu, ni l'homme, ni la vie, puisqu'elle n'a point pénétré l'esprit de l'évangile! Elle n'a point la clef de la création, et cherchera en vain le mot de cette grande énigme, car elle ne connaît pas l'amour qui seul pouvait le lui révéler. C'est pour cela qu'elle est un être incomplet, qu'elle est impuissante et que, « descendue de » ses gloires, » comme dit *Stenio*, elle se trouve bien au-dessous de nous-mêmes. Inhabile à régler l'emploi de cette énergie immense qu'elle

s'est plue à développer en elle, on la voit s'y laisser misérablement emporter. Jamais elle n'a travaillé à se faire une violence salutaire, pour descendre de ces régions tempestueuses où elle aimait se sentir ballottée, afin de se réfugier dans la réalité ainsi que dans un port. Jamais elle ne s'est efforcée de se rapetisser, « pour entrer dans la prose de la vie ». Son orgueil, son besoin incessant de fortes émotions l'en ont constamment détournée; elle s'est opiniâtrée à ne point vouloir apprendre à vivre de la vie de tous; et pourtant elle y eût recueilli de graves et utiles enseignemens! Le premier chrétien venu lui eût dit : oui, « c'est par la » douleur seule que l'homme est grand; » mais ce n'est pas lorsqu'il lutte avec elle d'un effort désespéré, ou qu'il s'en laisse terrasser; ce n'est pas lorsqu'il se traîne, le blasphème à la bouche, sous le fardeau qu'il doit porter sans murmures.

Pour *Lélia* comme pour *Jacques*, l'égoïsme est au fond de tout. L'amour et le jeu étant les deux passions dans lesquelles il se développe avec le plus d'énergie, les deux sources d'où jaillissent les émotions les plus intenses, les plus enivrantes, *Lélia* les exalte, les déifie en quel-

que sorte, et leur immole tout le reste. C'est pour l'amour et le jeu qu'elle réserve le mot d'héroïsme, conséquence naturelle d'une doctrine fondée sur la double négation du devoir et de la vertu.

Eh bien, *Lélia*, je vous prends au mot! La vertu n'est qu'un nom ; la distinction du bien et du mal est imaginaire; notre « *boue humaine*, » sous quelque forme qu'elle se produise, de quelque vernis brillant qu'elle se décore, n'en est pas moins au fond toujours digne d'exécration et de mépris..... Mais du mépris de qui, s'il vous plait? du vôtre sans doute, car vous vous vantez de faire partie des êtres d'exception. Fort bien! maintenant, dites-moi de quel droit, au nom de quelle autorité vous vous permettez d'exécrer et de mépriser vos frères? Quelle est la loi suivant laquelle vous les jugez, la mesure d'après laquelle vous leur mesurez votre blâme et vos dédains? De quelle base partez-vous enfin, vous qui n'en admettez qu'une seule, l'égoïsme? Forts de vos paroles, nous appelons de votre arrêt non motivé; nous vous récusons. Juge prévaricateur! votre égoïsme d'individu en guerre avec la société n'est pas compétent pour la flétrir; elle ne reconnaît pas une

mission que vous ne tenez que de vos fureurs, et prenant en pitié votre monomanie, le bon sens social vous range parmi ces êtres infortunés dont les aberrations, devenues inoffensives à force d'être absurdes et scandaleuses, ont fait des objets de compassion plutôt que de colère.

Mais pour Dieu, *Lélia!* Faites-nous à l'avenir grâce de vos mépris, et sachez une bonne fois qu'il n'est pas donné à chacun de mépriser et de flétrir; il faut être en position de le faire : le mépris ne porte coup que de haut en bas.

Pourquoi donc *Lélia* se détourna-t-elle avec dégoût du joueur *Trenmor*, dans les jours de ses plus brillans succès? Obéissait-elle, à son insu, à un bon instinct non encore étouffé? je vois là, de sa part, inconséquence manifeste, tribut payé au *préjugé* social. Selon ses principes en effet *Trenmor* n'avait rien de méprisable; si toutefois, ces principes-là admis, on est en droit de dire que qui que ce soit, ou quoi que ce soit au monde, puisse être encore méprisable. Mais *Trenmor* a manqué a l'honneur, dit *Lélia.* — L'honneur! peut lui répondre *Trenmor*, que signifie ce mot? C'est un nonsens, une chose *convenue*, arbitraire et d'ins-

titution purement humaine. Après avoir nié la conscience, la vertu, le devoir, de quel droit prétendez-vous, *Lélia*, vous *individu* comme moi, plier mon égoïsme au vôtre, m'imposer vos distinctions, vos aversions, vos préférences; me défendre de comprendre l'honneur à ma façon, de le voir dans le succès quel qu'il soit, et de chercher mes émotions là où il me plait?

Une fois les liens sociaux brisés, les bases de l'ordre renversées, chacun d'entre nous devient roi, maître absolu de lui-même et, qui plus est, des autres, s'il est le plus fort, le plus adroit ou le plus heureux; l'individu se constitue l'arbitre suprême du bien et du mal, du juste et de l'injuste; son *moi*, affranchi de toute entrave, de tout ce qui « est de convention, » rentre en jouissance d'une liberté sans bornes, et son droit d'user et d'abuser ne s'arrête plus....

Je me trompe; il s'arrête à la potence que ses voisins, en vertu d'un droit égal au sien, sont convenus d'élever, pour tenir en respect les Lacenaire et autres logiciens de cette force qui se chargent, eux, de tirer, des principes de *Lélia*, leurs dernières conséquences, et de réduire en pratique la théorie qu'elle a formulée.

Si *Trenmor*, le forçat honnête homme, a accepté sa sentence comme équitable, *Lélia* se charge, en revanche, d'ergoter et de sophistiquer pour lui. La distinction qu'elle s'attache à établir entre les emprunts faits par le joueur à la bourse de ses amis, et l'escroquerie, le faux qu'il a commis au détriment d'un « mauvais ri- » che, » me semble inadmissible. Il en est surtout ainsi de la conséquence qu'elle en tire, dans le but de flétrir la loi écrite, et d'infirmer moralement la juste condamnation qui a frappé *Trenmor.* En ruinant ses amis par des emprunts qu'il se savait hors d'état de pouvoir jamais rembourser, le joueur n'était encore justiciable que de l'opinion, comme ayant forfait aux lois de l'honneur et de la moralité; tandis que « l'im- » perceptible *aumône dérobée* au mauvais ri- » che (1), » constituait un crime défini, une atteinte directe portée au droit de propriété. Or, à dater des temps primitifs, jusqu'aux Saint-Simoniens et à George Sand exclusivement, la propriété a été considérée comme un des boulevards de la société qui n'a fait qu'user, envers *Trenmor*, du droit de légitime défense.

En scrutant d'un peu près les déclamations

(1) La juxta-position des deux mots soulignés est curieuse.

de *Lélia*, on est frappé des contradictions qui fourmillent dans ces pages d'ailleurs étincelantes de style et de couleur. Cette fière ennemie de Dieu et des hommes a beau faire; elle ne peut réussir à s'abstraire complètement de la société qu'elle maudit, ni à se dégager tout-à-fait de ses antécédens. Comme l'oiseau échappé au filet, et qui entraîne encore quelque lambeau après lui, *Lélia* est sans cesse entravée, dans sa marche vagabonde, par des restes d'idées sociales. On la voit accepter et rejeter, tour à tour, suivant la convenance du moment, ou le caprice de sa passion frondeuse, nos notions générales sur l'honneur, sur la vertu et le devoir; tantôt elle nie, tantôt elle exalte l'enthousiasme, le dévouement pour tous, les sentimens généreux; elle oppose l'estime de soi-même à l'estime et à la réprobation du vulgaire, comme si cela n'impliquait pas l'importance qu'elle attache au jugement de ce qui n'est pas le *vulgaire*, et ne présupposait pas, en outre, une règle fixe, une base pour le définir! *Lélia* reconnaît que *Trenmor a fait le mal*, en jouant son existence et celle de ses amis; donc *Lélia* admet, instinctivement du moins, la distinction du bien et du mal; d'où je conclus que ces

notions fondamentales ont été placées, par une providence amie de l'homme, hors des atteintes de l'invidualisme.

Il me semble aussi que *Lélia* traite, avec une sévérité bien inconséquente, les habitans du bagne. Elle oublie que c'est là que se recrutent ses plus actifs alliés, je veux dire les plus implacables ennemis de l'ordre social qu'elle attaque, ces hommes forts au caractère indomptable, aux passions puissantes, que la société a frappés dans l'exercice de leurs *droits*, et qui ressentent si énergiquement, pour le genre humain, « cette » haine profonde, cuisante, inextinguible, » que *Lélia* tient à honneur de partager.

Je ne vois pas trop comment se pourrait justifier la prétention que George Sand lui attribue, de résumer en elle toutes les douleurs « semées sur la face de la terre ». Comment donc en serait-il ainsi pour un être tout d'exception, qui déclare n'avoir aucune sympathie pour la race humaine? Il n'y a, en effet, que celui qui dit: « *homo sum*, » qui puisse ajouter: « *et humani nihil à me alienum puto*; » c'est que celui-là souffrira comme nous, souffrira avec nous et pourra nous comprendre nous ses semblables, nous « ses frères et ses compagnons sur la terre

» d'exil et de servitude; » mais, pour *Lélia*, il n'en saurait être ainsi. A ce Sphynx sous les traits d'une femme, nous sommes en droit de demander : qu'y a-t-il de commun entre vous et nous? Je conçois qu'en fait de souffrances, vous résumiez toutes celles qui dérivent de l'orgueil abaissé, de l'ambition désabusée, de la haine impuissante, de l'égoïsme non assouvi, des folles illusions déçues. Mais ces autres douleurs qui découlent d'une source et plus noble et plus pure, *le mal de la miséricorde*, par exemple, le remords résultant de l'emploi dangereux, stérile et tout personnel que vous avez fait de vos hautes facultés; dites-moi, *Lélia*, celles-là les connaissez-vous? Croyez-vous donc nous intéresser en étalant, à nos yeux, avec une complaisance que je ne sais comment caractériser, le spectacle de votre honteuse et ridicule *infirmité*, de votre impuissance morale non moins déplorable; de votre ennui, de votre désabusement, résultat nécessaire du dévergondage d'imagination poussé à l'excès? Pensez-vous que nous puissions sympathiser avec votre désespoir furieux, vos haineuses malédictions, vos révoltes et vos blasphêmes? Cachez-vous, *Lélia*, pour expier en silence; ou bien, si vous

persistez à vouloir « vivre en vain » pour vous-même, ne faites pas du moins de votre vie de bravades, une occasion de scandale et de chute pour plusieurs, et épargnez-nous la honte d'avoir à rougir pour vous de vos confessions flétrissantes.

Mais ce n'est point de la sorte que *Lélia* a compris l'existence. « Je vous définirai la vie, » dit-elle au jeune poète, mais plus tard. Crai- » gnez-vous de ne pas arriver assez tôt *à ce but* » *maudit* où nous échouons tous? .... » Prenez votre temps; *faites l'école buisson-* » *nière* ». C'est là l'idée fixe de George Sand; c'est encore cette monomanie funeste qui s'obstine à éluder la vie, à ne jamais l'envisager sous son côté sérieux, sous son aspect réel et vrai, à ne la pas voir telle qu'elle est, et qu'elle doit être, savoir : comme un temps d'épreuve, comme une voie pour arriver à la patrie, comme un pélerinage enfin dont le but n'est pas sur la terre. Pour *Lélia*, au contraire, cette vie serait à elle-même son propre but, en-delà et en-dehors duquel il n'y aurait plus rien. L'unique fin de l'homme serait, selon elle, d'y poursuivre ici-bas le bonheur que Dieu n'y a pas mis. *Lélia* n'a trouvé, au bout de sa

poursuite, que mécomptes et souffrances sans compensations ; ne nous étonnons donc pas si elle porte aussi impatiemment l'existence, et si elle signale avec effroi, à la confiante inexpérience de *Stenio*, « ce but maudit, » le seul qu'elle ait su discerner. Nous la voyons en vain se roidir contre cette réalité abhorrée que l'homme, créature intermédiaire entre la pure intelligence et la brute, est condamné à subir, par le fait de son organisation complexe.

Dans le roman de *Lélia*, non plus que dans celui de *Jacques*, ne se révèle nulle part cette grande pensée du devoir, pensée féconde et régulatrice qui domine le monde des intelligences, et qui seule suffit à nous l'expliquer. C'est elle qui en coordonne l'ensemble, en règle les détails, en harmonise les diverses parties qu'elle fait converger vers un même centre, vers ce but unique : le progrès constant des sociétés, résultant du perfectionnement gradué de l'individu, qui ne saurait travailler efficacement à sa propre amélioration, sans concourir par là à l'utilité commune. « Le devoir, a dit notre » plus grand écrivain (1), le sévère devoir » s'assied près du berceau de l'homme, se lève

(1) M. de Lamennais.

» avec lui, et l'accompagne jusqu'à la tombe ».

L'individualisme est incompatible avec cette loi éternelle; il est dans son essence de la méconnaître. Navigateur audacieux, il brise boussole et gouvernail, et se lance seul sur une mer inconnue, non pour y faire route, mais pour y errer à l'aventure. Il se laisse bercer au balancement des flots; puis bientôt, dans son activité inquiète, dans sa soif d'émotions, il appelle la tempête et défie ses fureurs. La tempête éclate; la vague l'engloutit pour le rejeter pantelant et brisé contre l'écueil. Mais lui s'y cramponne et, ne s'appuyant que sur lui-même, il dresse contre le ciel un poing menaçant et s'écrie : « j'en » échapperai malgré les Dieux! »

Lélia, près de succomber à une attaque de choléra, fait venir un médecin et un prêtre. Le premier est un fat et un pédant qu'elle persifle avec amertume; le prêtre, c'est *Magnus* qui, se croyant appelé à assister à une mort chrétienne pour prier et bénir, se trouve en face de la femme qui naguères a bouleversé son ame et ébranlé sa foi, dont elle va s'acharner à détruire les restes. Dans cette scène ré-

voltante, George Sand a déployé toutes les fureurs d'une rage déicide. Milton a mis dans la bouche de Satan des paroles d'une haine moins âpre, d'une rebellion moins hautaine, d'une moins amère ironie. C'est bien là vraiment la poésie du blasphême, l'impiété poussée au sublime! En ce moment solennel, *Lélia* peut à bon droit se vanter de ne plus appartenir à la race humaine, « qui rampe et qui prie ». Sa physionomie semble revêtir je ne sais quoi d'infernal; on assiste à la mort d'un reprouvé! De sa voix mourante elle insulte, elle raille ce prêtre, impuissant, dit-elle, à lui ouvrir le ciel, ce prêtre qui n'est pas venu là pour délier *quand même*, mais pour recevoir l'humble aveu du pécheur, et qui n'a mission que pour absoudre le repentir. *Lélia* le somme insolemment de lui enseigner à prier, comme s'il était donné à aucun homme de faire jaillir, par ordre, la source d'eau vive des flancs arides du rocher! Par ses sarcasmes, par ses sophismes sacriléges, elle déconcerte et avilit le ministre du Seigneur qui reste sans réponse. Il renie sa foi, le malheureux! Il renie Dieu!...........
Rassurons-nous pourtant; ce prêtre de sa façon, George Sand ne l'a fait venir à autres fins. Il a

mis en présence un charlatan et un apostat, puis s'est écrié d'un air de triomphe : « le sa-» vant nie et le prêtre doute! »

Chose étrange! *Lélia*, près d'expirer et déjà en proie au délire avant-coureur de la mort, a des perceptions plus lumineuses, des pressentimens plus certains que lorsqu'elle jouissait de la plénitude de ces forces fatales qui n'ont servi qu'à l'égarer. Ecoutez plutôt : « Hélas! s'écrie-» t-elle, j'ai besoin du ciel; » dès-lors le ciel ne saurait être un rêve : il existe. Là où l'ame aspire, on peut l'affirmer sans crainte, là est infailliblement son but, le terme de sa course. Non! le ciel ne saurait être uniquement dans le cœur de l'homme, comme dit *Lélia;* car ce que nous désirons est, de toute nécessité, en dehors de nous, et le cœur ne saurait être à lui-même sa propre fin. *Lélia* est déjà bien près de la vérité, lorsqu'elle s'écrie : « ah! l'amour » c'est le ciel! » si toutefois elle l'entend dans le sens qu'y attachait le disciple bien-aimé, alors qu'il écrivait : « Dieu c'est l'amour ». Ce n'est point un leurre que la croyance innée à cette autre vie que *Lélia* n'a point passé un jour sans désirer, bien qu'elle ne pût la comprendre. « Quel est, se demande-t-elle, ce désir inconnu

» et brulant qui n'a pas d'objet conçu, et qui » dévore le cœur comme une passion »? C'est un instinct tutélaire qui nous a été donné pour moteur et pour guide; *Lélia* l'apprendra plus tard.

Magnus, devenu fou après la scène dont je viens de parler, dit à *Stenio* : «..... Je sentais » le regard des hommes qui était sur moi tout » entier; connaissez-vous la pesanteur de ce » regard? Vous est-il jamais arrivé d'essayer de » le soulever? Oh! cela pèse plus que la mon- » tagne que voici ». Le pauvre aliéné est dans un de ses momens lucides, et énonce là une grande vérité. J'y vois du moins la preuve consolante que toute sympathie n'est pas éteinte à jamais, entre l'être qui parle ici par la bouche de *Magnus*, et la race humaine. Il y tient encore, cet être, par des liens qu'il n'est pas en son pouvoir de rompre sans retour. Cette puissance du regard, devant laquelle il s'incline, n'est autre chose en effet que l'attraction magnétique, l'action irrésistible de l'homme sur l'homme. *Lélia*, *Jacques*, *Sylvia* ont beau renier ces rapports mystérieux; ils ont beau les maudire, ils n'y peuvent échapper; car, quoi qu'ils en disent, ils sont faits « de chair humaine, » et for-

cés, quelques efforts qu'ils fassent, de subir la conséquence de leur organisation. Ils ne parviendraient à s'y soustraire, qu'en se réfugiant dans la démence, dans une démence plus réelle que celle de *Magnus*.

Lisez, dans le premier volume de *Lélia*, un chapitre intitulé : *Le Désert*. Je ne pense pas qu'il existe une plus magnifique amplification sur ce thème, désormais un peu banal : que le monde touche à sa fin, que nous assistons à sa dissolution; qu'arrivée à son agonie, l'humanité râle et s'agite dans ses convulsions dernières; que les sociétés, les croyances, les dieux, la terre elle-même, que tout s'en va. A ces éloquentes phrases de *Lélia*, que répondre? si ce n'est que l'univers lui paraît usé, parce qu'elle ne le perçoit plus qu'à l'aide d'une ame usée, et au travers du lugubre crêpe qu'étend, sur tout, son amer désenchantement, de même que les objets apparaissent confus et décolorés, lorsqu'ils se réfléchissent dans une glace ternie. En cherchant en elle-même, l'explication des phénomènes du monde moral, *Lélia* demande, « à la mort, le secret de la vie ». Dans cette controverse entre elle et *Stenio*, voyez comme celui-ci est grand, comme il est fort! c'est parce que lui « croit à

la vie ». Ne nous étonnons pas si le poète a ici, sur le sceptique, tout l'avantage; car la poésie, qu'est-elle, sinon la splendeur du vrai? A côté de cette *Lélia* frappée d'un découragement morne et stérile, *Stenio* nous apparaît plein de sève, de jeunesse et d'espoir; il personnifie la race humaine toujours jeune, toujours en progrès, et s'avançant, d'un pas ferme et confiant, vers ses destinées nouvelles, parce qu'elle a foi en Dieu, foi en elle-même et dans son avenir. C'est en vain que *Lélia* a recours à tous les prestiges de son imagination fascinante, aux derniers expédiens de son esprit rompu au sophisme; faussées, dénaturées par l'abus qu'elle en a fait, ses facultés puissantes viennent échouer devant la droiture de cœur et la candide simplicité d'un enfant.

Ce lieu commun magnifique peut se résumer en peu de mots : déclamations creuses et sonores, hyperboles outrées, spécieuses arguties. Le manteau troué de Zénon, dans lequel *Lélia* se drape, ne dissimule qu'aux yeux peu clairvoyans la vaniteuse indigence d'une ame qui s'est appauvrie par l'emploi déplorable des dons les plus splendides.

Georges Sand fait dire si souvent à ses per-

sonnages qu'ils n'ont étudié que l'amour ; et eux le prouvent si bien, qu'on serait quelquefois tenté de faire remonter cet aveu jusqu'à l'auteur lui-même, et de supposer qu'il a dû parler en son propre nom. Observons toutefois que sa modestie l'aurait empêché d'ajouter que, de plus, il a étudié l'art du style qu'il possède en grand maître; on sait que George Sand, selon la belle expression de M.me de Staël, « porte la gloire comme si ce n'était rien ». Mais en dehors de la connaissance du cœur, de la peinture des passions et de leurs effets, où il excelle, l'auteur de *Jacques* et de *Lélia* ne me paraît pas être un écrivain complet, un de ces hommes *carrés*, comme les désignait Napoléon. Certains organes manqueraient-ils dans ce cerveau puissant, ou plutôt leur action y serait-elle, pour un temps, paralysée? Quoi qu'il en soit, George Sand me fait l'effet d'être, ce que les Allemands appellent, *einseitig;* il n'a qu'un côté, ou, pour parler plus vrai, il en a deux : le sentiment et l'imagination, qui souvent se confondent. On voit qu'il a plus senti, plus rêvé, qu'il n'a médité; pour méditer avec fruit il faut du calme, et le calme lui a manqué. L'abus de l'analyse a dû contribuer encore à l'égarer da-

vantage : on perd, par l'habitude de l'observation microscopique, cette précieuse faculté de voir en grand, d'embrasser, d'un coup-d'œil, tout un ensemble de faits, tout un ordre d'idées. Et puis, il est une foule d'instincts précieux, de vérités de sentiment, de perceptions mystérieuses qui périssent dans ce travail de l'analyse, de même que certaines parties éthérées des corps se volatilisent pendant l'expérience du chimiste, qui, au lieu d'une substance inconnue, d'un nouveau corps simple, ne trouve plus, au fond de son creuset, qu'un peu de cendres et quelques parcelles de charbon, à la place de l'or et du diamant qu'il y avait mis.

La lecture réfléchie de *Lélia* et de *Jacques* m'a montré George Sand comme *supérieurement* ignorant en ce qui touche l'homme, l'histoire de l'humanité, de son développement graduel, du but vers lequel doivent tendre, à la fois, et les sociétés et l'individu. J'en dirai la raison : dès qu'on s'éloigne du point de vue *social*, on cesse de comprendre l'ensemble, dont l'ordonnance et l'harmonie vous échappent. Il est comme le centre du cercle, auquel viennent aboutir tous les rayons de la circonférence, et d'où l'œil l'embrasse tout entière.

Pour peu que vous vous en écartiez, vous ne sauriez plus voir que partiellement. George Sand s'est toujours placé au point de vue *individuel*, et c'est pour cela que son regard d'aigle n'a rien su discerner complètement, ni rien pu saisir de la corrélation qui existe entre les phénomènes du monde des intelligences. Il s'est trouvé dans la position d'un homme auquel on voudrait faire admirer un magnifique tableau de Claude Lorrain, placé à l'envers : encore, dans ce cas-ci, le sens intime et la réflexion rectifieraient, jusqu'à un certain point, l'erreur résultant des conditions défavorables dans lesquelle se trouverait l'observateur; mais si l'œil interne a cessé d'être simple et lucide, quel remède?

L'*individualisme* aura beau faire, jamais il ne nous convaincra que l'état de société ne soit pas d'institution divine. Tout nous prouve le contraire; l'instinct social départi à l'homme, la faculté de se mettre en rapports intimes avec ses semblables, la sympathie qui le porte irrésistiblement vers eux, et, plus que tout le reste enfin, le grand fait, le fait décisif de l'établissement des sociétés. Pour réussir à les dissoudre, à les fractionner en des millions d'individus isolés, à la manière des héros de George Sand,

il faudrait refaire l'homme à neuf. Mais en serait-il meilleur, plus grand et surtout plus heureux ? Si nous étudions ces êtres-là, si nous en croyons leurs révélations, trop caractérisées pour être purement fictives, et surtout ces cris d'angoisse si poignans, qui souvent se font jour au milieu de leurs fureurs, l'affirmative ne nous paraît pas soutenable. Après avoir anéanti la société actuellement existante, il serait de toute impossibilité à ces malheureux de la reconstituer sous une forme quelconque. Ils manquent de base, et n'ont pas une seule idée sociale. Ainsi donc, l'œuvre de destruction une fois consommée, on verrait toutes ces individualités éparses, abandonnées sans règle aux instincts féroces de leur égoïsme, errant au hasard, pour assouvir leur insatiable besoin de jouissance, se ruant les unes sur les autres, et s'entre-déchirant ainsi que des chiens qui se battent sur la proie, que du moins ils ont chassée en commun.

Oui, la société est d'institution divine, et j'ajoute que le progrès est une des conditions de son existence. Aussi l'humanité marche-t-elle en dépit, et de ces hommes aveuglés qui se roidissent pour lui barrer le passage, et de ceux

non moins insensés, qui s'obstinent à nier le mouvement. Quelque fortes que soient les préoccupations de George Sand, ce ne sera pas lui qui viendra nous soutenir que l'établissement du christianisme, à ne le considérer que comme fait historique, n'ait pas poussé l'humanité dans une ère de régénération et de renouvellement; que la destruction de cette vieille société romaine, gangrenée jusqu'à la moelle, destruction consommée par des races neuves et pleines de sève, n'ait pas rajeuni le genre humain, déblayé le sol et préparé les voies à de nouveaux progrès; que l'action de l'église de Rome, du clergé et des couvens, ait été sans résultats heureux; que la naissance du tiers-état, que l'émancipation de l'intelligence, appelée à lutter inégalement d'abord, puis victorieusement, contre la force brutale, n'ait pas, après maints tâtonnemens infructueux ou déplorables, amené la société au point relativement heureux où nous la voyons aujourd'hui. La grande idée, l'idée chrétienne de l'égalité devant la loi, a passé irrévocablement à l'état de fait; la dignité de l'homme comme homme, sa liberté, ses droits comme *citoyen*, ont été reconnus et garantis; la pensée affranchie de ses entraves ne

s'arrête que devant la limite que la société a posée dans un instinct de conservation. L'humanité a grandi et s'avance vers ses conquêtes nouvelles, assez forte pour mépriser cette poignée d'*individus* qui, désespérant de pouvoir la précipiter en avant, au gré de leurs passions ou de leur fougueuse impatience, la maudissent et l'outragent.

Jadis, au sortir d'une orgie, Alexandre a pu, entraînant sur ses pas ses compagnons de débauche, porter la torche aux quatre coins de Persépolis; on a vu Néron, pour compléter sa sensation, faire incendier tout un quartier de la Capitale du monde. Les hordes des farouches et sanguinaires *Hussites*, les fanatiques disciples de Jean de Leyde, la *Jacquerie*, la *guerre des paysans*, ont pu momentanément menacer l'existence des sociétés Européennes, et compromettre l'avenir de la civilisation; mais, grâce à Dieu, de nos jours la chose n'est plus possible. Le principe social s'est graduellement développé, en dépit de tous les obstacles; il est désormais en mesure de n'avoir plus à craindre la tyrannie d'en haut, non plus que celle d'en bas, la plus redoutable de toutes, et la plus avilissante peut-être.

La voix du génie elle-même est désormais impuissante à égarer les masses; certains exemples récens ont prouvé qu'on s'était trop hâté de proclamer que le dogme organisateur, que le principe tutélaire de l'*autorité* avait fait son temps, et quelques défections éclatantes n'ont servi qu'à mieux constater combien il lui restait encore de vitalité et d'avenir. On voit les peuples qui semblaient, pour un moment, s'en être éloignés, s'y rallier instinctivement, comme à l'une des plus fortes garanties d'ordre et de progrès durable.



II.

J'EN étais là de mon travail : je venais de relire cette conversation entre *Lélia* et sa sœur *Pulchérie*, la fille publique, conversation d'un cynisme si *cru* (1); lorsque, me prenant à refléchir, une illumination soudaine me vint. Il me sembla enfin avoir découvert et saisi la pensée de George Sand, la *chaste allégorie* qui, jusqu'ici, m'avait échappé. Je frappai dans mes mains en m'écriant : je l'ai trouvée! *Lélia* est un bon livre, un livre excellent, dans lequel George Sand, éclairé sur ses erreurs, a voulu nous montrer les écarts de la raison individuelle, et prouver, par un effrayant exemple, les conséquences funestes de l'esprit d'examen et d'ana-

(1) Volume I.er, page 328.

lyse, alors que, livré sans frein à ses téméraires investigations, il ose franchir ces limites redoutables que Dieu a assignées à l'esprit de l'homme, ces colonnes d'Hercule posées par lui aux confins des régions de l'intelligence. Dans l'orgueil de sa raison, *Lélia* a prétendu sonder d'impénétrables mystères ; elle a voulu tout scruter, tout soulever, et se constituer audacieusement l'arbitre des desseins du Dieu *jaloux*. Sa manie de tout analyser l'a menée droit au doute et du doute au désespoir, en passant par la dégradation. Les souffrances de *Lélia*, ses folies et ses fautes découlent de cette source empoisonnée. C'est pour avoir rêvé jusqu'à l'abus, qu'elle a pris ainsi en horreur la réalité, que toute créature humaine est condamnée à subir; c'est pour avoir raisonné sans fin, qu'elle a perverti en elle le sens interne, et faussé ces notions précieuses, ces instincts tutélaires que Dieu nous a donnés pour guides; c'est pour avoir tout disséqué d'un scalpel infatigable qu'elle s'est désenchantée sur tout; c'est enfin pour ne s'être occupée principalement que d'elle-même, de *ses* illusions, de *ses* douleurs, de *ses* émotions, pour avoir tout rapporté à ce centre unique, qu'elle s'est desséchée

comme une momie, et que nous la voyons errer, ainsi qu'un cadavre galvanisé, au milieu des vivans, pour lesquels elle ne ressent plus aucune sympathie.

George Sand nous a rajeuni l'antique allégorie de Prométhée. *Lélia* est enchaînée à son roc, la réalité; son vautour, à elle, c'est le doute, c'est l'ennui qui rongent sans relâche ce cœur devenu universellement impuissant « par trop » de puissance peut-être ». Elle ne croit plus, ne désire plus, n'espère plus; elle est tombée au dernier degré de l'infortune et de l'abjection; il ne lui reste plus rien d'humain que l'enveloppe extérieure : au dedans le vautour a tout dévoré.

Pour notre instruction, George Sand a imité le procédé des Spartiates qui enivraient un malheureux afin de donner, à leurs enfans, le salutaire spectacle d'un homme dégradé par la débauche. George Sand, le grand artiste, a, dans un but de haute moralité, enivré *Lélia* de spiritualisme et d'orgueil; puis il l'a lâchée à la poursuite de l'idéal. Elle a eu soif de tout connaître, de tout approfondir, de tout posséder. Créature bornée, être fini, elle a brûlé de se compléter : c'est à l'infini qu'elle aspire. Haletante, elle

croit, dans son illusion, toucher enfin au but qu'elle a rêvé ; elle va s'écrier : je sens que je deviens Dieu! Mais la pauvre, la faible, l'insensée créature tombe, et se brise les ailes ; après avoir plané, elle rampe !...

George Sand se gardera bien de jeter un voile sur ce triste spectacle ; il veut au contraire que la leçon soit complète : elle en sera plus terrible et plus efficace. Il nous montre Dieu vengeant ses droits outragés, punissant *Lélia* « pour » avoir convoité sa majesté et sa puissance, et » lui infligeant l'isolement ». Il va nous faire voir l'orgueilleuse *spiritualiste* avilie à ses propres yeux, se souillant *volontairement* au contact de la matière, et venant essayer du « cloa- » que » de nos vices, dans l'espoir de compléter sa sensation. C'est que son imagination, épuisée, à bout de voie, n'a plus d'illusions et est devenue impuissante à l'abuser plus longtemps.

Lélia est pure et chaste, dit *Stenio*; bon jeune homme, comme il s'abuse! *Lélia* n'est ni chaste ni pure; elle l'est aussi peu d'intention que de fait, et la nature de ses rapports avec le jeune poète n'a rien dont elle doive s'enorgueillir. S'ils restent platoniques, il ne faut pas lui en savoir

gré. « *Jàm mœchata est eum in corde suo* ».

Où donc courez-vous, *Lélia?* — A la recherche de mon sixième sens ; il me le faut ! — Malheureuse ! Pour le trouver, c'est vainement que vous vous êtes prostituée à un homme, « aux appétits » fauves et voraces » qui vous faisaient horreur. Livrée passivement à ses brutales caresses, vous reconnaissez vous être avilie sans résultat, et c'est en vain que vous vous êtes abandonnée « à cette fureur sauvage qui s'emparait de votre » cerveau, et s'y concentrait exclusivement ». Vous dites bien ! De souffrances pareilles aux vôtres « on ne sort pas sans taches et sans souillures..., » et vous vous êtes avilie en pure perte. — Eh bien donc, je chercherai ailleurs ! — *Lélia*, prenez garde ! Cette fois-ci, vous vous adressez à un homme qui est pur et doit rester pur. Vous violez les priviléges de l'autel ; vous arrachez le prêtre au sanctuaire, pour en faire l'objet, que dis-je ? la victime de vos séductions provocatrices, de votre libertinage d'imagination ; vous allez le livrer au remords, au doute, pour le pousser plus tard à la démence. Vous perdez son ame ; et vous lui enlevez Dieu.... Et ne vous abusez pas ! Vous avez descendu un échelon de plus vers la dégradation ; car, si votre corps

est demeuré chaste, au milieu de ces raffinemens d'un dépravant platonisme, votre ame s'y est souillée de plus en plus, sans que votre sensation en ait été plus complète. — Elle le sera enfin! J'aimerai *Stenio* le poète, l'adolescent à l'ame jeune et neuve, aux élans passionnés; c'est à lui qu'il est donné de me rendre ma jeunesse perdue, de me faire connaître l'amour. — Hélas, *Lélia!* vous vous flattez encore; vous ne réussirez qu'à déflorer cette ame virginale, qu'à flétrir sans retour ses fraîches illusions. Vous foudroirez *Stenio* de cette malédiction qui tomba sur votre tête, et qui rayonne autour de vous, ainsi qu'un météore destructeur. — Eh! que m'importe? « L'égoïsme humain est féroce ». Malheur au poète, si son amour est insuffisant à me réveler enfin cette vie à deux, cette vie du cœur, dont jusqu'ici j'ai vainement voulu vivre. Je suis résolue à trouver ce qui me manque, dussé-je l'aller chercher jusqu'au dixième cercle de l'enfer du Dante! — Soit! Descendez donc plus bas encore, *Lélia;* là, dans l'ignominie : voici votre sœur, la fille publique, qui va vous initier à ses secrets; elle vous trouvera préparée à recevoir ses leçons, et docile à les suivre.

« . . . . J'ai tout épuisé, dit *Lélia* avec abat-

tement. — Tout sauf le plaisir, dit *Pulchérie*, en riant d'un rire de bacchante qui la changea tout-à-coup de la tête aux pieds. »

» *Lélia* tressaillit et recula involontairement; puis, se rapprochant avec vivacité, elle prit le bras de sa sœur. — Et vous, ma sœur, vous l'avez donc goûté le plaisir? Vous êtes donc toujours femme et vivante? Allons! Donnez-moi votre secret; donnez-moi votre bonheur, puisque vous en avez (1) ».

Certes, George Sand! La leçon que vous nous donnez là, il ne lui manque rien pour être efficace. Nous voyons *Lélia*, l'ambitieuse spiritualiste, la contemptrice hautaine de l'humanité, la faiseuse de vertus à son usage, l'altière ennemie de Dieu, l'investigatrice téméraire des mystères les plus redoutables, nous la voyons passer du scepticisme au désespoir, et terrassée par celui-ci aux pieds d'une courtisane, à laquelle elle vient, d'une voix suppliante, demander de la faire vivre, de lui donner son secret pour trouver, sinon le bonheur, du moins l'étourdissement; de l'initier enfin « à sa religion » du plaisir. » Elle vient abjurer, entre ses

(1) *Lélia*, volume I, page 332.

mains impures, les restes de sa dignité de femme, de ses croyances, de ses espérances instinctives ; elle vend son ame, comme le mendiant moribond qui vend le haillon qui lui reste, pour s'enivrer d'un verre d'eau-de-vie, et sentir encore l'existence.

Le but utile que l'auteur s'est proposé ne serait atteint qu'imparfaitement, s'il ne nous apprenait aussi de quelle manière on en vient là. Le récit de sa vie, que *Lélia* fait à sa sœur, ne nous laisse, sur ce point, rien à désirer. Ce récit, dont la courtisane *Pulchérie*, prend acte pour se relever, pour faire sentir le poids humiliant de sa supériorité à cette sœur, qui jadis la méprisait, et qu'elle écrase aujourd'hui de sa compassion flétrissante ; ce récit est au nombre des parties les plus saillantes et les plus instructives de l'ouvrage (1). C'est l'itinéraire qui mène à un abyme ; il offre l'intérêt de ces cartes marines qui, sur la vaste étendue des océans, ne signalent que les courans et les écueils cachés à fleur d'eau, contre lesquels le navigateur doit se tenir en garde.

George Sand nous montre *Lélia*, dans les pre-

(1) Volume II, pages 1.-87.

mières années de sa jeunesse, stimulant, par tous les excitatifs possibles, une imagination déjà trop ardente ; l'affranchissant, de plus en plus, du contrôle d'une raison sévère, d'une ferme volonté; exagérant artificiellement toutes ses émotions ; développant outre mesure des facultés déjà trop prédominantes ; se laissant emporter à cette verve, à cet élan d'enthousiasme, que le positif de l'existence va bientôt glacer et refouler dans son sein. « J'agrandis-» sais, de jour en jour, ma puissance, dit-elle ; » j'exaltais sans mesure ma sensibilité ; je jetais » toute ma pensée et toute ma force dans le » vide de cet univers insaisissable, qui me » renvoyait toutes mes sensations émoussées ». Plus loin, *Lélia* ajoute qu'elle est entrée dans la vie active, « ayant devant elle tous les faits » à apprendre, et aucune émotion nouvelle à » ressentir ».

Le mal que d'aussi dangereux précédens avaient commencé, le désabusement de l'amour l'achève. « Les rêves de *Lélia* avaient été trop « sublimes ; elle ne pouvait plus redescendre » à la réalité, » dont elle s'irritait, comme d'une déception et d'une injustice de la providence. Dévorée d'une inextinguible soif d'émotions,

d'un besoin infatigable d'activité, elle a tout essayé, tout usé; dans son dénuement immense, elle a senti qu'il lui faudrait « l'univers, et » qu'elle l'épuiserait le jour où il lui serait » donné ». Sa folie délirante a aspiré au ciel qui lui est resté fermé, parce qu'il ne s'ouvre qu'aux cœurs humbles et droits. Ne trouvant point au-dehors d'aliment qui leur suffit, ses passions sur-excitées se sont retournées contre elle-même, pour vivre aux dépens de cette ame, que bientôt elles ont dévastée. L'infortunée se représente ballotée misérablement entre la foi et le doute, entre le désespoir et le besoin d'espérer. Dans la cellule de son cloître désert, elle se débat, avec une sorte de rage, contre ses rêves, contre les fantômes qu'évoque son exaltation fiévreuse; tantôt se laissant abuser aux hallucinations d'un ascétisme insensé, qui appaise momentanément ses angoisses; tantôt ressaisie par ses doutes, et descendant, descendant encore jusqu'à l'athéisme, au sein duquel elle semble goûter, pour quelques courts instans, une affreuse paix, et je ne sais quel calme brutal. Obsédée des funestes souvenirs du passé, succombant à l'horreur du présent, épouvantée des menaces de l'avenir, elle s'arrache de nouveau

à la solitude pour rentrer dans le « cloaque de » la société » et y chercher l'étourdissement et l'oubli. Faute d'avoir su se résigner « à connaî- » tre et à pratiquer la patience de l'ennui, » *Lélia* a invoqué « la résolution du désespoir. » Cet état morbide, devenu pour elle une manière d'exister, a ravagé fatalement tout son être, dénaturé ou neutralisé ses facultés les plus précieuses, et justifié cet arrêt de la plus rigoureuse justice qu'elle a porté contre elle-même : « l'être » arrivé à la possession d'une force inutile, » d'une puissance sans valeur et sans but, n'est » qu'un fou vigoureux dont il faut se défier ».

Les scènes érotiques du pavillon d'*Aphrodise*, le guet-à-pens infâme à l'aide duquel *Lélia*, dans son ingénieux égoïsme, jette le confiant et encore pur *Stenio* aux bras de la courtisane, ne sont que les développemens nécessaires de la belle et utile *donnée* de George Sand. Ce luxe d'audacieux cynisme que l'auteur y déploie, trouverait, s'il en était besoin, son excuse dans la droiture de ses intentions et dans la moralité de son but :

« Le latin, dans les mots, brave l'honnêteté, »

Il n'en est pas ainsi du français, mais qu'im-

porte? C'est peu de faire monter le rouge au front du lecteur, lorsqu'on réussit, ainsi que George Sand, à inspirer, pour d'aussi énormes excès, un aussi profond dégoût.

Comme il a su habilement rendre odieuse et révoltante la scène de l'orgie! Ces courtisanes et leurs habitués, comme il s'est plu à nous les représenter brutaux, féroces et stupides! Avec quelle force et quelle évidence il nous prouve que la débauche, c'est Circé qui changeait ses vils amans en pourceaux! Car, ces brutes à face humaine, repues de viandes et de vin, n'ont ni la gaité ni l'*entrain* que donne le plaisir à des êtres intelligens; elles s'étourdissent, se font du bruit et éclatent d'un gros rire, en s'efforçant de faire de l'esprit, aux dépens de *Stenio* mourant. Ces hommes manient l'ironie comme une pioche; leur plaisanterie est lourde sans être poignante; ce n'est point l'agile *Taureador* qui voltige autour de son ennemi, auquel il décoche ses flèches légères; c'est le pesant Entellès qui, dans sa force, assomme le taureau d'un coup de poing. Quoi de plus lâchement atroce, que les provocations par lesquelles ces *viveurs* se plaisent à avancer les derniers momens du poète avili, et à les couronner dignement par le blas-

phême, qui le dédommagera du moins de son impuissance.

Et cette femme, à laquelle il n'en reste plus que le nom, cette abjecte *Pulchérie* qui, par l'abus du plaisir, a tué en elle jusqu'à la compassion, ce précieux apanage de son sexe; *Pulchérie* qui a étouffé son ame et son cœur dans cette boue, où elle se vautre insouciante, quel salutaire enseignement ne nous offre-t-elle pas? Dans son indifférence bestiale, elle voit tomber à ses pieds la dépouille inanimée de *Stenio*, de cet enfant qu'elle a tué corps et ame; elle voit emporter ce mourant, qui palpite encore d'un reste d'excitation convulsive, puis elle court froidement s'étourdir au milieu de l'orgie.

Des doctrines qui tendraient, je ne dis pas à justifier ou à encourager de pareilles turpitudes, mais simplement à les présenter comme *indifférentes*, me sembleraient jugées par ce seul fait.

Mais c'est ici qu'on est forcé d'admirer ce que peut un bon mouvement, un effort courageux. On sait tout ce que George Sand avait à rétracter. Comment pouvait-il mieux discréditer ses anciennes erreurs, qu'en faisant professer ces mêmes doctrines détestables à une créature aussi

profondément dégradée que l'est *Pulchérie?* En les mettant dans cette bouche impure, il en a fait, hâtons-nous de le dire, pleine et éclatante justice, ainsi que de quelques autres propositions scandaleuses qu'on aurait pu tirer de ses prémisses, et auxquelles il imprime, du même coup, une flétrissure ineffaçable, pour en finir avec son passé.

« L'union de l'homme et de la femme, dit *Pulchérie*, devait être passagère, dans les desseins de la providence; tout s'oppose à leur association, et le changement est une nécessité de leur nature ».

Remarquez, sur ce point, l'accord qui existe entre le Pape St.-Simonien qui « *réglementait* » *l'adultère*, » entre Jacques le *réformateur* du mariage, et la fille publique *Pulchérie :* il est décisif.

Et plus bas elle ajoute : « être amante, cour-
» tisane et mère, trois conditions de la destinée
» de la femme auxquelles nulle femme n'échap-
» pe, soit qu'elle se vende par un marché de
» prostitution, ou par un contrat de mariage ».

Poursuivez, George Sand! Vous réhabilitez glorieusement la sainte institution que, dans vos

jours d'aveuglement, vous avez travaillé à avilir.

Quelle preuve plus convaincante pouvait-il nous offrir de l'abus du *raisonner*, et de la flexibilité avec laquelle le sophisme s'adapte à l'erreur, que de nous montrer la prostituée *raisonnant* son infamie, parvenant à en faire une chose assez belle, assez *spécieuse* pour s'en parer et s'élever, elle la courtisane, au-dessus de la mère de famille? « Comparez-vous, dit-elle à » *Lélia*, les travaux, les douleurs, les héroïsmes d'une mère de famille à ceux d'une prostituée? Quand toutes deux sont aux prises avec » la vie, pensez-vous que celle-là mérite plus » de gloire qui a eu le moins de peine?...... » Mais quoi! mes paroles ne te font donc plus » frémir comme autrefois? Tu ne te soulèves » plus aux hérésies de la débauche, aux impudences de la matière? Reveille-toi donc, *Lélia!* Défends donc la vertu! » Le sombre silence, que garde *Lélia*, met le sceau à l'arrêt de dégradation dont George Sand l'a flétrie; il ne pouvait la faire descendre plus bas.

La vertu! Comment et de quel droit la défendrait-elle? L'a-t-elle jamais comprise, jamais pratiquée? Elle nous a révélé sa vie; son silence devant cette sœur qui la raille insolemment, parce

qu'elle se sent plus qu'elle, n'a rien qui doive nous surprendre. Elle lui laisse poursuivre en paix son apologie du vice ; ces mots : vice, vertu, conscience, sont pour *Lélia* vides de sens désormais ; toutes ses notions ont été faussées, une à une, ébranlées, sapées par la base : le scepticisme a tout remis en question. La *pure*, la *sainte Lélia* est dégradée, au point de ne rien trouver à répondre à la courtisane, « à la stu- » pide et vile organisation, dont elle s'était jadis » éloigné avec dégoût; » elle s'est mise à sa suite!

Combien George Sand constate cruellement l'avilissement dans lequel il l'a jetée, lorsqu'il lui fait dire de sa sœur : « qu'elle a su revêtir le » plaisir, dont elle a fait son Dieu, de poésie et » d'une *chasteté cynique* et courageuse ». L'entendement de *Lélia* s'est troublé ; elle en est au point d'avoir oublié le sens des mots qu'elle emploie ! *Pulchérie* l'a, sinon initiée à sa religion du plaisir, à laquelle elle est destinée, en dépit de ses efforts, à rester à jamais incrédule, du moins convertie à ses *principes*. « Cette loi du » mariage moral dans l'amour, dit *Lélia*, est » aussi folle, aussi dérisoire devant Dieu, que » celle du mariage social l'est maintenant aux » yeux des hommes ».

George Sand nous peint également avec la touche la plus sombre et la plus énergique, avec une vérité qui fait frémir, les ravages que la débauche, et le matérialisme qui en est sorti ont produit sur l'infortuné *Stenio*. Son corps est usé jusqu'à la décrépitude; son intelligence est dévastée, et son cœur flétri a conservé à peine un reste de chaleur et de reconnaissance pour *Trenmor*, pour cet ami qui se dévoue à le sauver! Vous croyez encore surprendre en lui un bon sentiment, un dernier élan généreux... Il va vous détromper; n'en faites honneur qu'à son impuissance.

Il a fallu, certes, que George Sand eût bien fortement la conscience de la pureté de son intention, de l'excellence de ses motifs, pour qu'en écrivant cette scène de rendez-vous entre *Stenio* et la princesse *Claudia*, amenée au pavillon d'*Aphrodise* par sa gouvernante, il n'ait pas craint de se voir faire la terrassante application des paroles de blâme et de mépris, que *Stenio* adresse à l'entremetteuse. Mais il a pu les écrire, ces lignes flétrissantes, sans que la rougeur lui montât au front; ce n'est plus George Sand qui montrerait désormais, à la femme chaste et pure, le chemin de la prostitution!

Pour réfuter d'avance, et d'une manière décisive, les doctrines d'athéisme endurci et de matérialisme abject qu'il fait professer à *Stenio*, dans ses derniers momens, George Sand lui a donné la conscience de sa propre dégradation; il ne lui a laissé que celle-là. Le malheureux repousse toutes les consolations qu'on lui prodigue; il sent qu'il n'en est point qui puissent atteindre jusqu'au fond de l'abyme d'abjection où il rampe. Il va mourir; mais il veut mourir en blasphémant, en reniant Dieu après s'être renié lui-même; il le voyait, alors qu'il était pur, mais son œil s'est voilé à mesure que son cœur s'est corrompu, et, au sein de ces épaisses ténèbres qui se sont faites autour de lui, il ne trouve plus que le désespoir morne et amer. Cette ame, sans grandeur et sans énergie, était au-dessous de l'épreuve dans laquelle les froids dédains de *Lélia* l'ont jetée. L'impure débauche, recevant *Stenio* des bras du spiritualisme, l'a terrassé dans la fange et a brisé en lui tout ressort; il ne se relèvera plus. Mais il emploiera ce qui lui reste de forces à essayer de faire tomber les autres, pour les ravaler à son niveau. Dans son irrémédiable épuisement, il déclame sur « l'homme fort; » impuissant à croire, il prêche l'incrédulité; im-

puissant à jouir, il déifie la jouissance insouciante; impuissant à espérer, il livre au vent les chances de son avenir, et subit, impassible, le malheur et l'opprobre du présent. Placé qu'il est au-dessous du mépris des hommes, il le brave, comme il brave le sien propre. Prêt à mourir martyr de sa foi en lui-même, il se soulève avec effort pour blasphêmer une dernière fois, et jeter encore un peu de cette boue, où il se roule, vers le Dieu qu'il voudrait anéantir avec lui. De pareilles divagations dans une telle bouche, et le suicide qui en est la digne conclusion, sont, pour les lecteurs, sans aucun danger; George Sand l'a senti. Il a dû penser que personne ne prendrait au sérieux ces rêvasseries délirantes d'un maniaque moribond, et qu'en donnant, à son corps la mort dont le matérialisme a déjà frappé son ame, *Stenio* ne ferait exemple pour personne.

Eh bien! sans mon illumination soudaine, j'allais, aveugle que j'étais, jeter là avec dégoût ce livre excellent, et le déclarer digne de compléter la bibliothèque de la veuve *Sainclair* (1)!

Lélia, dont les facultés sont restées troublées depuis sa dégradation, vient prononcer, sur la

(1) Voyez *Clarisse Harlowe*.

froide dépouille du poète qu'elle aima, une sorte de panégyrique, d'hymne funèbre empreint de je ne sais quel caractère de religiosité vague, qui se mêle aux plus étranges aberrations. Elle célèbre cette ame « restée vierge dans un corps prostitué » à toutes les débauches, » et nous montre *Stenio* porté, des bras d'une courtisane, dans le sein de Dieu, après avoir passé par le suicide!!

Lélia accuse la *réalité* d'avoir tué « *Stenio* le » poète, l'homme tout d'imagination; » phrase de panégyrique et qui n'a rien de vrai. *Stenio* n'a connu encore qu'une des faces de la vie humaine, et c'est la pire de toutes; il n'a succombé que sous l'avilissante réalité de la débauche; je me trompe, il a connu en outre, et pour son malheur, l'amour platonique, à lui imposé par l'infirmité de *Lélia.* Des régions de l'empyrée, où il s'enivrait du *nectar idéal*, l'infortuné s'est vu, sans transition, précipiter par elle aux bras d'une prostituée.

Signalons encore cette singulière théorie de l'expiation professée ici par *Lélia.* Expiation qui, selon elle, régénérerait l'homme au milieu de ses désordres, sans sa coopération, sans qu'il en eût même la conscience, D'après *Lélia*, cette expiation n'en serait pas moins efficace

pour purifier le pécheur et l'absoudre devant Dieu. A ses yeux, le désabusement de *Stenio*, et l'abrutissement *volontaire* qui en a été la suite, suffiraient à l'éternelle justice, dégageraient sa responsabilité envers Dieu, et seraient pour lui comme une seconde innocence. Parce que « sa lèvre s'est desséchée, en goûtant » le fruit impur » qu'il a cueilli sciemment; parce qu'une « lumière vengeresse » est venue dessiller ses yeux qu'il s'obstinait à fixer à terre, et qu'un « savoir douloureux et terrible » a succédé aux illusions qu'il se plaisait à nourrir, *Lélia* le déclare « pur et saint, » et ne doute pas que Dieu ne le reçoive, avec elle, dans sa gloire et dans son repos!! On ne peut mieux caractériser d'aussi tristes folies, qu'en disant que c'est du *quiétisme*, moins l'amour de Dieu; l'on sait alors ce qu'il en reste.

La tendance morale, la donnée utile du roman de *Lélia*, se résume et se révèle plus clairement encore, dans les dernières pages de l'ouvrage. Il se termine par une pensée consolante qui repose l'ame, et le lecteur reste, en fermant le livre, sur l'expresssion d'un sentiment chrétien.

Après avoir rendu les derniers devoirs à ses

deux amis, *Trenmor*, prêt à s'en éloigner pour jamais, s'écrie tristement : « Que ferai-je sans » vous dans la vie? A quoi serai-je utile, à qui » m'intéresserai-je? A quoi me serviront ma » sagesse et ma force? Ne vaudrait-il pas mieux » avoir une tombe auprès de ces deux tombes » silencieuses? — Mais, non, *l'expiation n'est* » *pas finie*. . . . . . Il y a partout des hommes qui » luttent et qui souffrent ; il y a partout des » devoirs à remplir, une force à employer et » une destinée à réaliser. . . . .
» . . . . Il regarda le soleil, » ce phare éternel qui lui montrait la terre » d'exil, où il faut agir et marcher, l'immensité » des cieux toujours accessibles à l'espoir de » l'homme, et il se remit en route ».



III.

Il est dur, pour un homme qui a approfondi un sujet et l'a traité *ex professo*, d'avoir à revenir sur ce qu'il a dit, et à avouer une lourde bévue. C'est là ce qui m'arrive; je me vois forcé de reconnaître que je me suis trompé, dans mes conjectures sur le roman de *Lélia*, comme aussi en attribuant, à George Sand, une pensée louable *quelconque*, au sujet de la composition et de la mise au jour de son œuvre. Il s'est au reste pleinement lavé de cette imputation, pour lui si nouvelle, qu'elle en semble en quelque

sorte injurieuse. Ses révélations ne laissent plus de place au doute.

Dans une lettre de lui à Rollinat (1), nous lisons ce qui suit : « Tu me demandes si c'est une comédie que ce livre de *Lélia*, que tu as lu si sérieusement. — Je te répondrai que oui et que non selon les jours. Il y eut des nuits de recueillement, de douleur austère, de résignation enthousiaste, où j'écrivis de fort belles phrases de bonne foi. Il y eut des matinées de fatigue, d'insomnie et de colère, où je me moquai de la veille, et où je pensai tous les blasphêmes que j'écrivis. Il y eut des après-midi d'humeur ironique et facétieuse, où je me plus à faire *Trenmor* le philosophe, plus creux qu'une gourde, plus impossible que le bonheur........ C'était un type dont je me suis moqué plus que tout le monde, et avant tout le monde ; mais ils n'ont pas compris cela. Ils n'ont pas vu que, mettant diverses passions ou diverses opinions sous des traits humains, et étant forcé par la logique de faire paraître aussi la raison humaine, je l'avais été chercher au bagne....... Ce livre,

(1) Revue des deux Mondes, N.° du 1.er Juin 1836, page 534.

si mauvais et si bon, si vrai et si faux, si sérieux et si railleur, est bien certainement le plus profondément, le plus douloureusement, le plus âcrement senti, que cervelle en démence ait jamais produit. »

Ainsi donc, il n'est plus permis d'en douter : *Lélia* blasphémant et maudissant, *Lélia* cuvant son ivresse de spiritualisme aux pieds de la courtisane ; c'est George Sand.

Pulchérie philosophant sur les *héroïques travaux* de sa profession, et se faisant du vice une auréole ; c'est Georges Sand.

Magnus reniant son Dieu en présence du tentateur ; c'est encore Georges Sand.

Stenio cherchant à éteindre son ame dans le matérialisme, et s'efforçant, moribond désespéré, à ébranler la foi d'autrui ; c'est toujours Georges Sand.

Mais *Trenmor* qui croit et qui espère, *Trenmor* qui expie et fait le bien, qui a un but et y marche patiemment ; ce n'est plus George Sand. Celui-ci nous avertit de voir, en lui, la raison humaine qu'il est allé chercher au bagne, pour en faire le plastron de ses *facéties*.

Soit! mes suppositions n'auraient jamais osé se porter jusque-là. Mais voici un aveu d'un abandon encore plus cynique :

« Je suis bien fâché d'avoir écrit ce mauvais livre qu'on appelle *Lélia*, non que je m'en repente, mais parce que je ne peux plus l'écrire, et que ce me serait aujourd'hui un grand soulagement de pouvoir le recommencer » (1).

Gamin, *Gamin!* vous voilà donc pris sur le fait, « salissant les murs d'impures images, y » traçant des inscriptions révoltantes » pour votre soulagement, dites-vous, et pour donner carrière à vos fantaisies déréglées et à votre *humeur facétieuse!* Vous ne trouvez donc rien de mieux à faire, pour tuer le temps, que de tuer la morale publique? Et vous croyez qu'il ne se rencontrera pas enfin quelque honnête passant, ~~pour~~ vous saisir, et vous marquer au front d'une bonne tache d'encre, qui fera crier à votre aspect :

« *Hic niger est, hunc tu......... caveto!* »

Je sais fort bien que vous invoquerez votre qualité d'*artiste* pour décliner la compétence

(1) Lettre à Rollinat, Revue des deux Mondes du 1.er Juin 1836, page 533.

des « Vandales et des Sicambres », ainsi que vous les appelez. Mais ces vieux *Chrétiens*-là ne fléchissaient le genou que devant ce qui était digne d'être adoré. Moi, Vandale du 19.ᵉ siècle, je fais comme eux; je ne prends pas vos *phrases* pour des raisons, et toutes vos subtilités *artistiques* ne parviendront pas à me donner le change. Vous aurez beau crier : l'art pour l'art! L'artiste n'est responsable qu'envers lui-même de son but, de ses moyens, de ses fantaisies et de ses écarts! — Ce n'est pas vrai! Le monde moral ne lui a pas été livré en toute propriété, pour s'y abattre comme un vautour sur sa proie, pour qu'il en use et en abuse à son bon plaisir, et puisse travailler à le bouleverser sans encourir de responsabilité quelconque. Sera-t-il permis à Locuste, qui, elle aussi, se dira artiste, de venir étaler dans nos carrefours, et crier impunément sur le marché son acétate de morphine, sous prétexte de vouloir faire au *bon public* un estomac à la Mithridate (1)? Et le premier venu ne sera-t-il donc pas en droit de renverser ses tréteaux, et de jeter ses paquets au vent? Que si, pour sa défense, elle dit au *juge*

(1) « .... J'ai corrigé ce personnage de *Lélia*, pour en faciliter la digestion au bon public. » Lettre à Rollinat.

que ses poisons lui ont monté à la tête, le *juge*, tout en la plaignant, ne se croira-t-il pas moins tenu en conscience à la condamner ? Et si elle ajoute : qu'il faut que tout le monde vive, ne pourra-t-il pas lui répondre par un mot connu, qui, adressé à un pauvre poète, n'était que froidement cruel, mais qui deviendra équitable et humain, appliqué à l'empoisonneuse?

Dieu me garde de médire de l'art! moi qui en ai vécu intellectuellement, qui lui ai dû quelques-unes de mes plus douces, de mes plus pures jouissances, et de mes consolations les plus efficaces; mais je crois devoir, en son nom, repousser le flétrissant privilége que l'on invoque imprudemment en sa faveur. Oui! l'art est responsable, tout pouvoir l'est aujourd'hui, et c'est lui faire injure que de le déclarer inoffensif dans ses plus déplorables excès, impuissant dans ses efforts les plus généreux. L'art est en soi chose belle, utile et sainte; c'est pour cela même qu'on doit insister plus fortement pour qu'il ne soit pas profané. Affranchi des éternelles lois d'ordre et de moralité, appliqué à un but ignoble et criminel, il se dégrade entre des mains avilies. Dès qu'il perd de vue sa haute mission, il n'est plus qu'un vain hochet, un

objet de frivole amusement, dont on peut dire, comme ce juge des *plaideurs* a dit de la *question* :

« Bon! cela fait toujours passer une heure ou deux. »

Ainsi donc, plein d'un mépris cynique pour ses lecteurs et pour lui-même, un écrivain, en attendant l'époque de son *parti-pris*, viendra, poussé par sa *fantaisie d'artiste*, initier le public aux tristes mystères que recèle son ame dévastée par les passions et l'orgueil; il l'associera au travail de démolition qui se fait en lui, à ses investigations audacieuses et folles, à ses doutes dépravans et désorganisateurs; il soulèvera les questions les plus vitales, les plus brûlantes, pour les laisser en suspens; il mettra à nu, et interrogera les entrailles palpitantes de la société, puis s'en ira sans recoudre la plaie; il ébranlera toutes les vérités fondamentales et conservatrices, lâchera la bride à l'esprit d'égarement et de désordre, aux instincts brutaux et pervers; faussant toutes les notions instinctives, frelatant le vrai, fardant le faux, il pourra, à l'aide de ses sophismes spécieux, de ses déclamations vides, de ses hyperboles outrées, contrister impunément les bons, ébranler les faibles et endurcir les méchans; pour venger son or-

gueil froissé, pour satisfaire ses haines, pour épancher le fiel et la bile dont son cœur déborde, et soulager des souffrances qui sont son ouvrage, le malheureux viendra s'en prendre à la société, et s'attachera, sans relâche, à introduire la perturbation dans le monde des intelligences, dont la règle éternelle lui pèse comme un remords ; et il se flattera, l'artiste, de pouvoir invoquer une immunité quelconque pour d'aussi criminels efforts? Non, non! Dieu et les hommes sont en droit de lui demander un compte rigoureux, et de tout le mal qu'il aura fait, et de tout le bien qu'il aurait pu faire!

Ces réflexions ne s'appliquent pas uniquement à George Sand; sur les pas du lion, roi du désert, accourent des bandes de chacals qui vivent de ses restes et des cadavres qu'il a faits.

« Si j'avais la main pleine de vérités, a dit » Fontenelle, je me garderais de l'ouvrir ». Ah, que sa répugnance eût été bien mieux fondée s'il l'eût eue pleine de doutes! Le doute est un germe empoisonné qui ne porte que des fruits de mort; malheur à qui le sème en se jouant! Trois fois malheur à qui s'attache à le répandre à pleines mains, dans un but détestable; à qui, de propos délibéré, scandalise « un de ces petits » dont il

prépare la chute! Le doute affaiblit, quand il ne le brise pas, le seul appui offert à la faiblesse de l'homme; il rompt, dans sa main, le fil d'Ariane; il obscurcit ou éteint le point lumineux qui le guide au terme de sa carrière d'épreuves et de douleurs. Ployé sous son fardeau, l'infortuné se traîne avec effort jusqu'au moment où, cessant de croire et d'espérer, il se laisse tomber lâchement à terre, pour y ramper dans un désespoir stérile; ou bien, frappé de vertige, il s'élance et s'égare haletant à la poursuite d'un fantôme vain; car il faut un but quelconque à l'activité de l'homme, et le désespoir n'en est pas un. S'il ne tend au ciel, il faut qu'il se ravale à la terre, ne fut-ce que pour s'étourdir et secouer, à force de dégradation, l'importun souvenir de son origine et de sa fin. Le doute le seconde dans cette tâche funeste, et lui aide à descendre. Il lâche la bride à ses passions égoïstes et sauvages, étouffe les instincts plus nobles destinés à leur servir de contre-poids, et tarit la source du dévouement, des hautes pensées, des sentimens généreux; il relâche et rompt les liens qui unissent les hommes en société; il y substitue la méfiance qui éloigne, et la haine qui repousse. En isolant l'homme, il le déprave; il

travaille à détruire l'œuvre de Dieu, et va contre les vues éternelles de sa bonté. Le doute est pareil au *simooun*, à ce vent du désert, qui flétrit, dessèche et corrode tout ce qu'il touche; il énerve l'ame, quand il ne la tue pas : c'est que le doute est un vent de mort qui souffle des déserts de l'intelligence.

Et quel livre, plus que celui de *Lélia*, amas incohérent de saletés, de blasphêmes, de malédictions, de négations et de doutes, est de nature à produire des résultats aussi funestes? Quand a-t-on plus audacieusement attenté aux droits de Dieu, à ceux de l'humanité, en cherchant à ébranler la foi qu'elle a en d'éternelles promesses, en la faisant douter d'elle-même, et de son but, et de sa route? Qui, plus ouvertement que George Sand, s'est acharné à saper la sainte croyance à la vertu, à la dignité de l'homme, à détruire la notion tutélaire du devoir?

Assassin de la société! Pourquoi cette visière qui vous cache? Au moment « *d'éventrer votre » nourrice*, » avez-vous craint, comme ce bourreau masqué d'un Roi, que le frémissement d'horreur, soulevé à votre aspect, ne fit trem-

bler votre main, et ne rendit vos coups moins sûrs?

On s'attriste profondément, en songeant aux ravages qu'a dû produire la publication de *Lélia*, parmi cette foule d'êtres au caractère mou et indécis, à l'imagination mobile, aux passions fougueuses; parmi ces enfans adultes qui vivent au jour le jour, incapables de s'arrêter à aucun principe fixe, comme de s'élever à aucune idée générale; parmi ces hommes blasés, long-temps ballotés sur la mer du doute, impuissans à prendre pied, à gagner le bord, et qui, dans leur incurable découragement, appellent la dernière vague qui va les balayer dans l'abyme; car c'est encore une émotion.

Eh! comment n'en serait-il pas ainsi, lorsque nous voyons l'esprit de vertige dont est frappée *Lélia*, gagner jusqu'aux intelligences élevées, et inspirer, à un grave professeur, des pages pareilles à celles-ci?

« Patience! Voici venir la vraie prêtresse, la
» véritable proie de Dieu. Le sol a tremblé sous
» le pied impétueux de *Lélia*; elle paraît, et d'un
» bond, elle s'est mise à la tête, non pas des
» femmes, mais des hommes. Bacchante in-

» spirée, elle mène, dans le siècle, le chœur
« des intelligences qui la suivent ardemment.
» Poursuis, *Lélia*, poursuis ta marche triom-
» phalement douloureuse : tu t'es dévouée, ne
» fléchis pas! Obéis à ton Dieu. Il t'a envoyée
» après la protestante (Mme. de Staël), et la juive
» (Mme. de Varnhagen), pour être, à la clarté
» du jour, le poète des idées et de l'infini. Les
» voiles ne te conviennent pas, les timidités te
» vont mal. N'abdique pas la sublime effron-
» terie de ton génie. *Renouvelle les lois de*
» *l'amour et de l'hyménée.* Chante! ne pleure
» pas, et, loin de te laisser consumer par le
» feu divin que recèlent tes flancs, verse-le sur
» le monde (1)! »

Les œuvres de George Sand resteront comme un monument caractéristique de cette licence, de cette anarchie morale qui suit les révolutions subites et violentes. A ces époques de fièvre et de délire, les esprits impatiens de tout frein, aspirent à s'élancer dans mille directions divergentes, à s'égarer dans l'espace à la poursuite de l'inconnu, à la recherche d'émotions nouvelles. Le relâchement momentané du lien social entraîne, comme conséquence nécessaire, l'éman-

(1) *Au-delà du Rhin*, par M. Lerminier.

cipation de ces individualités inquiètes, incompatibles avec la règle. Avides de destructions, de rénovations et de mouvement, ces intelligences aventureuses se laissent emporter bien au-delà des bornes du possible. Perdues dans les espaces incommensurables du monde idéal, elles ne peuvent plus ni se diriger, ni s'arrêter, et cherchent en vain un point stable où poser le pied. Elles planent, s'élèvent et planent encore; mais bientôt fatiguée de ces inutiles efforts, leur aile s'engourdit, s'arrête, et les infortunés retombent meurtris sur cette terre des réalités. C'est qu'il ne fut donné qu'à l'ange déchu que chanta Milton, de traverser le chaos d'un vol sûr et infatigable, et de reprendre son essor dans le *vide*.

Au reste, je trouve la condamnation de George Sand clairement formulée par lui-même, dans une de ses *lettres d'un voyageur*. « Est-ce un » crime de dire tout son chagrin, tout son » ennui? Est-ce vertu de le cacher? — Peut- » être. — De se taire? — Oui (1)! »

Il n'est, certes, rien de plus explicite, et toutes les arguties que George Sand a entassées

(1) Revue des deux Mondes du 1.er Juin 1836, page 536.

ailleurs, ne sauraient atténuer l'effet d'une pareille déclaration. Dans cette même lettre à Rollinat, il se vante pourtant de la publication de *Lélia*, comme « de l'acte le plus courageux, » le plus loyal » qu'il ait fait de sa vie. Triste courage que celui qui court au-devant d'une réprobation méritée! Etrange loyauté que celle qui consiste à inoculer, à ses frères, le mal dont on se sent mourir!

Mais, George Sand a la conscience tranquille sur ce point. « Ses livres n'ayant jamais conclu, » n'ont pu faire, selon lui, ni bien ni mal à » personne ». Qu'a produit, demande-t-il quelque part, « cette force d'ame qui m'a fait repousser le joug de l'opinion et des lois humaines? A quoi les ai-je fait servir? Qui m'a écouté, qui m'a cru? Qui a vécu de ma pensée? Qui, à ma parole, s'est levé, pour marcher dans *la voie droite et superbe*, où je voulais voir aller le monde? — Personne! » répond-il avec découragement.

George Sand se trompe; moi je vois de malheureuses femmes, que l'influence pernicieuse de ses écrits a poussées à l'oubli de leurs devoirs, ou affermies dans l'habitude du mal; je vois un grand nombre *d'individus* déclassés, mécontens de tout parce qu'ils sont mécontens d'eux-

mêmes, auxquels il a communiqué sa rage contre l'ordre social et la race humaine, qu'il a contribué à éloigner, ou à tenir loin de Dieu; je vois plus d'un *Stenio* qu'il a abruti, en le jetant dans la débauche et le matérialisme; plus d'une *Pulchérie* éhontée, à laquelle il a fait relever la tête; enfin, j'entends les habitués du bagne, « ces » hommes pleins de puissance, » aux indomptables passions, s'écrier, d'un air de triomphe : Et nous aussi, nous avons notre moraliste!

L'auteur de *Jacques* et de *Lélia* s'élève, avec force, contre un vice détestable, l'hypocrisie. Tous les hommes de bien s'associeront à son indignation, mais ils seraient plus disposés à lui en savoir gré peut-être, s'ils le voyaient frapper parfois, d'une réprobation sévère, un autre vice non moins odieux, et au fond, tout aussi digne de mépris. Je veux dire l'audace effrontée et le cynisme impudent qui ne savent plus rougir, et vont bravant l'opinion, en tout état de cause. George Sand, et il est aisé de s'en convaincre, est, moins qu'un autre, à l'épreuve de cette séduction qu'exerce, sur les êtres à imagination vive, tout ce qui porte une apparence quelconque, un faux-semblant de force et de grandeur. C'est ce dangereux travers d'esprit qui

fait les fanfarons de crimes et les fanfarons de vices.

Il semble étonnant, au premier abord, que George Sand ne se soit pas associé, dans le temps, aux disciples de Saint-Simon, dont il a dit : « qu'ils allaient d'emblée au sublime et » terrible but du partage des biens. (Dieu les » protège!) » Les idées du *Père* Enfantin sur le mariage, son abolition de la famille et de la propriété étaient de nature à le séduire; mais il y avait encore là quelque ombre de religion; du moins les fils de Saint-Simon proclamaient hautement l'intention de *relier*; George Sand, lui, n'a de penchans que pour *délier*, et les nœuds trop difficiles à débrouiller, il les tranche résolument du glaive de sa parole. Puis, les St.-Simoniens admettaient une autorité, une hiérarchie; ils imposaient une règle, un sacrifice permanent de la liberté de l'individu, et du *moi*. Ajoutons que leur association reposait sur une idée toute chrétienne : l'amour et le dévouement *pour tous*. En outre, cette ruche de *travailleurs* devait paraître bien mesquine, bien prosaïque à une ame aussi *artiste* que celle de George Sand; ouvrier excellent pour aller *à la sape*,

il ne valait rien pour un travail quelconque de reconstruction. Et enfin l'on s'occupait, à Menil-montant, à *réhabiliter* l'art, en le dirigeant vers un but d'utilité et de moralité *telle quelle*. A mon sens, il n'y a donc plus lieu d'être surpris de ce que George Sand n'ait pas brigué l'honneur de compléter la Papauté Saint-Simonienne.

Bien mieux, je conçois à merveille comment un de ses amis politiques, républicain austère et consciencieux, a pu le déclarer *digne de mort*, en raison de l'action *dissolvante* de ses écrits et de son indisciplinable nature de *voyou*. Ce républicain-là, dans son patriotisme *à la Brutus*, a prouvé du moins qu'il avait des idées sociales, et je lui promets ma voix pour la présidence, le cas échéant. Il est curieux de voir, par quels faux-fuyans de *rouerie* artistique, George Sand essaie de se soutraire à l'effet de cette condamnation morale, qui semble l'avoir désagréablement affecté. Il veut bien renier toute sympathie pour la race humaine, mais il trouve mauvais qu'on le prenne au mot, qu'on le juge à l'œuvre; il n'aime pas à se voir ainsi retranché, comme un membre inutile ou dangereux, de la société future, de cette « *jeune* » *Sion* » à laquelle il s'est rallié, comme « à la

» plus belle des causes dont il ne se soucie
» pas » (1).

Ceci m'amène à des considérations que je n'énoncerai qu'avec une extrême réserve.

Il est une chose qui me frappe dans les romans de George Sand : c'est une certaine sécheresse, une sorte de froid contagieux qui me gagne, et m'en rend la lecture pénible. Son style pur, poli, brillant, transparent comme un beau marbre, ne me semble pas rayonner de cette chaleur pénétrante et expansive qui distingue si éminemment celui de Rousseau, de Bernardin de St.-Pierre, etc. ; moyen puissant à l'aide duquel ces écrivains, que j'appellerai complets, savent émouvoir l'ame de leurs lecteurs, et la fondent ainsi qu'une cire molle prête à recevoir leur empreinte. George Sand n'aurait-il, en dernière analyse, que prodigieusement d'esprit et d'imagination? Toute sa chaleur, toute sa passion seraient-elles dans sa tête ? J'hésite à le dire, mais la vraie sensibilité me paraît chez lui bien rare, et l'absence en est mal déguisée par cette émotion fébrile dont palpite son style. Tout, sous la plume de George Sand, tourne

(1) Voyez sa lettre à Everard.

naturellement à la phrase, à la déclamation ; c'est la pente habituelle de son talent, et, à mes yeux, l'homme s'efface trop fréquemment derrière l'artiste. Je ne connais guères que le délicieux roman d'*André*, auquel cette observation ne soit pas applicable.

Après avoir fermé un livre de George Sand, il ne m'en reste ni une pensée rafraîchissante dans l'esprit, ni une impression douce dans l'ame, et j'éprouve, à l'égard de cet écrivain, quelque chose du malaise que Pygmalion éprouvait sans doute auprès de Galathée. En dépit de son enthousiasme, il devait toujours sentir qu'il avait affaire à du marbre, et s'apercevoir que l'objet de son culte d'artiste n'était pas « fait de » chair humaine ». Peut-être cette impression m'est-elle toute personnelle ; je le souhaite : car si elle était générale, l'auteur de *Jacques* et de *Lélia* ne serait plus que profondément à plaindre. Ne ressentant pour lui qu'une faible sympathie, nous serions amenés à en conclure, que c'est parce qu'il n'en éprouve *réellement* aucune pour la race humaine. Dès-lors, son morne désespoir, son complet et irrémédiable isolement, ce vide affreux qui s'est fait autour de lui et en lui, vide que rien ne suffit à combler, seraient

à la fois constatés et expliqués. Retranché de la communion de ses semblables, mis au ban de l'humanité comme atteint d'une sorte de lèpre morale, l'infortuné pourrait s'écrier avec Byron, dans l'amertume de son ame :

« *This is to be alone!* »

Ah! c'est là être seul!

Fasse le ciel qu'il n'en soit pas ainsi!

Envisagé de haut, et abstraction faite des circonstances extérieures qui n'ont agi qu'indirectement sur lui, George Sand m'apparaît comme une grande victime, qu'il a immolée lui-même sur l'autel de son orgueil. Ce n'est ni à Dieu, ni à la société, ni aux hommes qu'il est en droit de s'en prendre, dans sa longue et douloureuse agonie. Ce n'est point contre eux qu'il doit lancer ainsi, en maudissant et en blasphémant, les gouttes de ce sang qui coule à flot des blessures qu'il s'est faites. Si George Sand fut coupable envers ses frères, combien n'est-il pas plus coupable encore envers lui-même! Ah! plaignons l'infortuné; ne lui rendons pas le mal pour le mal, et gardons-nous de le maudire! La main de Dieu s'est étendue sur lui; déjà l'expiation a commencé. L'influence régénératrice

du malheur qu'on *accepte* s'est déjà fait sentir, et a porté ses fruits. George Sand a frémi d'épouvante en promenant son regard sur les ruines dont il s'est environné, et en le ramenant sur lui-même.

Qu'est-il, hélas! sinon une ruine vivante, un temple dévasté que la sombre verdure du lierre pare encore d'une menteuse apparence de jeunesse et de fraîcheur? Les ténèbres ont voilé le sanctuaire d'où le Dieu s'est retiré; la tempête s'engouffre sous ces arceaux à demi-rompus, sous ces voûtes qui chancellent; parfois, l'éclair les sillonne de sinistres lueurs, qui permettent d'en apercevoir la noble et imposante structure. Leurs sombres profondeurs recèlent des mystères redoutables, des choses qui semblent ne pas appartenir à ce monde. De lugubres fantômes, des formes radieuses, évoquées tour à tour, y apparaissent, s'y rencontrent et s'y poursuivent. On dirait que les esprits de ténèbres et les anges du Seigneur s'y disputent la possession de quelque inestimable trésor; on croit assister à la lutte. On entend des imprécations, d'affreux blasphêmes, entremêlés de cris d'angoisses, et de gémissemens tristes à glacer le sang dans le cœur. A ces bruits confus et

ineffables, succède, par intervalles, un épouvantable silence de mort.... Mais la lutte touche à son terme; du milieu de ces voix tumultueuses, s'élèvent et dominent des paroles de foi et d'espérance, d'ardentes aspirations qui se confondent avec le chœur des esprits célestes, dont l'hymne de triomphe éclate, et, s'affaiblissant par degrés, monte et se perd dans les cieux.



DEUXIÈME PARTIE.

LE DIEU INCONNU.

« .... Cœlumque tueri »
» jussit....... »

Ovide.

LE

DIEU INCONNU.

I.

La partie la plus pénible, la plus douloureuse de ma tâche, la voici enfin accomplie. Il me tardait, plus encore qu'au lecteur, d'en avoir fini avec elle ; il est si cruel de devoir constamment se tenir en garde contre le prestige du génie, et d'être contraint à flétrir, quand on voudrait pouvoir admirer toujours ! mais le mal

que George Sand m'a fait à l'ame, en me traînant au travers de ce ramas d'impuretés, de sophisme corrupteurs, de coupables et dangereuses folies, il lui est donné de me le faire oublier; lui seul le peut, car il possède la lance merveilleuse que la poétique antiquité a prêtée à Achille : il guérira les blessures qu'il a faites.

George Sand est, par excellence, l'être multiple, ondoyant et divers, que nous saluons du nom de poète. Il en a l'organisation si riche, si mobile, si délicatement exquise, et il n'est rien de bon, de grand, de généreux, qui n'existât en germe dans cette ame d'élite. Mais que George Sand a payé chèrement l'auréole dont rayonne son front, qui a reçu la double consécration du génie et de l'infortune! En étudiant sa vie, quiconque a des entrailles, ne peut se défendre de ressentir, pour lui, une douloureuse et irrésistible sympathie. Esprit de lumière égaré loin de sa route, il s'est débattu avec effort dans une sphère qui n'était point la sienne, et l'on peut dire de lui, comme Lamartine a dit de Byron :

« Tout homme, en le voyant, reconnaît dans ses yeux,
» Un rayon éclipsé de la splendeur des cieux. »

Non, George Sand! l'égarement, le vertige et le désespoir ne pouvaient être long-temps votre partage. Si la main de Dieu s'est appesantie sur vous, son œil paternel n'a point cessé de vous suivre dans votre course errante; vous n'avez pas souffert en vain, et déjà vous pouvez vous faire l'application de ces belles paroles de *Lélia* : « .... C'est toi seule, ô douleur sublime! qui nous rappelles au sentiment de notre dignité; c'est toi qui nous mets à part, et nous places, brebis du désert, sous la main du Pasteur céleste qui nous regarde, nous plaint, en attendant qu'il nous console ».

La lecture des ouvrages de George Sand, et surtout celle de ses *lettres d'un voyageur*, nous apprend qu'il a dû souffrir immensément. Mais il y a lieu de rappeler ici une vérité, que j'ai trouvé indiquée plus d'une fois dans ses écrits; (car, quelle est celle des grandes vérités, religieuses ou sociales, que cette lumineuse intelligence, que cette ame fourvoyée n'ait pas saluée et maudite tour à tour?) Cette vérité, la voici : c'est que le malheur n'élève l'homme, qu'autant qu'il s'y résigne; autrement, loin de l'améliorer, il le dégrade. Le malheur *non accepté* a exercé,

sur George Sand, la plus fatale influence; il a achevé ce que l'amour et le désabusement avaient commencé, et l'a isolé de plus en plus. Son souffle délétère a étouffé momentanément, dans cette ame ulcérée, pleine de murmures et de révoltes, bien des germes précieux, et développé bien des penchans mauvais.

Néanmoins, j'en ai acquis la conviction intime et réfléchie; l'auteur de *Lélia* et de *Jacques* vaut mieux que ses livres, et l'œuvre a calomnié l'écrivain. C'est pour moi un devoir que de le proclamer; George Sand ne faillira pas à la preuve.

Puisque j'ai puisé, dans ses écrits, mes chefs d'accusation, l'équité me commande d'y rechercher également les faits à décharge, et les circonstances atténuantes. J'aurai donc l'occasion de citer beaucoup; mais personne, je pense, ne s'en plaindra. Mon rôle désormais est de m'effacer le plus possible, de montrer George Sand travaillant à se dégager de son passé; de recueillir ses paroles, ses actes, et d'en faire ressortir toute la portée. Qui peut, en effet, nous révéler George Sand mieux que George Sand lui-même, et par qui, l'auteur de

Jacques et de *Lélia* peut-il être plus efficacement réhabilité, que par l'auteur du *Dieu inconnu?*

J'hésiterai d'autant moins à faire largement usage des *lettres d'un voyageur*, qu'à ma grande surprise, je me suis convaincu que, sur dix des lecteurs de George Sand, il n'y en a pas plus d'un qui les ait lues, et, de ceux-ci encore, on peut dire qu'il n'en est peut-être *qu'un sur dix* qui sache bien ce qu'elles contiennent. Le long intervalle qui en a séparé la publication, la manière *digressive* de l'auteur, et j'ajouterai ses longueurs qui font que l'intérêt y languit parfois, et que le fil s'y rompt fréquemment, tout cela explique le peu d'importance *relative* que le public a attaché à ses lettres, qui pourtant en ont une bien grande, comme études psychologiques d'abord, puis sous le rapport auto-biographique. Beaucoup de lecteurs ne les ont point prises pour ce qu'elles sont; je veux dire pour la peinture d'une situation réelle, et n'y ont vu que du style et de la *rouerie* d'artiste. Si jusqu'ici George Sand a été incomplètement, et par conséquent mal jugé, c'est faute d'avoir été connu. Ses écrits les plus propres à le diffamer sont entre les mains de tout le monde; c'est

donc justice, que d'appeler aussi l'attention sur ceux qui sont de nature à le réintégrer dans l'estime des gens de bien.

Je sens que, pour cette partie de mon travail, l'indulgence du lecteur m'est plus que jamais nécessaire. En traitant la première, j'avais pour moi l'avantage immense du terrain, et puis j'étais soutenu par la chaleur de la lutte. L'indignation a dicté plus d'un de mes paragraphes; et, à l'émotion qui faisait trembler ma main, je pressentais que j'allais convaincre. Je ne suis plus placé dans des conditions aussi favorables, et il me faut désormais affronter, par devoir, une comparaison écrasante. Je sais tout ce qu'il y a de périlleux pour moi à mettre, en regard de mon pauvre style d'*homme de tous les jours* (1), ces magnifiques formes de langage si pleines, si variées, si riches de couleur et d'inspiration, si puissantes en un mot. Mais qu'importe après tout, pourvu que je réussisse à accomplir ma tâche?

Le nautonnier obscur, dont le frèle esquif portait César et sa fortune, n'élevait pas ses prétentions bien haut; il ramait laborieusement,

(1) De l'anglais : *an every-day man.*

l'œil fixé vers le port, et n'aspirant à rien de plus qu'à déposer, sain et sauf sur la terre ferme, son glorieux passager.

Le *Dieu inconnu*, cette œuvre digne d'attention à tant d'égards, marque, dans l'existence de George Sand, une phase différente, une ère nouvelle. Mais ses premiers pas dans cette voie de retour, où nous le voyons engagé, datent d'une époque antérieure. Ce sont les lettres au *Malgache*, à *Everard* qui nous révèlent les premiers symptômes de l'importante modification, de cette sorte de transformation morale qu'a subie l'auteur de *Lélia*; dans ces lettres, qui embrassent un espace de deux années, on suit la marche progressive du travail qui s'est opéré dans l'ame de l'écrivain. On le voit passer, des derniers paroxismes du désespoir, de ses projets arrêtés de suicide, à cet état plus calme, à cette sorte de détente morale qui précède la résignation. L'ange tombé va se relever; l'espérance et la foi le soutiennent dans son nouvel essor, et sa prière, de plus en plus fervente, monte, ainsi qu'un encens purifié, jusqu'au trône du Dieu qui pardonne et qui console. Après nous avoir montré, dans les premières

lettres, « jusqu'où peut aller le découragement et le doute, » George Sand nous apprend, dans les dernières, « comment on retrouve la force et l'espoir ».

N'en doutez pas, George Sand! elles sont arrivées à leur adresse, ces lettres que vous avez publiées pour vos *amis inconnus*. De leur part, les appels sympathiques ne vous manqueront pas; s'ils ont eu, pour vos erreurs, des paroles sévères, des larmes pour votre infortune, ils auront aussi des encouragemens pour vos efforts, et des acclamations de joie pour votre retour au bien.

La publication de ces lettres *confidentielles* est due à un sentiment louable et consciencieux, qui déjà marque un progrès réel. Ce n'est point pour faire parade de ses souffrances, ou pour soulager, comme dans *Lélia*, son cœur bourrelé et son cerveau délirant, aux dépens de tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes, que George Sand a livré au public « ces monumens de tendresse et de douleur ». Son but et ses motifs étaient d'un ordre plus élevé; pour cette fois, il s'est proposé d'être *utile*, en apprenant « à ceux qui errent encore dans l'orage et dans

la nuit, de quelles perplexités on peut sortir, de quels abîmes on peut voir l'issue. Ils sauront, ajoute-t-il, que j'ai été aussi perdu, aussi épouvanté, aussi fatigué qu'ils le sont, et le cri d'une voix amie, qui les appelle du haut de la première colline, en commençant à gravir la montagne immense, leur donnera, j'espère, un peu de confiance et de soulagement ».

Dans ces épanchemens intimes, George Sand nous fait voir à nu son cœur « usé, désolé, » écrasé sous le poids d'une incommensurable douleur, et incapable de battre plus long-temps. On sent que pour lui *la vie ne ment plus*, selon la belle parole du poète; revenu des illusions qui l'ont si long-temps abusé, il s'écrie douloureusement : « le bonheur! c'est un mot ridicule, qui ne représente qu'une idée vague comme un rêve ». Ici plus de fiction, plus d'ambiguité, plus de phrases; c'est bien là de la vie réelle. Aussi, qu'ils sont déchirans les cris d'angoisse qui s'échappent de cette ame oppressée! On dirait le râle d'un mourant. De quelle affectueuse et puissante sympathie ils pénètrent l'ame du lecteur! Ecoutez l'infortuné et ses aveux, hélas!

trop tardifs : « Il se peut que j'aie le cœur fatigué et l'esprit abusé par une vie aventureuse et des idées fausses ; mais j'en meurs, vois-tu, et il ne s'agit plus, pour ceux qui m'aiment, que de me conduire doucement à ma tombe ». Ah! béni soit ce « bon vieux *Malgache*, » dont l'amitié compatissante a su arrêter George Sand sur cette pente fatale, et le rattacher à la vie par le plus fort de tous les liens : celui de l'amour paternel, « cette affection d'instinct, la seule que la réflexion désespérante ne puisse ébranler! »

Spectacle fécond en utiles enseignemens! L'auteur de *Lélia*, le désespoir dans l'ame, en proie au découragement le plus irrémédiable, dévoré de l'horrible soif du suicide, ayant en vain tenté de se cramponner à tout, impuissant à supporter plus long-temps le poids d'une existence qui l'écrase, George Sand puise, dans l'accomplissement d'un *devoir*, la force de vivre ; il s'est relevé, a repris son fardeau, et, résigné désormais à la vie expiatoire, il le porte *vaillamment*. Il a cessé d'errer, de se traîner ; il marche, il s'avance vers le but, que son œil dessillé a su distinguer enfin, et qu'il ne perdra plus de vue. En vertu d'une irrésistible loi d'attraction, cette

âme d'élite s'est tournée vers Dieu, vers la règle éternelle, comme l'aiguille aimantée, après quelques oscillations dernières, se tourne invariablement vers le pôle. George Sand n'attache plus son regard avide et rêveur sur le vague horizon, « cette patrie des ames inquiètes; » il est entré, d'un pas ferme et résolu, dans les chemins battus de la vie de tous, dans l'accomplissement patient des devoirs *réels*, dans la consciencieuse abnégation du dévouement à froid.

Il est peu de lectures qui m'aient aussi fortement attaché, aussi profondément ému que celle des *lettres au Malgache*; jamais je n'avais ressenti si vivement, à quel point le malheur est chose inviolable et sacrée, ni mieux compris ce qu'il y avait de vrai au fond de cette vénération superstitieuse, dont les anciens entouraient les grands chênes frappés de la foudre. Je n'ai plus pensé aux affreuses doctrines, aux négations pervertissantes que George Sand s'est plu à propager; en présence du mal qu'il s'est fait à lui même, j'ai *momentanément* oublié celui qu'il a dû faire à tant d'autres. L'aspect de cette poignante infortune m'a saisi d'une compassion

profonde, compassion pleine de respect et d'amour, dont l'expression ne saurait rien avoir de blessant pour l'être qui en est l'objet.

Jetée, par sa faute, *en dehors* des voies providentielles, cette pauvre ame a erré dans les *ténèbres extérieures*, ténèbres redoutables, où il y a des pleurs et des grincemens de dents. Tout l'a abandonnée, tout ce qui est de la terre lui a fait défaut; du fond de son angoisse, elle a crié vers le Seigneur, et le Seigneur lui a envoyé ses anges, comme jadis à Agar. Ils ont revêtu la figure de deux beaux enfans, de ceux de George Sand, et c'est leur voix chérie, leur voix tutélaire qui l'a ramené dans sa route.

A l'aide des « lueurs plus vives, que l'ame de l'écrivain a jetées, à son insu, dans ces lettres, » essayons de pénétrer plus avant dans les détails de cette situation étrangement désespérée. Une telle étude est instructive au plus haut degré; elle m'attache, quant à moi, d'un intérêt terrible comme le spectacle d'une opération douloureuse, dont dépend la vie du patient. « Ce dégoût de tout, demande George Sand, cet ennui dévorant qui succède à mes plus vives jouissances, est-ce une maladie de

mon cerveau, ou un résultat de ma destinée? » C'est l'un et l'autre; mais ajoutons que cette maladie, mortelle pour plusieurs, George Sand a travaillé, par tous les moyens, à en développer le principe; que ce résultat *évitable* de sa destinée, c'est lui qui l'a préparé. Les souffrances dont il se plaint se trouvent à la fois expliquées et caractérisées, dans plus d'un passage de *Lélia*. « Vous offrez, dit *Stenio*, le type de l'indicible souffrance où l'esprit de recherche a jeté l'homme; vous personnifiez, avec votre tristesse, votre ennui et votre scepticisme, l'excès de douleur produit par l'abus de la pensée ». *Lélia* nous a appris, en outre, par le récit de sa vie, comment on arrive à ce résultat fatal; ce n'était pas là du roman.

Avant que de sortir vainqueur de son duel à mort avec le désespoir, George Sand a eu à passer par bien des alternatives de force et de découragement. Dans un de ses paroxismes d'atonie morale, il s'écrie : « Je n'en suis pas à espérer de pouvoir vivre. Je borne, pour le moment, toute mon ambition à mourir calme, et à ne pas être forcé de blasphêmer à ma dernière heure ». Puis il ajoute, inspiré par

un pressentiment prophétique : « Ah! si Dieu est bon, il donnera au moins à mon ame un an de repos; et qui sait ce que c'est que le repos, *et quel renouvellement il peut opérer dans une intelligence?* » Enfin la voilà arrivée pour lui l'époque, à laquelle ce repos est susceptible de s'acquérir par la réflexion et la volonté ». C'est son ami le *Malgache*, « l'homme sage et fort, » qui lui en donne l'assurance. Et néanmoins, nous voyons l'infortuné, toujours obsédé des souvenirs de son existence passée, s'oublier parfois jusqu'à lui demander le bonheur, et le questionner avec insistance, afin d'apprendre de lui s'il l'a trouvé ici-bas. George Sand s'efforce encore de se cramponner à une espérance terrestre, et les illusions qui l'ont abusé ne sont point évanouies sans retour. « N'y a-t-il pas à ton chevet, écrit-il au *Malgache*, un démon sous la forme d'un ange, qui te crie : l'amour, l'amour! le bonheur, la vie, la jeunesse! ô mon ami! passes-tu des nuits entières à pleurer tes rêves, et à te dire je n'ai pas été heureux? »

De même qu'Israël après sa délivrance, George Sand tourne encore un œil de regret

vers la terre de servitude; il voudrait revenir aux rudes travaux que lui imposaient ses maîtres, et soupire, dans son dénuement, après les alimens misérables dont ils les payaient.

« Ai-je horriblement raison de détester la vie ? demande-t-il plus loin; ai-je criminellement tort de ne pas l'accepter? » L'existence nouvelle, dans laquelle George Sand a eu le courage d'entrer, a résolu affirmativement cette seconde question. Elle est une réparation éclatante pour la coupable pensée du suicide, qu'il a quelque temps nourrie, et dont il a fait l'apologie dans ses ouvrages. Il ajoute : « mettons de côté la question *sociale*; » comme si, dans aucun cas, la chose était faisable en *bonne* conscience? Maintenant que George Sand s'est retrouvé lui-même, je puis, au nom de la société, lui adresser cette question avec confiance, sûr qu'il se prononcera pour la négative.

Mais peu à peu les dernières fumées de l'ivresse se dissipent; le calme renaît dans l'ame dévastée de George Sand, et le bruit que lui faisaient les tumultueuses passions, le désespoir délirant, les vains regrets, s'appaise et s'éloigne.

L'amour paternel a parlé, la nature a repris ses droits; Dieu ne tardera pas à recouvrer les siens. « Mes enfans, dit George Sand, me font encore beaucoup de mal, au milieu du bonheur qu'ils me donnent; ce sont mes maîtres, les liens sacrés qui m'attachent à la vie, à une vie odieuse. Je voudrais les briser, ces liens terribles, mais la peur du remords me retient ».

Certains passages de ces lettres vont à l'ame, et il est impossible de les lire sans émotion. De ce nombre est la description de la course pénible, que fait George Sand au travers d'une terre labourée, en portant sa fille sur ses épaules. L'espèce de délassement moral, que lui procure momentanément cette fatigue physique; le contraste de la gaité bruyante qui l'entoure, avec « la tristesse qui le ronge et l'accablement qui l'écrase; » les purs et rians souvenirs à l'aide desquels il se « rejette dans le passé, » et savoure la douceur de « cette illusion imbécille; » ce rêve reposant, dont le réveil va lui être si amer; tout, jusqu'à l'insouciante sécurité du vieux chien de la maison, concourt à faire, de cette scène, une des choses les plus tristement touchantes que je me rappelle avoir lues.

Il n'en est pas ainsi des tête-à-tête de George Sand avec *Rollinat*, dont la morne et muette sympathie n'est que trop bien d'accord avec les projets funestes que roule son cerveau malade. Il me semble voir en lui la pensée du suicide qui s'est incarnée, pour assiéger cette « ame moribonde, » et la pousser à consommer ce dernier acte de démence, que dis-je! cet acte le plus criminel de tous, lorsqu'il est accompli de sang-froid. Que j'aime bien mieux voir l'infortuné auprès de cet autre ami non moins compatissant, non moins dévoué, auquel il dit : « tu es religieux toi, *Malgache* ». Puis il ajoute : « et moi aussi, je crois ». En ceci George Sand ne s'abuse pas; quelles que soient les fautes et les erreurs auxquelles l'ont poussé les passions et l'orgueil, on ne peut nier du moins que le sentiment religieux, sans lequel il n'est pas d'organisation complète, n'ait dans son ame de profondes racines. Ce mot : Dieu, revient trop souvent sous sa plume, pour n'être que de pur remplissage ; la grande pensée de la divinité semble avoir été en tout temps, pour lui, comme une idée fixe; idée tour à tour douce ou importune, consolante ou vengeresse, selon les diverses phases de sa vie orageuse. La chaîne par

laquelle Dieu le tenait, était, suivant l'expression de Schiller, *longue, mais irruptible.*

Quel vrai sentiment chrétien respire déjà dans les lignes suivantes, écrites alors même qu'il était en proie au plus profond découragement! « Ce bien que je fais sans enthousiasme et même sans plaisir; ces devoirs que j'accomplis sans satisfaction puérile, et sans espoir d'en retirer aucun soulagement, c'est un sacrifice plus austère, et peut-être plus grand devant Dieu, que les ardentes offrandes d'un cœur plus jeune et plus heureux. . . . .
. . . .
A mon insu, l'amour du bien refleurit, en moi, sur les plus sombres ruines. O mon Dieu! s'il pouvait me tomber, de votre sein paternel, une conviction, une volonté, un désir seulement ».

Le moment n'en est pas venu; sur les débris de sa foi et de sa volonté domine encore l'orgueil, nous avoue-t-il. « L'orgueil saignant, altier et debout, sous les plaies et les souillures dont on s'est efforcé de le couvrir ». C'est lui qui entretient les illusions que

George Sand se fait, sur l'emploi déplorable « de cette force qui était en lui, et que la société repousse, comme une source d'erreurs et de crimes ». C'est l'orgueil qui lui aide encore à se faire une fausse conscience, à se croire pur, injustement calomnié, et qui l'empêche d'accepter, en expiation de son passé, « les mensonges dégoûtans, les soupçons monstrueux et stupides, les récits extravagans et infects dont on s'est efforcé de le souiller ».

Mais du moins George Sand a cessé de blasphêmer et de maudire : c'est déjà un grand pas, un progrès immense; et puis il a renoncé à trouver, en lui-même, l'appui dont il a besoin; il va chercher enfin l'espoir et la force, là où tout cœur droit est assuré de les trouver, dans la prière. « Lorsque les hommes, dit-il, se sont fait entre eux tout le mal dont ils sont capables; lorsque l'homme s'est permis, à lui-même, toute la douleur qu'il peut supporter, l'incréé, l'infini, le Dieu vient à l'aide de la créature et la renouvelle, il la réchauffe d'un rayon du soleil éternel. Quand nous avons invoqué en vain tout ce que nous connaissons, le sentiment de la faiblesse humaine

nous jette à genoux devant le grand inconnu qui appaise et qui console ».

Vient ensuite cette admirable *prière d'une matinée de printemps* (1), dont j'extrairai quelques passages pour la consolation des ames aimantes, et pour l'utilité des ames fourvoyées.

« . . . .
Mon Dieu! si j'écoutais bien ta voix, ta voix sublime qui parle, à toute la nature, une langue universelle; si je ne fermais pas une oreille stupide à cette grande parole de vie qui m'est criée par toute la création, mon ame s'élancerait dans l'espoir et dans l'avenir, comme l'hirondelle, qui ne demande à la providence que ce qu'elle lui doit, s'élance dans l'espace et dans la brise. Parle-moi donc, ô providence! je t'écoute à genoux; parle-moi par tous tes organes...... Aide-moi à vivre ».

Tant que George Sand a demandé, à la providence, *plus qu'elle ne lui devait*, ses vœux non réalisés sont retombés, comme le rocher de Sisyphe, sur son cœur insatiable. Mais aussitôt que, du fond de son angoisse et de sa misère,

(1) Revue des deux Mondes, du 1.er Juin 1836, page 537.

il a invoqué Dieu à son aide, le secours ne s'est pas fait attendre, et George Sand a trouvé, « selon les lois de la providence, le remède auprès de la blessure ».

« Le miracle s'opéra, continue-t-il: la mère, la providence prit, dans ses bras, l'enfant prodigue si long-temps oublieux de son amour. Ce retour à la résignation, à la patience, à la *bienveillance* fera le sujet d'un récit que je veux, *que je dois* mettre sous vos yeux, ô vous, qui souffrez ce que j'ai souffert, qui buvez le calice que j'ai vidé! . . . .

. . . .

L'embrassement divin d'une puissance inconnue est venu saisir mon ame; mais, pour vous faire entrer dans cette nouvelle phase de ma destinée, il me faut la puissance d'analyse qui manque encore à ces instincts impérieux d'une foi renaissante. J'ignore comment le Paraclet est descendu à ma voix. . . . . . Je vous le dirai. Aujourd'hui, ce que je sais seulement, c'est que toute plainte amère vient de l'orgueil exagéré. . . . .

. . . .

C'est que celui, que le souffle bienfaisant ranime, sent s'allumer, dans son sein, le désir de faire,

à ses semblables, le même bien que Dieu vient de lui faire ».

Il est superflu de remarquer que le fragment, qu'on vient de lire, est empreint du plus pur esprit du christianisme; je plaindrais ceux qui n'y verraient que l'inspiration d'une fantaisie d'artiste. Mais je crois utile et curieux d'indiquer ici un rapprochement frappant, entre la pensée qui le termine, et un passage extrait de cette même lettre de Sylvio Pellico, que j'ai eu l'occasion de citer. « Ah oui! c'est un devoir, pour quiconque a reçu de Dieu un bienfait signalé, que de le déclarer hautement; c'est un devoir que d'indiquer, à d'autres infortunés, quelles sont, dans le malheur, les consolations les plus élevées et les plus puissantes » (1). Cette coïncidence n'a rien qui doive nous surprendre; George Sand et Pellico, tendant désormais au même but, doivent, quelle que soit d'ailleurs la distance qui les sépare encore l'un de l'autre, s'y diriger par la même route.

En lisant la délicieuse lettre écrite en plein air, sur les rives de l'Indre, combien on se sent

(1) Voyez pièces justificatives N.° 1.

soulagé, combien on jouit de voir George Sand se reprendre à la vie, à l'espoir, goûter enfin quelques instans de calme et de bonheur, et en remercier Dieu avec une effusion si entraînante! Voyez-le retrouvant, dans son cœur, la source des saintes larmes et l'inestimable don de la prière, s'écrier, dans l'élan de sa foi inspirée : « à genoux, *Malgache!* à genoux, où que tu sois! prie pour ton frère qui prie pour toi ». Ah! quel est celui qui, entendant ces paroles consolantes, ne se sera pas uni de cœur à la fervente invocation d'un frère, si long-temps errant « dans la nuit et dans l'orage? » Qui n'aura pas béni Dieu de lui avoir rendu assez de calme et de force pour pouvoir savourer encore, au milieu de ses épreuves dernières, les délices d'une matinée de printemps?

Alors que George Sand faisait dire à *Lélia :* « le doute se glisse dans l'ame qui rêve; la foi descend dans l'ame qui souffre ». Ce n'était point là une phrase; *Lélia* prophétisait. Plus loin elle peignait, avec une éloquente concision, la situation morale à laquelle touchait George Sand, quand elle adressait à *Stenio* ces paroles : « Prenez mon ame pour ce qu'elle

est, pour une ame qui souffre et qui attend ». Oui, elle attendait cette ame, et tout aujourd'hui nous le prouve, elle attendait dans la disposition salutaire qu'indique ce magnifique passage du Psalmiste : « *Expecta Dominum*, *viriliter* » *age et confortetur cor tuum* ».

Après la lecture des dernières lettres au *Malgache*, les *lettres d'un oncle* (1) produisent, sur moi musicien, l'effet désagréable d'une dissonance *non préparée*. Il y règne parfois je ne sais quel ton leste et *dégagé* qui fait mal, et n'est que trop de nature à fournir des argumens à cette classe de lecteurs, bien décidés à ne rien prendre au sérieux de ce que George Sand a écrit, et qui pis est, de ce qu'il pourra écrire à l'avenir. Encore préoccupé de ses habitudes de *païen*, il y qualifie sans façon la Providence de « bonne déesse, » qui, dit-il, vient mettre au malheureux un hochet dans la main, afin de le distraire et de le détourner du suicide. Puis il ajoute : « quant à moi, je le déclare; si je ne me tue pas, c'est absolument parce que je suis un lâche ». Et moi je suis porté à penser qu'ici l'artiste fait injure au père; j'aime mieux

(1) Revue des deux Mondes du 15 Janvier 1835.

m'en tenir à ma première impression, et continuer à croire que c'est à l'instinct paternel, au sentiment du devoir, que George Sand a sacrifié ses projets de suicide. Au besoin, je suis décidé à prendre sa défense contre lui-même.

J'ai remarqué, dans une de ces lettres, une hyperbole de l'impiété la plus révoltante, et digne en tout des *meilleurs* temps de *Lélia*. A propos des devoirs religieux et sociaux, des principes fondamentaux *inventés*, dit George Sand, pour rattacher l'homme à la vie, dont, une fois éclairé par l'expérience, il se hâterait de déposer le faix, l'auteur de *Lélia* s'écrie : « ces lois sont bien sages et faites pour durer ; » mais on en pouvait faire de plus belles, et » *Jésus en souffrant le martyre, a donné un* » *grand exemple de suicide* ».

Il n'est pas, que je sache, de proposition plus blasphématoire ou plus absurde, selon l'idée qu'on se forme du Christ, soit qu'on voie en lui l'homme-Dieu, ou simplement l'homme-type. Admettons qu'il ne soit rien de plus qu'un sage, qu'un enthousiaste sublime ; on n'en est pas moins forcé de reconnaître qu'il a donné sa vie pour ses frères, que sa mort a été un acte de

sacrifice et d'amour. L'homme qui se résigne à vivre, à porter « un peu de la croix du Christ (1), » celui-là seul imite, autant qu'il est permis à l'humaine faiblesse de le faire, le « *grand exemple* » donné par le Sauveur. Tandis que celui qui se tue ne fait autre chose que jeter son fardeau lâchement, et céder, au mépris de ses devoirs, à l'impulsion d'une aveugle rage.

Les *lettres d'un oncle* contiennent des révélations, qui achèvent de mettre en lumière l'ensemble de la vie de George Sand, et la nature de son œuvre. On y trouve, ce qui vaut mieux encore, des regrets honorables et franchement exprimés, sur le funeste abus qu'il a fait des dons magnifiques qui lui sont échus en partage.

« Et moi malheureux, dit-il, je négligeais les pures et modestes jouissances; je méconnaissais les sentimens vrais ; je méprisais les vertus simples et obscures; je raillais les dévots; j'encensais la gloire insolente, et, crevant dans mon enflure, je ne pardonnais aux autres aucune faiblesse, moi qui avais des vices dans le cœur!.....

. . . .

Mais ce qui fait la différence d'un homme cor-

1) *Lélia*, I.er volume.

rompu à un homme égaré, c'est que celui-ci, qui s'est aperçu trop tard de la mauvaise route, crie à ceux qui s'avancent : ne passez pas ici ; je m'y suis perdu. . . . .
. . . . J'éleverai une voix forte qui se fera entendre aux oreilles des passans : — Eloignez-vous ! car ici il y a un abîme, et moi qui passais trop près, j'y suis tombé. — Je leur dirai encore : vous êtes égarés parce que vous êtes sourds et aveugles ; c'est parce que je l'étais aussi que je me suis égaré comme vous..
. . . .
. . . . O Dieu ! un tremblement de terreur s'empare d'une ame touchée de tes bienfaits, quand elle regarde en arrière ».

Jusqu'ici, George Sand, vous aviez des droits à notre admiration par votre génie, à notre sympathie par vos souffrances ; mais des aveux aussi sincères, un aussi loyal repentir vous en assurent désormais à nos respects. Echappé miraculeusement au naufrage, vous élevez un phare tutélaire sur l'écueil où vous avez failli vous briser ; vous ne vous arrêterez pas là : étoile lumineuse, vous guiderez au port les navigateurs errans, auxquels vous avez fait faire fausse route.

Je demande qu'il me soit permis de citer encore un passage de ces *lettres*, passage doublement curieux en ce qu'il résume, sous une forme originale, toute l'existence de George Sand, et nous montre comment il s'est pris lui-même au piége de ses propres sophismes, piége tendu pour la perdition de plusieurs.

Il se représente, à son début sur la route de la vie, marchant dans sa force *présumée* et dans sa liberté, drapé en stoïcien et affrontant les épreuves, contre lesquelles il s'est affermi *à priori*. Il trébuche et tombe une première fois ; puis il se relève bien vite, pensant que personne ne l'a vu, et imputant cet accident à la *fatalité* seule. « Mais je me heurtai encore contre les pierres, continue-t-il, et tombai souvent. Un jour je m'aperçus que j'étais tout blessé, tout sanglant, et que mon équipage crotté et déchiré faisait rire les passans, d'autant plus que je le portais d'un air majestueux, et que j'en étais plus grotesque. . . . .
. . . . . . Mais mon orgueil, d'abord souffrant et abattu, se releva et décida que, pour être éreinté, je n'en étais pas moins un bon marcheur et un rude *casseur de pierres*. Je me par-

donnai toutes mes chutes, pensant que je n'avais pu les éviter, que le destin avait été plus fort que moi, et mille autres choses toutes inventées pour entortiller, vis-à-vis de soi et des autres, l'aveu de sa propre faiblesse et du mépris, que tout homme se doit à lui-même, s'il veut être de bonne foi ».

« Et je repris ma route, en boitant et en tombant; *disant toujours que je marchais bien*, *que les chutes n'étaient pas des chutes*, *que les pierres n'étaient pas des pierres*; et quoique plusieurs se moquassent de moi avec raison, plusieurs autres me crurent sur parole, parce que j'avais ce que les artistes appellent de la poésie, et ce que les soldats appellent de la *blague* ».

Mais voilà le mal grave, la conséquence irrémédiable qui découlent d'un pareil abus du sophisme et du paradoxe; c'est que, par là, George Sand a discrédité, et pour toujours peut-être, l'autorité de sa parole auprès des gens qu'il a contribué à égarer. Après avoir achevé la lecture du *Dieu inconnu*, ces hommes-là vous disent : — c'est fort beau assurément; mais l'auteur écrira demain tout le contraire, et d'une manière non moins admirable, car c'est un grand artiste!

Il a exploité, à fond et dans tous les sens, le champ du mal; le voilà aujourd'hui qui revient au bien pour faire du *nouveau.* Après avoir épuisé les ressources que lui offraient les cordes lugubres et stridentes de sa lyre, il va vous en faire vibrer maintenant les cordes douces et plaintives.

— Entendez-vous, George Sand? A force de nier la conscience, vous avez amené le plus grand nombre de vos lecteurs à ne plus croire à la vôtre, et c'est moi, naguères votre adversaire, qui dois me porter garant de la sincérité de vos paroles! Quels moyens vous restera-t-il pour *réparer*, le jour où vous sentirez que c'est pour vous le plus impérieux des devoirs? je vous plains!

Quant à moi, je suis porté à croire que ces hommes si pénétrans, si habiles à forger d'ingénieuses suppositions, afin de se soustraire à la dure nécessité de croire le bien, sont tout aussi souvent dupes que nous, qui le sommes au moins du bon côté (*on the safe side*). Mais dussé-je passer à leurs yeux pour un niais, je n'hésite pas à leur répondre, pour le cas en question : non! l'ame ne saurait se méprendre

à ce cri d'une ame en détresse. Et puis je le déclare : homme, j'ai foi à la parole de l'homme; et je crois aux convictions d'autrui, parce que j'ai le bonheur d'en avoir.

L'intérêt va croissant dans les *lettres à Everard* (1). Qu'il est beau de voir George Sand, vaincu par l'ascendant de la vertu et de la conscience, auxquelles enfin il est forcé de croire, s'incliner devant son noble ami, cet homme fort, aux convictions austères et inflexibles, et condescendre à confesser, dans la sincérité de son cœur, les égaremens d'une vie dont il a fait un emploi si fatal! Mais *Everard*, je pense, aura repoussé comme incomplet, comme injurieux peut-être, cet éloge que lui adresse George Sand : « tu n'es pas de ces hommes qui observent des devoirs, mais de ceux qui en imposent; » car il sait que nulle créature humaine n'est affranchie de cette grande loi du devoir. Quel autre, mieux que lui, qui s'est voué religieusement à l'accomplissement de sa tâche, est en droit de reprocher à George Sand, « son athéisme social; de lui dire que tout ce qui vit en dehors des doctrines d'*utilité*

(1) Revue des deux Mondes, 15 Juin 1835.

ne saurait jamais être ni vraiment grand, ni vraiment bon; de lui déclarer que son indifférence est coupable, d'un funeste exemple, et qu'il lui faut en sortir, ou bien se suicider moralement, se couper la main droite et ne jamais converser avec les hommes; de le sommer enfin d'être bon ». Ce n'est pas *Everard* qui aura été dupe des sophismes, à l'aide desquels George Sand s'efforce encore de se donner le change, et des erreurs palpables qu'il entremêle à ses aveux; il aura *distingué*, par exemple, dans le passage qui suit :

« Quelques personnes qui lisent mes livres, lui écrit George Sand, ont le tort de croire que ma conduite est une profession de foi, et le choix des sujets de mes historiettes une sorte de *plaidoyer contre certaines lois*, bien loin de là (1); je reconnais que ma vie est pleine de fautes, et je croirais commettre une lâcheté, si je me battais les flancs, pour trouver un système d'idées qui en autorisât l'exemple ».

(1) Le lecteur n'a point oublié la *donnée* principale ni la tendance du roman de *Jacques*; je crois les avoir mises assez complètement en lumière, pour que le doute ne soit plus possible.

Eh bon Dieu! on n'a pas besoin de se battre les flancs pour cela : la chose vient naturellement. Pascal n'a-t-il pas dit que « la volonté, qui se plaît plus à une chose qu'à une autre, détourne l'esprit de considérer les qualités de celle qu'il n'aime pas? » Or, nous savons ce que George Sand n'aimait pas; c'était la dépendance, le parti-pris, les principes immuables, la règle en un mot; qu'y a-t-il donc d'étonnant à ce qu'il ait *plaidé* contre eux, pour l'*école buissonnière*, et pour le *que sais-je?* si commode des sceptiques.

Je suis tout disposé à croire que l'auteur de *Jacques* et de *Lélia* n'a pas conçu *à priori* son odieux et pervertissant système, ni prémédité froidement tout le mal qu'il a fait; mais ceci ne suffit pas à l'absoudre. Aux intelligences de cet ordre, on est en droit de dénier la faculté de poser la *question intentionnelle*, et il est juste de leur laisser, toute entière, la responsabilité de leurs actes.

Lorsque, poussé par ses passions mauvaises, George Sand, ainsi qu'il l'avoue, a jeté sur le papier, dans un but *d'égoïsme*, tout ce que son

cerveau enfantait de monstrueux et de détestable dans des jours de démence; lorsqu'il a imprimé et *réimprimé*, au péril de ses nombreux lecteurs, ces divagations corruptrices, sera-t-il donc recevable à se retrancher dans la paix de sa conscience, et à alléguer que ses écrits, « n'ayant jamais conclu, n'ont pu faire de mal à personne? » C'est là une justification dérisoire! George Sand s'abuse étrangement encore, quand il ajoute que, « n'étant pas susceptible d'envisager, avec enthousiasme, certains côtés *réels* de la vie, (serait-ce celui du devoir?) il ne saurait regarder ses fautes comme assez graves, pour exiger réparation ou expiation ».

Mais que dis-je? La publication des lettres au *Malgache*, à *Everard*; ces aveux, ces regrets loyalement exprimés; la refonte générale de *Lélia*, son troisième volume destiné à compléter l'ouvrage dans le sens *utile*, tout nous prouve que la conscience de George Sand n'est pas complice de ce subterfuge de son amour propre. S'il lui arrive parfois, comme on le voit dans quelques pages de ces lettres, de passer par l'erreur, on sent que c'est incidemment, que ce n'est plus pour y prendre pied, et y élire

domicile. On peut, ce me semble, appliquer justement à George Sand cette poétique et ravissante image de Victor Hugo ; à mes yeux désormais il est :

« .... Comme l'oiseau, posé pour un instant
» Sur des rameaux trop frêles,
» Qui sent ployer la branche, et qui chante pourtant,
» Sachant qu'il a des ailes ».

Nous lisons, dans une des lettres à *Everard*, ce passage caractéristique : « J'ai mal vécu ; j'ai mal usé des biens qui me sont échus ; j'ai négligé les œuvres de charité; j'ai vécu dans la mollesse, dans l'ennui, dans les larmes vaines, dans les folles amours, dans les vains plaisirs ; je me suis prosterné devant des idoles de chair et de sang, et j'ai permis à leur despotisme de dévouer mes jours à des amusemens frivoles, où se sont long-temps éteints le souvenir et l'amour du bien. Car j'avais été honnête autrefois, sais-tu bien cela, *Everard*?........... Mais j'ai été détourné de ma route, et emmené prisonnier par une passion que je croyais noble et sainte... .... Oui! j'ai été esclave, et l'esclavage, je puis te le dire par expérience, avilit l'homme et le dégrade. Il le jette dans la démence et dans

la perversité; il le rend méchant, vindicatif, amer, plus détestable vingt fois que le tyran qui l'opprime. C'est ce qui m'est arrivé, et dans la haine que j'avais conçue contre moi-même, j'ai désiré la mort avec rage tous les jours de mon abjection ».

Après des révélations pareilles, tout est expliqué; les erreurs de George Sand, son aveuglement de cœur, le chaos de ses idées, les écarts de son génie, ses indicibles souffrances n'ont plus rien qui doive nous surprendre. Il faut bien plutôt s'étonner de cet indestructible instinct du bien, de cette prodigieuse vitalité morale qui ont survécu à tant de causes de mort; il faut admirer l'énergie qui a permis, à George Sand, de revenir de si loin, et de se retrouver tout entier, après s'être perdu de la sorte. Ah! félicitons-le d'être du nombre, infiniment restreint de ces organisations privilégiées, auxquelles il est donné de pouvoir se relever ainsi du fonds de l'abîme.

Qu'il l'affirme hardiment: « ce qu'il a conservé de bon dans l'ame, peut servir à le consoler du passé; » moi j'ajoute que j'y vois la plus forte garantie de son avenir. Mais une chose

encore manque à George Sand : c'est le regret, profondément senti et hautement avoué, de tout le mal qu'il a causé (je ne parle pas ici par hypothèse : je m'appuie sur des *faits*). C'est surtout l'intention clairement démontrée de le reparer autant que possible. En vain il s'efforce de donner, sur ce point, le change à sa conscience ; on peut ajourner le remords, mais il n'est pas contre lui de prescription possible. Le temps des déceptions est passé ; le jour de l'austère vérité ne tardera pas à luire, et alors, au prix de tout le génie de l'auteur de *Lélia*, je ne voudrais pas de l'accablante responsabilité qui pèsera sur son cœur.

Pourquoi hésiterai-je à le dire ? Le repentir de George Sand ne peut être méritoire, efficace, que lorsqu'il aura le courage de condamner au pilon, de rayer, du catalogue de ses œuvres, son roman de *Jacques*, le plus dangereux, et je le répète, le plus *systématiquement* dépravant de tous. Cette réparation, la société l'obtiendra ! George Sand se la doit à lui-même, il se la fera tôt ou tard ; j'en ai le pressentiment secret, et quelque chose me dit qu'il n'est point de sacrifice qui soit au-dessus de cette, ame que je crois douée d'une véritable élévation.

George Sand a été *esclave*, nous dit-il; on le voit, car il traîne encore le bout de sa chaîne, et conservera peut-être bien longtemps, à son insu, l'empreinte des fers qu'il a portés. Sous la plume du correspondant d'*Everard*, viennent se replacer parfois quelques uns des paradoxes de *Jacques*, Non! quoi qu'en puisse dire George Sand, la vertu n'est pas d'*invention humaine*, pas plus que le droit de propriété et le dogme de l'autorité. Tout cela existe de *droit divin*, ou si l'on veut de droit *humain*, en prenant ce mot dans son acceptiou la plus haute. La vertu ne résulte pas, comme il l'affirme, d'un calcul d'intérêt bien entendu, et les hommes qui la pratiquent sont en droit de repousser cette qualification de « sublimes vaniteux » qu'il leur adresse.

Il n'est pas mieux fondé à dire que la vertu « n'est point nécessaire à tous, mais seulement à quelques-uns; » et la distinction qu'il établit, entre elle et *l'honnêteté*, dont il proclame *pour tous* la nécessité absolue, ne me paraît ni heureuse ni juste. Il ne peut, en effet, suffire à personne d'avoir « cette sagesse instinctive, cette modération naturelle » dont parle George

Sand, et d'être exempt de vices, « c'est-à-dire, de passions fougueuses, nuisibles à la société ». L'homme n'a pas été mis sur la terre uniquement pour y végéter inoffensif; de sa nature il est perfectible, et sa tâche consiste à développer de plus en plus, en lui-même, l'élément divin, pour le faire prévaloir sur l'élément terrestre. Il ne lui est pas seulement interdit de faire le mal; il lui est prescrit formellement de faire le bien, et ce n'est pas sans motif que la belle parabole du *talent*, enfoui par le serviteur négligent, se trouve dans l'évangile. L'assertion de George Sand est donc erronée, et partant dangereuse. Rallié qu'il est désormais aux idées générales, il ne lui faudra pas y réfléchir longtemps pour s'en convaincre.

Encore une dernière citation, la plus instructive de toutes peut-être, et la plus propre à caractériser notre époque : « La vraie gloire n'a pas couronné mes peines, parce que je n'ai pas toujours mis ma conscience en face de mon imagination. Forcé de gagner de l'or, j'ai pressé mon imagination de produire, sans m'inquiéter du concours de ma raison ; j'ai violé ma muse, quand elle ne voulait pas céder. Elle s'en est

vengée par de froides caresses, et de sombres révélations. Au lieu de venir à moi souriante et couronnée, elle y est venue pâle, amère, indignée. Elle ne m'a dicté que des pages tristes et bilieuses, et s'est plue à glacer, de doute et de désespoir, tous les mouvemens généreux de mon ame. C'est le manque de pain qui m'a rendu malade et spléenetique; c'est la douleur d'être obligé de me suicider intellectuellement qui m'a rendu âcre et sceptique ».

Mes yeux sont demeurés long-temps attachés sur ces lignes désolantes. Si je les eusse connues avant que d'entreprendre la première partie de mon travail, la plume me serait tombée des mains; un saint scrupule, un sentiment de délicatesse irréfléchi m'eussent arrêté peut-être. Cédant à l'influence d'une considération toute personnelle, peut-être eussé-je abandonné une pensée d'intérêt général, tant j'eusse craint d'ajouter une goutte au calice d'amertume qu'a vidé l'être l'infortuné, vers lequel je me suis senti porté par une sympathie pleine de pitié et de respect.

Voilà donc, me suis-je dit, à quel degré le malheur peut ravaler le génie, alors qu'il

prétend ne s'étayer que sur lui-même? Et ma pensée s'est reportée avec tristesse sur une admirable allégorie de Schiller, si bien rendue par le crayon de Retsch (1). J'ai vu *Pégase*, le coursier divin, vendu au marché, attelé à la charrue, les ailes chargées de viles entraves, et s'abattant dans la fange sous le fouet d'un rustre. Mais c'est là sa dernière épreuve; sa nature immortelle lutte victorieusement et brise d'indignes liens...... Voyez, il a repris son essor!

(1) Dans une série de dessins au trait, gravés à l'eau forte, autant qu'il m'en souvient.

II.

La nouvelle tendance de George Sand; ce que je crois pouvoir appeler son mouvement d'ascension, se manifeste plus sensiblement encore, dans les fragmens de la troisième édition de *Lélia*, qu'a publiés la *Revue des deux mondes*. Le premier y a paru précédé d'une lettre de l'auteur, qui contient quelques passages fort significatifs (1); il semble vouloir y préparer ses amis à cette transformation, dont le travail s'opère en lui. Après leur avoir, en quelque

(1) N.° du 15 Juillet 1836.

sorte, demandé grâce en faveur de ces « complaisances instinctives pour la poésie mystique, de cette fantaisie d'artiste qui *le poussent au couvent*, » il leur annonce que ses idées tendent à un « rassérénement général; à l'amour d'une règle intelligente, et à l'éternel spiritualisme, sans lequel il n'est point de poésie ». Il déclare en outre que, docile sous le rapport de l'art, il se refusera à toute concession, quant aux principes. Ce rigorisme, si nouveau pour George Sand, est déjà d'un bon augure.

Cependant il me semble voir, dans la réserve qu'il a cru devoir faire contre les *institutions catholiques*, quelque injustice et un peu de mauvaise honte. Ce n'est pas à George Sand que j'aurai la prétention d'apprendre, combien la vie du cloître a d'attrait pour les ames rêveuses et contemplatives; combien, dans certaines situations morales, elle devient pour elles un besoin impérieux, et à quel point cette retraite absolue, cette barrière élevée, entre nous et le mouvement sans but, les vains bruits du monde, est de nature à nous faciliter le retour au calme, à la force, comme à tous les sentimens purs et vrais. Je me bornerai simplement à lui

rappeler que les *institutions catholiques* ont développé d'assez hautes vertus, inspiré d'assez puissans génies, pour qu'il soit au moins de bon goût de ne pas se montrer si dédaigneux envers elles.

« ..... La règle, dit *Lélia*, la règle, chose si excellente, si *nécessaire* à la nature humaine, image de la divinité sur la terre, religieuse préservatrice des abus, généreuse gardienne des bons sentimens et des vieilles affections. ..... La règle, dont mon intelligence approfondit à chaque instant l'excellence ».

L'auteur de *Jacques* et de *Lélia* se réconciliant à une *règle* quelconque, et en proclamant tout haut la nécessité; ceci n'a pas besoin de commentaire. George Sand la cherche cette règle, dès-lors il la trouvera, n'en doutons pas; une fois fixées quant au but, ces hautes intelligences n'ont pas à tâtonner long-temps, pour en trouver le chemin. Le retour de George Sand aux idées sociales, me semble être désormais un fait évident, pour tout esprit non prévenu, et ce fait est assezgrave pour qu'il en soit pris acte au nom des principes immuables et éternels, que

ce puissant écrivain s'est complu si long-temps à révoquer en doute. En vain le nierait-on : George Sand revient par degrés vers les hommes d'ordre et de moralité, à quelque nuance qu'ils appartiennent ; il leur a donné des gages.

A mesure qu'il se calme, son jugement reprend sa merveilleuse lucidité, et recouvre la faculté d'embrasser, dans leur ensemble, ces mêmes idées générales, que George Sand s'obstinait à méconnaître dans ses jours d'aveuglement et de fièvre. « La société, dit-il dans une des lettres à *Everard*, est composée, ainsi que l'homme, de deux élémens : l'élément divin et l'élément terrestre. L'élément divin, plus ou moins pur, plus ou moins altéré, se trouve dans les lois, je veux dire dans *ces lois durables qui ont rapport à la morale publique* ». L'entendez-vous ? L'auteur de *Jacques* qui admet une morale publique ! Puis il ajoute ces autres paroles non moins significatives dans sa bouche : « les sociétés, *cherchant sans cesse le bien dans leurs institutions*, sont toujours envahies par le mal ». Quel chemin a fait George Sand ! Combien la transformation est complète, et qu'il est désormais loin de nous, le fougueux apôtre de

l'individualisme, lui qui, actif auxiliaire du mal, ouvrait les portes toutes grandes à *l'envahisseur!*

. . . .

Lecteurs, qui avez bien voulu me suivre patiemment dans les développemens consciencieux que j'ai dû donner à la première partie de mon travail, comparez l'impression que vous en avez conservée, avec l'esprit des passages ci-dessus et de ceux qui suivent, et reconnaissez avec moi l'immense intervalle qui sépare le *vieil homme* de *l'homme nouveau.* George Sand peut dire désormais, comme l'aveugle de Siloë : «*lavi et vidi* ».

. . . .

« Oh! vous outragez la bonté de Dieu, s'écrie *Lélia*, et vous méprisez profondément ses dons, vous qui prenez, pour la plus noble partie de votre être, la faiblesse qu'il vous a infligée, comme correctif de la force dont vous eussiez été trop fiers ! » Ce n'est plus ici cette morale de relâchement et de laisser-aller, ce culte fanatique de la passion, qui naguères nous ont révoltés à bon droit. La lutte est terminée; l'élément divin l'a emporté sur l'élément terrestre, et les lignes qu'on vient de lire, proclament éloquemment sa victoire.

La nouvelle conclusion de *Lélia* offre, avec l'ouvrage tel que nous le connaissons, un contraste doublement frappant, et pour le fond et pour la forme. Le style y respire je ne sais quelle sérénité, quelle placidité majestueuse. On y sent le retour à la force et à la confiance, et l'on voit renaître par degrés, dans l'amé de George Sand, le sentiment chrétien d'une douce résignation qui le réconcilie avec la vie.

« Mon cœur abjure son ancien fiel, dit *Lélia*, et se résigne à vivre, dans le temps et dans l'espace que Dieu lui assigne...... *Lélia* ne maudit plus le jour qu'il lui est ordonné de remplir.... Elle s'est soumise, elle vit! Elle accomplit la loi, et ne résiste pas à l'ordre universel. . . . . . *L'amour de l'ordre s'est révélé en moi*. . . . A présent que je suis *appaisée*, je comprends que la force est dans le calme et dans la douceur ».

Et ce ne sont pas là de vaines paroles; ce que *Lélia* dit ici, George Sand l'a fait. En but à une dernière épreuve, à la plus cruelle de toutes, au moment où il a retrouvé le calme et croit pouvoir respirer enfin, il s'écrie, redevenu fort : « on remet en question mon avenir, mon

honneur, mon repos; l'avenir et le repos de mes enfans! Il me faut de nouveau combattre.... Soit! Que la volonté de Dieu s'accomplisse en moi. Ce n'est pas sans un sentiment de dégoût, qui va jusqu'à l'horreur, que je me prends encore une fois corps à corps avec l'existence matérielle; mais je me résigne, et j'observe religieusement un calme stoïque ». La force nouvelle qui se manifeste en lui nous est expliquée par les admirables paroles suivantes; elles font pressentir l'approche du *Dieu inconnu* :

« La foi, que les petits esprits appellent faiblesse, superstition, ineptie; la foi qui est la volonté jointe à la confiance, magnifique faculté donnée à l'homme, pour dépasser les bornes de la vie animale, et pour reculer à l'infini celles de l'intelligence ».

La nouvelle, qui a pour titre *le Dieu inconnu*, n'est pas susceptible d'être analysée en détail; elle y perdrait trop. C'est un coup d'œil douloureux jeté sur un passé plein d'orages; c'est une pensée d'avenir, une pensée toute chrétienne, que George Sand a formulée avec une naïveté de sentiment, une force et un bonheur d'expression qu'il a dû, si je ne me trompe,

puiser ailleurs que dans sa *fantaisie d'artiste*. Ce ne peut être que des profondeurs les plus intimes de la conscience que jaillissent, pleines de vie, des paroles semblables à celles qu'il nous fait entendre.

. . . .

L'auguste et touchante simplicité, la naïve grandeur du christianisme à son berceau; le saint enthousiasme du martyre, et son action contagieuse sur les persécuteurs; les déceptions du culte des faux Dieux; tout ce que nos joies terrestres ont de souffrances, de vanité et de néant; le vide affreux, l'amer dégoût que laissent après elles les passions éteintes; cet élan instinctif d'une ame désabusée qui a soif de repos, et aspire à la seule félicité compatible avec sa nature immortelle; ce que la foi chrétienne renferme d'efficaces consolations, de promesses magnifiques, de spiritualisme sublime; le calme prophétique, la sainte confiance que goûte, au moment de s'endormir dans la paix du Seigneur, la femme païenne régénérée par l'expiation et le baptême, tout cela se trouve résumé, avec un art admirable, dans ces trente pages, les plus pleines, les mieux suivies, les plus intimement senties peut-être que George Sand ait jamais

écrites. La beauté exquise, la chaste pureté de la forme y est presque constamment à la hauteur de la magnificence du sujet, dont l'écrivain n'a pas fait choix *arbitrairement*. On aime à voir, dans le *Dieu inconnu*, un nouveau et éclatant témoignage de cette tendance vers un « rassérénement général, vers l'amour d'une règle intelligente, » que lui-même a déjà signalée à ses lecteurs.

Quelques citations achèveront de caractériser cette production si remarquable à tant d'égards, et destinée, je le répète, à faire époque dans la carrière de George Sand, envisagé comme homme, puis comme écrivain.

Quelle ame d'apôtre que celle de son prêtre *Pamphile!* Avec quelle douce et affectueuse charité il écoute la femme païenne, qui vient chercher, auprès du Dieu des Galiléens, ce qu'elle a vainement demandé à ses Dieux de marbre et d'or; je veux dire le trésor de l'amour ou celui de l'oubli. Comme il s'efforce patiemment de lui ouvrir les yeux à la lumière, et de l'initier, par degrés, à la sublimité de la pensée chrétienne! « Notre Dieu, lui dit-il, nous écoute et nous exauce, et, pour parler votre langage,

l'homme qui t'a offensée; *condamne-toi à la solitude*, *à la retraite*, à la douleur; offre à Dieu tes souffrances et tes ennuis, et ne te lasse pas de les supporter. Lorsque tes souffrances te sembleront au-dessus de tes forces, n'invoque ni Vesta, ni Venus; oublie ces fantômes. Mets-toi à genoux, et regarde le ciel où règne le Dieu vivant; alors tu lui diras ces paroles : vrai Dieu! fais que je te connaisse et que je t'aime, car je ne veux connaître et aimer que toi ».

« — Et alors, quel miracle fera-t-il en ma faveur? dit la Romaine avec étonnement.

» — La vérité descendra dans ton cœur; l'amour divin relèvera ton courage, le calme renaîtra dans tes sens et tu seras consolée.

» — A jamais?

» — Non! l'homme est faible, et ne peut rien sans un continuel secours d'en haut; il faudra prier toutes les fois que tu seras affligée.

» — Et je serai consolée chaque fois?

» — Si tu pries avec ardeur et sincérité ».

Le tableau de la mort de *Léa* offre un sublime caractère de grandeur et de simplicité; il y règne

quelque chose de ce calme solennel, de cette émotion à la fois austère et douce, qui accompagnent les derniers momens du juste. La patricienne expirante a voulu confesser le Dieu des chrétiens, et recevoir le baptême; elle appelle à son chevet le saint prêtre *Eusèbe*, ami de *Pamphile*. « Il y a deux ans, lui dit-elle, que je prie le *Dieu inconnu*, et que je pleure en invoquant son nom. Ma douleur m'est devenue chère, et mes larmes ont cessé de me brûler. . . .
. . . . J'ai vécu comme Pamphile me l'avait dit : *J'ai abandonné les plaisirs*, *le cirque et les festins*; j'ai prié toutes les fois que j'ai senti le regret de mes funestes joies me tourmenter, et toutes les fois, un calme miraculeux, un étrange bonheur, sont descendus en moi. .
. . . . Je sens que je meurs, et que je vais rejoindre le foyer d'impérissable beauté appelé, par le *divin* Platon, le souverain bien. Lui aussi a deviné le Dieu inconnu, et placé aux *cieux* la source d'amour et de perfection. . . . .
O Prêtre! cette eau, que tu verses sur mon front, n'est-elle pas l'emblême de la source inépuisable où je vais me désaltérer? »

Ajouter à ces paroles, serait les affaiblir.

J'ai promis de montrer George Sand « re-» prennant son vol vers ces hautes et pures ré-» gions, d'où il s'était laissé déchoir ». Cette partie de ma tâche, je l'ai consciencieusement accomplie, et j'espère y avoir réussi. Le *Dieu inconnu*, le *Rédempteur des esclaves*, s'est révélé à George Sand, ainsi qu'il se manifesta jadis à son peuple, du haut du Sinaï, au milieu des éclats de la foudre, et des bruits de la tempête. L'auteur de *Jacques* et de *Lélia* est remonté au christianisme; où, s'il n'y est déjà, il y touche. Il suffira d'un dernier rayon du « soleil éternel, » pour dissiper ce qui peut rester des ténèbres qui ont voilé cette puissante intelligence. Achevant de dépouiller son passé, comme un vêtement souillé, bientôt George Sand nous apparaîtra calme, purifiée et radieuse. La société, ce jour-là, aura réalisé une de ses plus précieuses conquêtes.

PIÈCES JUSTIFICATIVES.

N.° I.

Dans le cours de ce travail, j'ai eu l'occasion de citer deux passages, extraits d'une lettre que Sylvio Pellico m'a fait l'honneur de m'adresser dans le temps. Quelques amis m'ont conseillé de la traduire ici dans son entier. Comme je n'ai, avec le public, que des communications rares et éloignées, j'ai profité de l'occasion avec d'autant plus d'empressement, qu'aux yeux des gens prompts à saisir les rapports, cette addition, si intéressante d'ailleurs, ne paraîtra point un hors-d'œuvre.

En effet, la lettre en question me semble se rattacher naturellement à mon sujet, et compléter la pensée, dont la seconde partie de cet ouvrage n'est que le développement; la corrélation est, selon moi, de nature à frapper tout lecteur attentif.

« . . . . J'ai lu avec intérêt votre avant-
» propos (1); je ne saurais y trouver à reprendre que
» trop de générosité dans l'éloge : je suis loin d'en mé-
» riter autant. La philosophie, que je professe, et qui
» m'a si divinement soutenu dans l'adversité, ne m'ap-
» partient pas; c'est celle de l'évangile, celle que nous
» trouvons, quand nous élevons avec foi nos yeux vers
» la croix, quand nous cherchons Dieu, bien résolus à
» l'aimer. — Il est vrai que je n'ai pu échapper aux in-
» culpations d'hypocrisie ; ceux qui sont assez mal-
» heureux pour haïr le christianisme, ne peuvent aisé-
» ment croire à la sincérité de quiconque déclare
» le tenir pour vrai, pour conforme en tout à la
» raison : laissons-les dire, et prions pour eux. Qu'im-
» porte ce que nous *semblons être*? L'essentiel, c'est
» d'*être*. Il est encore une autre classe de gens qui ont
» douté de ma franchise : ce sont des catholiques sin-
» cères, mais que leurs préventions aveuglent. Leur
» intention est sans malice; que Dieu répande ses béné-
» dictions sur eux! Mais tout cela est indifférent. Les
» suffrages accordés à mon livre, par quelques ames

(1) Morceau destiné à figurer en tête d'une traduction des *Prigioni* qui n'a pas paru.

» élevées, me dédommagent suffisamment du blâme » qui me vient d'un autre côté. J'y étais d'avance pré- » paré; avant que je misse mes *mémoires* sous presse, » bien des gens vinrent me prier de n'en pas hasarder la » publication; ils avaient, ou montraient un grand zèle » pour ma réputation et mon repos, et s'en allaient » criant, quoiqu'ils n'eussent pas vu mon manuscrit, » que je faisais un acte de lâcheté et d'hypocrisie; que » c'était, de ma part, une apostasie des principes philoso- » phiques. Toutes ces belles choses me revenaient; j'en » souriais, et n'en accomplissais pas moins mon de- » voir. Une fois l'ouvrage publié, je ne fus point surpris » de ces clameurs que j'avais déjà entendues, et qui s'éle- » vèrent de nouveau; je m'abstins d'y répondre (1). » — Ah oui! c'est un devoir, pour quiconque a reçu de » Dieu des bienfaits signalés, que de le déclarer » hautement! c'est un devoir que d'indiquer, à d'autres » infortunés, quelles sont, dans le malheur, les con- » solations les plus efficaces et les plus élevées. Quand, » parmi des milliers qui s'en riront, il ne s'en trouve- » rait *qu'un seul* qui, lisant cet hommage à la divinité, » se sentît ému et porté à l'aimer, ce serait déjà un » grand bien! - Nous vivons dans une époque de passions » et d'opinions discordantes qui se combattent; tout » est calomnié, tout est chargé, exagéré, par les uns » comme par les autres. Les ames fortes sont celles qui » ne se laissent point entraîner par le courant, mais

(1) Voyez, dans mon *Voyage en Suisse*, vol. I, pag. 91-95, quelques détails curieux sur l'effet produit, dans le pays, par ce livre admirable,

» qui jugent avec les lumières de leur propre raison, » parlant et agissant sans fureur, comme si elles n'entendaient pas retentir autour d'elles les dérisions et les » menaces. Le grand mal de cette époque agitée, c'est » la haine ; les cœurs se dessèchent, tous cherchent à » l'envi à se surpasser en prudente méfiance, en con- » jectures avilissantes, en ironies cruelles. Ah, ces » gens-là n'aiment pas! c'est qu'ils ne sont pas chré- » tiens.

» Mais peut-être en a-t-il été toujours ainsi; peut- » être, en dépit des divers aspects sous lesquels se pré- » sente la société, la foi et l'amour s'éteignent, ou lan- » guissent tout au moins, dans le cœur de la multitude. » A qui en est la faute? *à chaque individu*, sans nul » doute. Consolons-nous par la certitude que le nombre » des hommes de bien est, en tout temps, chez toutes » les nations, plus grand qu'on ne le croit. Ce sont » ceux-là qui nous font sentir la noblesse de notre na- » ture; sa bassesse nous est attestée par les autres. » Efforçons-nous de faire partie des premiers...... »

. . . .

. . . . *Turin, Février* 1833.

N.° II.

Je ne me donnerai pas le ridicule de réfuter un *prospectus;* mais il est bon je crois de signaler ici l'habileté perfide, avec laquelle on exploite aujourd'hui la crédulité du public. Les passages suivans, extraits de *l'annonce raisonnée* des œuvres complètes de George Sand, prouveront jusqu'à quel point on compte sur sa bonhomie.

Dans ce curieux morceau, qui semble sortir d'une plume exercée, on commence par nous donner à entendre que l'auteur de *Lélia* et de *Jacques* n'a jamais écrit que sous l'inspiration d'une idée *sociale* (?) puis on ajoute :

« Les véritables intentions de l'artiste ont été souvent » méconnues, calomniées. On a dit, par exemple, que le » but de tous ses romans était la destruction radicale » du mariage ; *or, cela n'est pas* (!) Jamais il n'a combattu » l'institution en elle-même, mais seulement les vices » que le cours des temps, l'insuffisance des lois et la » corruption des mœurs y ont introduits (voyez ci-» dessus, page 22). Dans *Lélia*, le mariage n'est pas » mis en cause (voyez page 140) ; c'est un livre tout » d'exception, et d'une tout autre portée. Les critiques » violentes et grossières dont il a été l'objet, ne prou-

» vent qu'une chose, c'est qu'il est des imaginations
» dépravées, qui portent dans tout leur propre délire (!!)
» L'auteur n'en saurait être responsable (voyez la lettre
» à Rollinat, page 146 et 150) ».

Il est impossible de se jouer avec plus d'audace de la bonne foi publique.

Quant aux *modifications importantes* que promet ce *prospectus*, je serais fort curieux d'apprendre quelles seraient celles qui parviendraient à faire, du roman de *Jacques*, un livre inoffensif et moral.



